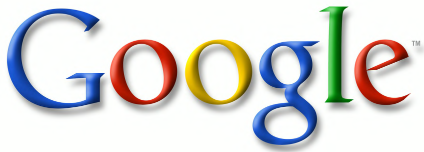
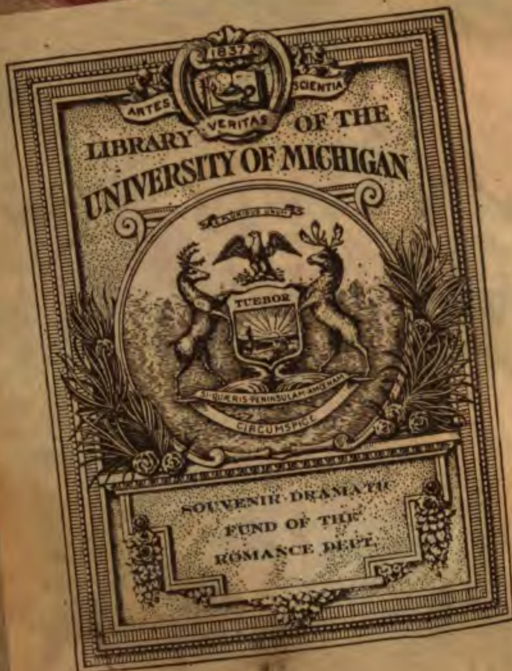



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN.

TOME SIXIE'ME.

TOME SIXIEME.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN OU RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les COME'DIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies représentées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

NOUVELLE E'DITION.

Corrigée & augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles gravez à la fin de chaque Volume.

TOME SIXIE'ME.



A PARIS;

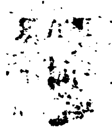
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Mallinges





NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE NAUFRAGE,

COMEDIE en cinq Actes.

Par Mlle RICCOBONI.

REPRESENTÉE POUR LA premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 14. Février 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A S. A. S.
MADAME LA DUCHESSE.

ADAME,

J'ose esperer que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne désapprouvera pas la liberté que je prends de lui offrir cet Ouvrage; c'est un hommage que je dois aux bontez dont elle m'honore, & si l'offrande n'est pas digne par elle meme de l'attention de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *je la supplie de la recevoir au moins, comme une preuve du dévouëment infini, & du très-profond respect, avec lequel je suis,*

MADAME, DE V. A. S.

La très-humble, très-obéïssante, & très-soûmise Servante,

HELENE BALLETTI RICCOBONI FLAMINIA.



AU LECTEUR.

MOn dessein n'est pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des regles qui la constituent. Je ne veux que me justifier auprès du Public, qui selon toutes les apparences, sera surpris de voir une Piéce Françoise de ma façon ; je suis étrangere, & par consequent peu instruite de ces traits fins & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Personnages. Mais il faut l'avouer, toutes mes réflexions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il est glorieux de mériter le suffrage. Charmée depuis long-tems du *Mercator* de Plaute, j'ai crû que l'on me sçauroit quelque gré de travailler sur un sujet très-propre pour notre Théatre, & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté ; car je ne sçache personne qui se soit avisé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Episodes ; & je me suis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même souvent a copié les Grecs, son exemple a été suivi par Terence, & tous ont eu la bonne foi de ne le pas laisser ignorer à la posterité. Malgré cet aveu, la plûpart de leurs Pieces ont été reçûes des Romains avec les plus grands applaudissemens. Rien de plus beau que celles de Moliere ; cependant on y reconnoît, & des sujets, & des traits puisés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus scrupuleuse que tant de grands Hommes ? je connois mes forces & com-

bien de faux pas n'aurois-je pas fait sans de pareils guides, dont pourtant je me suis écartée sur le Chapitre des mœurs & des usages; les nôtres ne ressemblent point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a paru que je ne devois pas les conserver, autrement je n'aurois pû esperer un accueil favorable, que de la part des Sçavans de profession, ou des personnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel se portent aux choses mêmes qui ne leur sont pas connuës. L'*Andrienne* est aujourd'hui peu suivie, quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comédies de *Terence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'interessent aucunement : on les a rapprochées de notre tems dans une Tragedie nouvelle, dont le sujet est peu different de l'Andrienne, & cette Piece a été reçûë très-favorablement, il ne me reste maintenant qu'à supplier le Public de lire cette Comédie avec la même indulgence qu'il l'a vûë représenter.





ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, Femme de Fabrice en secondes nôces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

Mr DE LA BOUSSOLE, Capitaine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets.

La Scene est au Fort Royal de la Martinique.



LE NAUFRAGE,

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Mer dans le fond, & des Rochers, & des Maisons de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



MISERICORDE! quelle tempête effroyable! je me meurs! je n'en puis plus! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuiles de la maison; il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les portes sont en piéces, & on est à l'air dans les maisons comme dans les ruës. Le tonnerre est tombé dans notre cave, & a bû notre vin jusqu'à la derniere

goute; la mer est dans une colere terrible, il semble qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouventable vague! ah! *Poveretto mi!*

Il regarde toujours du côté de la Mer, faisant des postures d'effroi.

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos, cet orage m'inquiete; ma chere Silvia doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend, elle est actuellement en chemin, & sans doute elle essuye cette tempête. Vous périrez peut-être, ma chere Silvia, pour suivre mes conseils, & l'amour que vous avez pour moi. Que deviendrois-tu, infortuné Lelio, si tu perdois ainsi toute ton esperance? tu ne survivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monsieur, je vous prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaisseau ne périt pas toujours dans la tempête, & Monsieur Horace votre Pere n'auroit pas amassé tant de richesses, si chaque orage lui avoit couté un vaisseau;

peut-être, Mademoiselle Silvia, n'est-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raisons ne peuvent calmer mes allarmes; je sçai sûrement qu'elle s'est embarquée sur le vaisseau de Monsieur de la Boussole, il doit être prêt d'arriver ici, & mon imagination & mes craintes ne pourront cesser que je n'en apprenne des nouvelles. Mais que fais-tu là Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je suis mort de peur! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont se noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour se remettre le cœur.

LELIO.

Ah! je suis perdu, c'est un vaisseau qui vient de se briser, Silvia y étoit sans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu cela?

ARLEQUIN.

Là bas, là-bas, voyez, ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir, Trivelin, s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous courez, je ne sçaurois aller si vîte.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

AH! que vois je! je ne me trompe point; oui, ce sont deux femmes seules dans un petit batteau, ouf! comme la mer les éleve; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les amene au rivage, elles sont sauvées, si elles peuvent éviter cette vague: elle est épouventable, je n'en ai jamais vû de pareille, je crois qu'elle va venir jusques ici.

Il se sauve en courant au devant du Théâtre, & puis se rapproche.

Ah! je commence à respirer, j'en vois une qui s'est jetté hors du petit batteau, elle aura les jambes un peu mouillées, mais ce n'est rien; la voilà sauvée, & l'autre, le flot l'a jettée aussi hors de la nacelle, mais elle est bien plus loin .... la peur la fait tomber..... elle se releve. .... la voilà qui marche.... bon elles sont hors

de l'eau ... mais elles s'égareront..... en voilà une qui prend un mauvais chemin.

SCENE IV.

HORACE *dans la maison*, ARLEQUIN SILVIA *entre avant qu'Arlequin sorte.*

HORACE.

ARlequin, Arlequin!

ARLEQUIN.

Monsieur.

HORACE.

Comment tu t'amuse à te promener pendant que le vent brise tout dans la maison?

ARLEQUIN.

Un moment, Monsieur.

HORACE.

Viens vîte, ou je t'irai chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez p s la peine. *A part.* Puisses-tu être au fond de la Mer, vieux sorcier, qui ne me laisse pas le tems de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je? me voici échapée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point! qui pourra me secourir? j'ai perdu dans la mer mes bijoux, & mes

papiers ; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher ? que ferai-je ? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien representer les malheurs de la vie, ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît véritablement que quand on les éprouve ; c'étoit donc là le bonheur que je m'étois promis en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux ? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté, & mon naufrage le met à présent au comble..... Lelio, tu ne sçais pas mon sort, ni l'état où je me trouve: ton cœur en seroit touché, & ton amour te porteroit à me secourir.

SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tireras-tu d'un si mauvais chemin ? ah ! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de ressource pour moi : me voilà pourtant presque à la fin. Je cherche par tout des yeux ma chere Maîtresse, mais je ne la vois point : la vie me sera tou-

jours triste, si cette pauvre Demoiselle, à qui j'ai toujours été si attachée, est malheureusement périe. Je l'ai appellée cent fois, personne ne répond. Mademoiselle Silvia! Mademoiselle Silvia!

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle?

SPINETTE.

Mademoiselle Silvia!

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point, c'est la voix de Spinette.....Spinette?

SPINETTE.

Ah! ma chere Maîtresse!

SILVIA.

Spinette, Spinette!

SPINETTE.

Mademoiselle!

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere! je suis donc assez heureuse pour te retrouver.

SPINETTE.

Je pleure de joye.

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse, vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre, puisque j'ai le bonheur de me retrouver

avec vous : à peine le puis-je croire ; embraſſez-moi, embraſſez-moi, je vous prie.

SILVIA.

Ton amitié, Spinette, adoucit la rigueur de mon ſort, j'y ſuis ſenſible, & ſi mes malheurs finiſſent un jour, tu ſeras contente de ma reconnoiſſance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-tems votre bon cœur, mais laiſſons cela : ſongeons à trouver une retraite ; car la peur, la fatigue, & le froid m'ont tellement abbatuë, que je reſpire à peine : j'ai beſoin de bien des choſes, & je vous crois dans la même néceſſité.

SILVIA.

Oui : mais, où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ? ſçavons-nous en quel pays nous ſommes ! Lorſque la tempête nous a ſurpris, nous étions encore bien loin de la Martinique, & le vent nous a peut-être éloignez de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre perſonne ici : je croirois être dans un déſert, ſi je ne voyois des maiſons.

SPINETTE.

Si l'orage s'eſt fait ſentir ſur la terre comme ſur la mer, je ne doute pas que tout le monde ne ſoit caché ; encore ſi nous avions pû aborder avec l'eſquif où

Monsieur de la Boussole le Capitaine nous a fait descendre pour nous sauver ; & si nous avions sa cassette avec nous, nous possederions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre par-tout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci, & on nous recevroit sans doute.

SILVIA.

Helas! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eût emporté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans l'esquif pour être avec nous, nous ne serions pas abandonnées ; il connoît peut-être ce pays-ci, il sçait quelle est ma naissance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Lelio.

SPINETTE.

Mademoiselle, dans quelqu'état qu'on se trouve, il ne faut jamais se déseperer, mais opposer un courage ferme aux persécutions du sort : le tems change à tout moment : nous nous croyons noyées ; il n'y a qu'un instant, & nous voilà sauvées : le Capitaine l'est peut être aussi, le vent l'aura poussé où nous avons échoué ; songeons au present, nous avons besoin de repos ; dans la suite, suivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous

conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvûs de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose.....

SPINETTE.

Pour moi, j'ai plus de confiance : la nécessité rend hardi, je veux suivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*

SCENE VI.

HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maison.*

QUi est-ce qui frappe à l'heure qu'il est ? *à Arlequin qui est dans la maison.* Attends, attends, j'irai voir, aussi-bien faut il que je sorte. *Il sort.* Qui sont ces femmes ? ce sont elles apparemment qui ont frappé : dans quel état les vois je ? qu'est ce qu'elles veulent ? est ce vous, mes Demoiselles, qui me demandez ? que souhaitez-vous ? d'où venez-vous ? car je m'apperçoi

m'apperçois que vous êtes étrangeres ?

SPINETTE *avec joye à Silvia.*

Ah, il parle François ! *à Horace.* Oui, Monsieur, nous sommes deux étrangeres qui avons fait naufrage : nous avons tout perdu, il ne nous reste que la vie, nous esperons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebutez point de grace, ne trompez point notre esperance.

HORACE.

Qui est-ce qui vous a adressées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, laissez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux, * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées, que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses ? recevez-nous, je vous en conjure ; je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre génerosité.

SPINETTE *en pleurant.*

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

* *Elles se jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.*

HORACE *à part.*

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout pénetré : elle est bien jolie celle-ci. *Haut.* Mademoiselle, je faisois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je suis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi . . . . .

SPINETTE.

Ah ! Monsieur, nous resterons si cachées, si cachées, que personne ne nous verra, & la médisance n'aura point de lieu.

SILVIA.

Votre air respectable & votre âge nous garantissent de tous soupçons : daignez nous donner l'hospitalité : vous êtes sans doute né génereux, vous feriez grace à des hommes, pourquoi traiteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre secours, qui se jettent à vos pieds.

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE *à part.*

J'ai le cœur trop tendre, sa douceur & sa beauté me touchent si fort que je n'y résiste plus. *Haut.* Entrez chez moi, Mademoiselle, je vous offre toute mon assis-

tance, vous trouverez en moi, un ami, un protecteur, & un pere tout à la fois. Entrez, vous dis-je, & rassurez-vous. Holà Arlequin ?

SCENE VII.

ARLEQUIN *& les susdits.*

ARLEQUIN.

MOnsieur, me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles, fais leur bon feu, & donne leur tout ce qu'elles te demanderont, elles n'ont qu'à choisir dans la garderobe de ma défunte, les habits qui leur conviendront le mieux ; cela leur est aussi nécessaire que toute autre chose.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je n'y manquerai pas. Je parie que ce sont là ces deux femmes que j'ai vûës dans la nacelle, pour qui je m'interessois tant, je suis ravi qu'elles ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, quel excès de bonté ? comment vous en remercier ! mon respect & mon attachement vous marqueront mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE

Monſieur, ma Maîtreſſe eſt une aimable Demoiſelle, ſage, vertueuſe, je vous promets que vous ſerez charmé de ſon eſprit & de ſon caractere.

HORACE.

Elle eſt donc votre Maîtreſſe ?

SPINETE.

Oui, Monſieur, & je ſuis ſa femme de chambre, & votre très humble ſervante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous repoſer. Arlequin, ſuis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous ſerez obéi : je ſuis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez nous, nous paſſerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre, cela réjoüit l'imagination.

SCENE VIII.

HORACE *seul.*

IL eſt étonnant comme les ſonges quelquefois nous inſtruiſent, & nous avertiſſent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'évenement, parce qu'on dit toujours, oh !

il ne faut pas ajoûter foi aux songes; cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eu : je rêvois, il y a deux jours qu'il s'étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé long tems autour de moi, étoient venues tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaisoit plus que l'autre : je les portai chez moi, & celle que je chérissois le plus me fit des petits, dont je fus si charmé, si charmé....Et je me suis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes sont assurément cette Demoiselle avec sa femme de chambre. Oui .... mais, les petits ! ne seroit-ce pas que j'épouserois cette aimable fille ! & que j'aurois encore des enfans ? Cela seroit bien plaisant. En effet, je me sens une certaine émotion dans le cœur, qui ne m'est pas ordinaire. Je frissonne, je suis agité, tout cela veut dire quelque chose..... eh, eh, eh, ne deviendrois je pas amoureux ? pourquoi non ? le feu prend plus aisément à un bois sec qu'à un bois verd ; tout bien consideré, je sens que j'aime, & je n'en suis pas fâché; je n'ai jamais eu de vrai plaisir qu'en aimant, & je suis trop heureux sur mon

retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pouvoir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi; mais voici mon ami Fabrice.

SCENE II.

FABRICE, HORACE, *un* VALET.

FABRICE *au Valet.*

Allez à ma maison de campagne, dire à mon épouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas-y aller si-tôt: allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

HORACE.

Eh! bon jour, mon cher ami Fabrice!

FABRICE.

Bon jour, Horace, bon jour, comment vous va?

HORACE.

Mal, mon cher ami, mal.

FABRICE.

Comment mal? j'en suis fâché, pourquoi sortez-vous? qu'avez-vous?

HORACE.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites là je le connois depuis long-tems par experience; vous êtes le meilleur ami du monde : çà regardez-moi bien : quel âge me donnez-vous?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ni l'un ni l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons : je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice, je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou, je pense ; voyez le bel enfant!

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vaux deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus ; ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort.

FABRICE.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment ; pour moi je ne puis pas dire la mê-

me chose. Mais vous avez changé de propos : vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade, & vous me dites à présent que vous êtes fort & vigoureux ; comment cela s'accorde-t'il ?

HORACE.

Voulez-vous que je m'explique ? mais ne riez pas au moins.

FABRICE.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

HORACE.

Vous le dirai-je ?

FABTICE.

Pourqu i non ?

HORACE.

J'aime, mon ami, j'aime.

FABRICE.

Vous vous mocquez ? un amoureux à cheveux gris ! bon, cela seroit beau.

HORACE.

Que mes cheveux soient gris, ou non, je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans, fraîche comme une rose, blanche comme un lys, bien faite, charmante, elle parle avec une douceur qui va au cœur, les graces badinent & voltigent autour d'elle, je n'ai jamais rien vû de si joli ; enfin je l'aime, j'en suis épris, j'en deviendrai fou.

HORACE.

FABRICE.

Ma foi, je crois l'affaire bien avancée; les transports que vous me faites paroître, en me parlant de cette jeune personne, me font croire que vous aimez effectivement. Comment, à votre âge, à quoi pensez-vous ?

HORACE.

A en faire ma femme.

FABRICE.

Bon, la voilà bien lotie: mais qui est-elle ?

HORACE.

Je n'en sçai encore rien : je sçai seulement qu'elle a fait naufrage, elle est venuë, avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée, frapper à ma porte, & me demander un azile, je l'ai vûë, je l'ai trouvée charmante, j'en suis devenu subitement amoureux, je l'ai reçûë chez moi, je ne me suis point arrêté avec elle, parce que j'ai quelque affaire en Ville, & que j'ai voulu la laisser en liberté, vous êtes survenu, je vous ai conté mon avanture, avez-vous quelques reproches à me faire ?

FABRICE.

Non : je vous louë même de l'avoir accueillie ; mais je trouve que vous voulez

lui faire payer bien cher le service que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi pensez-vous ainsi ? me trouvez-vous si peu aimable ? ma figure rebute-t'elle si fort ? on m'a aimé autrefois; mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'est pas absolument dépourvûë de graces, croyez-vous que j'aie oublié les discours tendres, touchans, persuasifs ?

FABRICE *à part*.

Il me fait mourir de rire ! *haut*. Vous croyez être ce que vous étiez ; & vous ne songez pas que le tems détruit tout.

HORACE.

Le tems m'a épargné moi ; il me reste encore du feu, enterré sous les cendres, si vous voulez, mais c'est le plus durable ; mon amour fera que je serai aimé.

FABRICE.

Je le souhaite, mon cher Horace, plus que je ne l'espere : adieu je vous laisse, si vous n'avez plus rien à me dire.

HORACE.

Non, pour le present, allez vacquer à vos affaires, j'en vais faire de même.... *seul*. Mais non, j'aime mieux rentrer au logis ; comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle étrangere, les momens me sont pré-

cieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépêche : mes cheveux sont-ils assez bien arrangez ? Ah ! je veux me remettre sur le pied d'avoir toujours un peigne & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarassé de ses richesses, & qu'il veuille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau, & les recommander aux vents ; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est délivré ; je mérite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoissois les dangers que l'on court sur la mer, mais hélas ! peu content de ce que j'avois amassé, toujours avide, toujours insatiable, au lieu de goû-

ter les douceurs d'une fortune médiocre, mais tranquille, j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi, M. de la Boussole, de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eu l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette! hélas! que seront-elles devenuës! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Admire la fatalité: Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule, & ayant toujours l'amour de ton Maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio, qui la pressoit de venir à la Martinique;

moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout tems ami de sa famille, connoissant M. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le secours desquels j'esperois trouver ce Lisimaque, elle suit mon conseil, prend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis, lorsque nous touchons, pour ainsi dire, au port, nous faisons naufrage; ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

M. DE LA BOUSSOLE.

Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut esperer que le tems le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge; je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos; adieu. *Il sort.*

TRIVELIN.

Serviteur, Monsieur de la Boussole. Oh-ça Trivelin seras-tu porteur de cette fâcheuse nouvelle à ton Maître ? ma foi non; mais s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler ; de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu seras bien fâché de n'avoir pas été auprès de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai par tout sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera; ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*

SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je, me trompai je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin; que fait Monsieur Lelio ? où est-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joye de te revoir ! Mademoiselle Silvia est-elle aussi échappée du naufrage ? répond-moi vîte.

SPINETTE.

Oui, & nous sommes toutes deux ici, comme tu vois chez Monsieur Horace, qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux : il nous a reçûes avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille ; il lui a promis toute son assistance, l'a assûrée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve, il fait de son mieux pour la consoler ; un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse ; mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige sur-tout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque, ayant perdu dans la mer les papiers & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir ; ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins, & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

TRIVELIN.

Consolez-vous, le Capitaine n'est point mort ; pour ce qui est perdu, il faut avoir

patience, trop heureuses de n'avoir pas perdu la vie! mais dis-moi, n'a-t-elle point parlé à Monsieur Horace de mon Maître?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de se faire tort dans l'esprit de Monsieur Horace, en s'informant d'un jeune homme; elle lui a parlé seulement de son oncle Lisimaque, que Monsieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien: Mademoiselle Silvia a pensé très-sagement, d'autant plus que vous ne sçavez pas que ce Monsieur Horace est le pere de Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monsieur Lelio! ah! quelle joye! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtresse.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement: tu m'as tant parlé de l'amitié de Monsieur Horace pour Mademoiselle Silvia, que cette amitié me devient suspecte, je connois ce vieux barbon; tu diras donc à Mademoiselle Silvia que tu m'as vû, que je t'ai assurée que j'avertirai mon Maître de son arrivée, & qu'elle se garde bien de laisser entrevoir son amour au Vieillard, de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toujours connu homme d'esprit & tu n'a pas changé de caractere pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penses-tu aussi favorablement de mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est changé ?

SPINETTE.

Non vraiment je ne le crois pas, & j'en serois bien fâchée ; car je t'aime toujours aussi moi, & il m'en a pensé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne ! comme tu sçais réveiller mon amour ! çà dis-moi quelque chose de plus tendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié ; & puis laisse-moi aller che rcher ton Maître. *Il veut l'embrasser.*

SPINETTE.

Doucement, je veux sçavoir auparavant, si tu m'as toujours été fidele.

TRIVELIN.

Toujours dans l'intention, & si par-ci, par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une, c'étoit en pensant à toi & pour m'entretenir dans mon amour : adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'es qu'un volage.

TRIVELIN.

Point du tout : mais ne m'amuses plus, laisse-moi aller chercher mon Maître ; il est de consequence qu'il soit averti au plûtôt de cette avanture, & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre.

SPINETTE.

Va donc vîte, & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse. [*elle revient*] Mais en songeant aux autres, ne va pas au moins oublier notre amour.

TRIVELIN.

Ne crains rien, ma chere Spinette. (*seul*) Or sus Trivelin, où chercheras-tu ton Maître ? Il faut le trouver tout à l'heure... quelle joye n'aura-t-il pas ? que tu es heureux Trivelin de pouvoir, par cette bonne nouvelle, te rendre agréable à ton Maître ! les caresses, les présens vont pleuvoir sur toi... je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville ; car où le chercher ? Irai-je de ce côté-ci.... Non, car il est allé par-là quand il m'a quité.... oui, mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essoufler à force de courir, j'en perdrai la respiration, j'en meurs de peur, & la peur m'en a déja ôté la moitié, je n'y puis plus résister, le trouble s'empa-

re de mon esprit, je ne sçai où aller, sera-ce par ici... Non... j'irai plûtôt par-là.

SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO.

OU cours-tu si vîte.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, c'est vous; que je suis ravi de vous voir! J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah! je n'en puis plus, je suffoque.... je tombe.... soûtenez-moi...

LELIO.

Reprens tes sens, conte-moi tout; quelle est cette bonne nouvelle? je suis dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, Spinette, le Capitaine.....

LELIO.

Ma chere Silvia, Spinette, eh bien?

TRIVELIN.

Eh bien.... je ne puis achever, la voix me manque.

LELIO.

Ah! tu me fais mourir, acheve, que sont-elles devenuës?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage! elles se portent bien.... Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi? ma chere Silvia n'est donc point morte? cela est-il bien vrai? ne me trompes-tu point? Ah! ma chere Silvia, je vous reverrai donc? vous serez à moi? ah! Trivelin que ne te dois-je point? *Il embrasse Trivelin avec transport.*

TRIVELIN.

Vivat, vivat, je vous l'avois bien dit ce matin, qu'il ne faut pas se desesperer tout d'un coup, & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin, mets le comble à ma joye. Conduis-moi vîte où elle est, afin que par ma présence elle soit assûrée que ses maux sont finis; où est-elle?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous. *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez, moderez votre impatience, & gardez-vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours, & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? Ces vieillards ne sont pas aisés à mener, l'interêt peut beaucoup sur eux, comme il ne la connoît point, il pourroit bien renverser vos projets dans la vûë de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé son oncle, & qu'elle soit connuë. D'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia.... Cela n'est point dans son caractere, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin, tu m'embarasses beaucoup ; seroit-il possible que mon pere.... Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois, si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous ; attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira. *Il se retire.*

SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE *à part.*

JE fors à grand regret de chez moi, la conversation de Mademoiselle Silvia est la seule chose qui m'amuse, & qui m'occupe présentement, & ce n'est que par bienséance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte.... ah, ah, voici mon fils ! que faites-vous là tout seul mon fils ? vous me paroissez tout pensif.

LELIO.

Rien mon pere : je vous ai vû rêver aussi, par respect je ne vous ai rien dit, j'attendois pour vous saluer....

HORACE.

Tu es bon fils, sage, respectueux, je t'ai toujours connu tel, & je t'ai même toujours aimé, à cause de la douceur de ton caractere; c'est une grande consolation pour un pere de se voir un fils si bien né. (*Il l'embrasse*) Mais où allois-tu ?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaisir de vous voir, & je me reprochois d'être sorti ce matin sans vous avoir souhaité le bon jour.

HORACE.

Je suis charmé de ton attention; mais n'y venois-tu que pour cela?

LELIO.

J'avoue que j'avois aussi une petite curiosité de sçavoir s'il est vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiselles qui se sont sauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah! je m'en doutois! si je lui laissois voir cette jeune fille, je n'y trouverois pas mon compte. *à Lelio* Il est vrai, mais je ne les garderai pas long-tems.

LELIO.

Et pourquoi mon pere? vous repentiriez-vous d'une bonne action? vous vous dementiriez vous même.

HORACE.

Ce n'est point cela; c'est que nos jeunes gens seront bien étourdis, quand ils sçauront que j'ai une jolie fille chez moi, ils ne manqueront pas de faire leurs efforts pour la voir, ils l'examineront depuis les pieds jusqu'à la tête, la suivront tant qu'ils pourront, lui feront des reverences, le petit coup d'œil ensuite, le soupir en passant, ils s'approcheront de toi, de moi, s'introduiront dans la maison, les dînez,

& les ſoupez marcheront, la petite chanſon s'en mêlera, les politeſſes, les doux propos, les parties de plaiſir: *il faut promener Mademoiſelle par ci, la promener par là*: on ne parlera que d'Horace, de la Demoiſelle qui eſt chez lui: *elle eſt bien aimable, il eſt bien heureux*: je ne veux point de toutes ces tracaſſeries-là, je ſuis vieux, & je veux être tranquille chez moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces pourſuites: votre âge leur en impoſera, & je ne vois pas qu'elles puiſſent être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah! je ſçai à qui les confier, & cela ne m'empêchera pas de veiller ſur elles, & de leur donner tous les ſecours neceſſaires, ſans ſe mettre en bute aux caquets du quartier.

LELIO *à part.*

Malheureux Lelio que feras-tu?.... Mon pere, puiſque vous êtes réſolu de les mettre ailleurs, j'oſe vous dire que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies, vertueuſe & riche, qui a ſçû l'avanture de ces filles, de les lui confier pour en avoir ſoin; elle aime toutes les

perſonnes

personnes qui viennent de France, & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise, elles y seront fort bien; de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LELIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout-à-fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame, & je ne veux point m'embarquer mal-à-propos.

LELIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de vôtre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LELIO *à part.*

Ah! c'est quelqu'autre mouvement qui fait agir mon pere. *à son pere.* Daignez réfléchir.....

HORACE.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur mon fils ? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur ? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois ? quel interêt prenez-vous.....

LELIO.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela après les instances qu'elle m'en a faites.

HORACE.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi ?

LELIO.

J'ai crû que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

HORACE.

L'amitié d'un pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

LELIO.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

HORACE.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

LELIO.

Non, mon pere. *Cinthie arrive derriere le Théatre.*

HORACE.

Retirez-vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Votre dureté me désespere ; je suis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous deshériterai moi, si vous vous obstinez davantage.

LELIO.

J'y perdrai la vie plûtôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah ! vous le prenez sur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dès-à-présent de sortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

QUest-ce que c'est, Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penses-tu ?

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis perdu.

HORACE.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéir, & à ne pas m'irriter par des discours impertinens. *A part.* Je cours vîte trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami, te voilà en querelle avec ton pere.

LELIO.

Ah! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes, il n'en faut pas douter, mon pere est mon rival.

CINTHIO.

Comment donc! à son âge, il s'avise de devenir amoureux, & de ta maîtresse encore? comment cela?

LELIO.

Tu vas le sçavoir: j'ai aimé une Demoiselle à Paris, pendant que j'y faisois mes études; mon pere m'a rappellé: j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle: ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen, la mort de sa mere lui en a laissé la

liberté, elle est partie, elle a fait naufrage; mon pere l'a retirée chez lui, il en est devenu amoureux, Trivelin l'avoit soupçonné, j'en suis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit sa maison, il ne veut pas la garder chez lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puisse découvrir où elle sera, je la perdrai pour toujours, je suis desesperé.

CINTHIO.

Comment desesperé! c'est trop tôt; attends, tu connois les amis de ton pere, fais-lui parler par celui en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance; qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'interessera plûtôt pour un jeune homme à qui il est permis d'aimer, que pour un vieillard qui se donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez personne de ma connoissance; & si je perds Silvia, je ne sçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut user d'adresse ici, la femme de notre Gouverneur est parente de Flaminia ma belle-mere.....

LELIO.

Eh bien?

CINTHIO.

Il faut faire en sorte qu'elle retire Mademoiselle Silvia ; si elle la demande à ton pere, il ne pourra pas la refuser, je t'introduirai dans la maison de la Dame, & tu verras ta Maîtresse tant que tu voudras.

LELIO.

Ah ! mon ami, tu me rends la vie, si tu peux venir à bout de ce dessein : va vîte parler à cette Dame ; car il faut se dépêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle est encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laissons à mon pere le tems de la conduire ailleurs, il la cachera si bien, que je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien ! pour l'en empêcher, tâchons d'escalader la maison par cette fenêtre, & enlevons ta Maîtresse.

LELIO.

Le remede est trop violent, & je ne veux pas irriter mon pere davantage ; vas plûtôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vais, puisque tu n'approuves pas cet autre expedient. *Il sort.*

LELIO.

Va, ne perds point de tems. Mais ne vois-je pas mon pere qui revient sur ses pas : il est bien pressé de rentrer au logis, je meurs de jalousie ; cependant il est inutile que je reste ici, sa colere en me voïant ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.

SCENE VI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

MOn cher Fabrice, vous ne devez pas me refuser ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne songez qu'à vous, & à ce qui vous fait plaisir ; mais vous ne pensez pas que Flaminia, ma très-respectable épouse, & dont l'humeur n'est pas aisée, ne voudra jamais souffrir une jeune fille dans ma maison.

HORACE.

Madame Flaminia eſt à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maiſon bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maiſon de campagne, afin que mon fils ne puiſſe jamais la voir, par conſéquent vous en ſerez débaraſſé. Mon cher Fabrice, c'eſt dans l'occaſion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me ſerviroit-il d'être le vôtre, depuis ſi long-tems, ſi vous me manquiez au beſoin ?

FABRICE.

Vous voulez m'engager à ſeconder vos foibleſſes, plûtôt qu'à vous rendre un véritable ſervice.

HORACE.

Ne traitez point de foibleſſe mon amour, & ma jalouſie; quand vous verrez cette aimable fille, je ſuis ſûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah ! ſi vous aviez vû cette bouche de corail, ces prunelles étincelantes, cette gorge..... cette taille .... mon cher Fabrice, je ſuis trop heureux de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans une ſi aimable compagnie; oui elle ſera ma femme, & je ſerai le plus content de tous les hommes.

FABRICE.

Voilà bien des traits d'une grande

beauté,

beauté, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne sçais pas comment elle écoutera vos propositions.

HORACE.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer que je l'aye gagnée par des bienfaits & des galanteries : par exemple, ce soir chez vous, puisqu'elle y sera, & que nous ne sommes point embarassez de votre femme, je veux que nous nous réjouissions ; presque tout votre domestique se trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon souper avec d'excellent vin : j'ai encore bonne grace le verre à la main, je sçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanson gaillarde : allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réussirai.

FABRICE.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

HORACE.

Je m'en vais l'appeller avec sa femme de chambre, & vous les confier..... vous serez sage au moins.

FABRICE.

Bon, vous croyez que tout le monde vous ressemble.

HORACE *ouvre la porte.*

Arlequin, dis à Mademoiselle Silvia & à Spinette, qu'elles prennent la peine de descendre. Que nous allons passer une soirée joyeuse! je veux que nous bûvions jusqu'au jour.

FABRICE *rit.*

Ah, ah, ah!

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN *& les susdits.*

SILVIA.

M'Appellez-vous, Monsieur?

HORACE.

Oui, ma belle enfant, & c'est pour vous procurer du plaisir; il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez souffertes pendant votre voyage: voici un de mes bons amis chez qui je vous prie de passer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous souperons ensemble; il est de bonne compagnie, & vous pouvez vous en fier à moi.

SILVIA.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puisqu'il est de vos amis?

HORACE.

Non par des raisons que je ne puis vous dire présentement, je crois même que je vous laisserai chez lui quelque tems, vous ne serez point mal ; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vûe, & vous serez un jour contente de moi.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, je suis perdue ! & Lelio, comment le verrons nous.

SPINETTE *bas.*

Patience, Mademoiselle, nous verrons comment les choses tourneront.

FABRICE.

Entrez là, s'il vous plaît, Mademoiselle, c'est ma maison, & je vous en fais la Maîtresse.

SILVIA.

J'obéis à Monsieur Horace, & vous remercie de vos bontez.

HORACE.

Qu'en dites-vous, Fabrice, n'est-elle pas bien aimable ?

FABRICE.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

HORACE.

Mais à propos, je ne pensois pas que M. Cinthio votre fils n'est pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je

n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez moi.

HORACE.

J'en conviens : mais vous pourriez exiger de lui qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte que vous ne pouvez pas y aller, & par-là vous me donnerez le tems de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout ; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils ; car quand il est une fois sorti, je ne le revois gueres de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai une maison de ma connoissance, où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

Soit.

HORACE.

Songeons auparavant au soupé : Arlequin !

SCENE VIII.

FABRICE, HORACE, ARLEQUIN

HORACE.

VOici vingt pistoles, je te charge de nous préparer un bon souper; cherche nous quelque chose de bien friand, là....qui reveille l'appétit.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes en bonnes mains, quand il s'agit de la table, je suis le premier homme du monde pour songer à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre fils.

SCENE IX.

ARLEQUIN.

VOilà qui va le mieux du monde! je sçavois bien moi, que ces filles-là nous feroient vivre en joye; on commence bien, quand on commence par manger. Songeons à présent à bien faire notre commission; voici deux cens francs: hé bien! cent francs de fromage.... fort bien .. cinquante francs de mâcarons, & puis... il me reste encore cinquante francs... je n'en aurai pas assez, car il faut du gras, du maigre, du dessert, du vin en abondance.....

oh dame ! il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent : recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là, il n'y a rien à rabattre ; cent francs... oui pour le fromage, je dis bien... & le reste !... il vaut mieux que j'aille consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras... & pour le maigre.... voici pourtant bien de l'argent ; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal ; mon vieux Maître n'est pas trop génereux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin, misérable créature, je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai : j'acheterai ce qu'il faut pour un bon souper en gras, j'acheterai le vin, le dessert ; & pour ce qui est du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi : cela me paroît fort bien imaginé ? A l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia, je regalerai Spinette, de qui je souhaiterois fort gagner l'amitié ; sa figure me revient assez, & ne m'iroit pas mal ; bon ! suivons notre projet : allons jetter les filets.... ah ! que je vas bien me réjouir avec Spinette !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA *d'abord seule.*

JE crois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mari ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la la Ville; mais où es tu restée, Rosette? Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vîte. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous; mais pour moi, c'est

un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien nous voilà arrivées, tu auras le tems de te reposer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef.... ah! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie!

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colere! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée, je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & vas ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*

SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'ac-

cable ; qu'il est fâcheux d'aimer, & de se trouver dans une situation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio? il ne revient point, il devroit être déja de retour, sa lenteur me tue.

FLAMINIA.

Monsieur, Lelio, je suis ravi de vous rencontrer.

LELIO.

Ah! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas ; vous voilà donc de retour de la campagne?

FLAMINIA.

Oui, Monsieur : la campagne est aimable, lorsqu'on y est en compagnie ; mais quand on y est seule, le tems y paroît bien long ; mais qu'avez-vous, je vous trouve un peu changé?

LELIO.

Madame, je vous avoue que j'ai l'esprit embarassé.

FLAMINIA.

Et de quoi? Monsieur, pourrois-je vous le demander?.....

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce seroit vous entretenir mal-à-propos de discours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me faites tort, je vous estime assez pour m'interesser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais ne vois-je pas notre porte ouverte?

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere...... qu'importe, j'en serai quitte pour être grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*

SCENE III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

Ah, Madame!

FLAMINIA.

Quoi! qu'y a-t'il?

ROSETTE *arrivant.*

Ah Madame! venez voir, venez-voir... *elle rentre.*

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moi ce que c'est.

ROSETTE.

Ah! l'étonnante chose! vous ne vous en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc, car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame ! Madame ! il y a.....

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes....

FLAMINIA.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis ?

ROSETTE.

Oui, & deux femmes jolies encore, qui dès qu'elles m'ont apperçûe, m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raiſon qui empêchoit monſieur mon mari de me venir trouver à la campagne. Quel bonheur m'a fait revenir ! je le prends ſur le fait.

ROSETTE.

Qui ſe feroit jamais imaginé une trahiſon comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en ſerai vengée, je ſçaurai bien me faire juſtice moi-même, je ne ſouffrirai point un tel affront.

SCENE IV.

LELIO, FLAMINIA, ROSETTE.

LELIO *parlant d'abord seul.*

AH! je devois bien m'y attendre! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison; mon pere m'a tenu parole, & Cinthio m'en a manqué. Où sera-t'elle? où la chercher? que vais-je devenir? * Ami infidelle, pere trop cruel! vous serez tous deux satisfaits; vous m'avez abandonné à ma douleur, vous ne me reverrez plus, je me livre à mon desespoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire! j'entre dans la passion de ma Maîtresse; si j'étois à sa place, je mettrois tout sens dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge, s'amuser avec de jeunes filles! manquer ainsi à ce qu'il me doit, & je me tairois, moi? Je mettrai plûtôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes, & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis, pour vous aider.

* *Les trois Acteurs parlent à la fois.*

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous, Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûe, je n'y puis plus consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin je te retrouve, mon ami, j'ai couru avec empressement. ....

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flatté que pour endormir ma passion : & pour donner aux autres le tems de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'est plus tems, Silvia n'est déja plus

chez nous, mon pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de si impétueux que toi! qu'importe qu'il l'ait cachée? la Dame la demandera toujours, & il n'osera la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occasion essentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de tems, & vous en avez laissé à mon pere assez pour executer son dessein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus; je renonce à votre amitié, & je veux vous oublier pour toujours. *Il sort.*

CINTHIO *seul.*

Mais il faut qu'il ait perdu l'esprit: je veux le suivre, & tâcher de le rendre raisonnable.

SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monsieur votre pere.

CINTHIO *à part.*

Je me ferois bien passé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidele.....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être, ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous êtes trop jeune, pour connoître l'artifice des vieillards: les peres en sçavent plus que les enfans.

CINTHIO.

Tais-toi, Rosette. De grace, Madame, expliquez-vous!

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y a rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne.... mais vous devez le sçavoir, il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien! pendant que vous étiez à la campagne.....

FLAMINIA.

Il y avoit deux filles au logis, Monsieur, deux filles! voilà un bel exemple pour vous! apprenez de lui, comme on peut dans un âge mûr se rendre ridicule & méprisable, trahir sa femme, violer la foi conjugale, & devenir le jouet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui, Monsieur, deux filles au logis, pendant que nous n'y sommes pas! voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En vérité, si vous ne disiez pas la chose aussi sérieusement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire, pensez-vous que mon pere radote? j'en sçaurois quelque chose, moi qui suis toujours resté ici: vous me dites qu'elles sont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas-là, je vous avoue que j'aurois de grandes obligations à mon pere: croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaisanteries; on ne

m'a

n'a point trompée, elles ſont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela ſe peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monſieur, cela ſe peut; elles ſont dans l'appartement de Monſieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'eſt donc que depuis quelques heures ? je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaiſance.....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaiſance pour lui-même. Convient-il à des filles d'aller loger chez un homme marié, pendant que ſa femme eſt à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais ſe pourroit-il qu'Horace eût donné Mademoiſelle Silvia & ſa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils ſont aſſez amis pour ſe rendre mutuellement de petits ſervices. *A Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiſelles, je

sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monsieur, pour moi je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maison tant qu'elles y seront.

Cinthio entre dans la maison.

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtresse; il faut un peu mortifier ces vilains hommes: comment, il leur sera permis d'en faire à leur volonté, d'outrager leurs femmes, & les femmes seront assez sottes pour se taire? pour moi, je suis encore jeune, & graces au Ciel, je ne suis point mariée, mais si j'avois un mari qui me jouât de ces tours là, pour me venger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtresses.

FLAMINIA.

Je sçai que cette vengeance me seroit facile, si mon cœur y consentoit, & si l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

Bon, l'honneur! pourquoi est-ce que notre honneur y doit perdre? & pourquoi le leur n'en souffre-t'il rien?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainsi reglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne sçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde, moi.

SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part les premieres lignes.*

C'Est elle, c'est Mademoiselle Silvia ! je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vîte en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié. Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je ne me suis jamais écarté, au nom de cette tendresse, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les transports de votre jalousie, & soyez persuadée, que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles; je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez vous, & que vous n'aurez dorénavant aucun sujet de vous plaindre par rapport à elles, souffrez seulement qu'elles restent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas.

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes interêts. J'ai bien de la peine à consentir à ce que vous me demandez: cependant je vous aime trop, pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites; mais du moins instruisez-moi des raisons...

CINTHIO.

Madâme, je le ferai à mon retour, le tems me presse, souffrez que j'aille au plûtôt prendre les mesures necessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus, si vous n'avez pas assez de courage pour vous venger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déja radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de vûë mon dépit & ma vengeance: mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.

SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE.

FABRICE *sans voir Flaminia & Rosette.*

CE n'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue: il a fait emplette d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier & un Cuisinier. Mais que vois-je! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne! c'est fait de moi, si elle a vû Mademoiselle Silvia... que lui dirai-je?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse!

FABRICE *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à Rosette.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui tenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami, cela ne sera pas trop bien ; car confier un secret à une femme. . . . . Que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE *à part, les premiers mots.*

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si-tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je sçai même que vous n'êtes pas bien-aise de mon retour.

FABRICE.

Oh ! ma chere femme, que dites-vous là ? j'en suis charmé... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! je n'en sçais rien.

ROSETTE.

Voyez la ruse !

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis ?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez....

FLAMINIA.

Je crois ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbecille? pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez? que je n'en aurai pas raison ? que je demeurerai immobile ? que je vous laisserai jouir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent ? non, non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de la naissance, je veux être respectée, considerée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chere moitié, si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes, je vais vous satisfaire : sçachez qu'elles ont été mises en garde chez moi.

FLAMINIA.

Comment en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

Oui, en garde chez moi, & cela, parce qu'on connoît ma sagesse ; voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclaircissez davantage, je n'y comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.

SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un homme avec une hotte, & les susdits.*

ARLEQUIN.

JE suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, depêchez vous donc ; si vous marchez toujours de ce train-là, le souper ne sera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami ; mais ce n'est

pas ma faute, c'est cet animal qui s'arrête à tout moment : viens donc, si tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur Arlequin & le Cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ; le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-menage dans votre cuisine.

FABRICE.

Allez-vous-en tous, allez-vous en.

ARLEQUIN.

Comment ? que nous nous en allions ! est-ce que vous ne voulez plus souper ?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte ? auriez vous pris quelque autre Cuisinier en ma place, après m'avoir arrêté ? mort de ma vie ! je ne le souffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, Monsieur Fabrice, que pouvez-vous me dire à present ? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un souper, vous prenez des Cui-

siniers; vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nôces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah, nous sommes perdus! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non, mamour, il se trompe, ce n'est pas moi qui les ai demandés, je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

Comment! vous ne nous connoissez pas? c'est à vous-même que nous avons parlé; Arlequin que voici étoit présent: il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouir pendant que votre femme étoit à la campagne; que vous vouliez un souper fin, délicat & somptueux; que son Maître seul étoit de la partie: comment, vous ne nous connoissez pas?

FLAMINIA.

Ah traître! ah perfide!

ARLEQUIN.

Ah! le maudit babillard!

FABRICE.

Ma chere femme... partez, vous dis-je; fussiez-vous à tous les diables!

ARLEQUIN.

Va t'en, Cuisinier d'enfer, tu nous portes malheur.

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne sois payé comme si j'avois servi, j'ai compté sur vous, & j'ai refusé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vais te payer moi, comme tu le mérite. *Flaminia & Rosette battent Arlequin, & le Cuisinier.*

LE CUISINIER.

Miséricorde! quelle femme! à l'aide! au secours! *Il sort.*

ARLEQUIN.

Ah! ah! j'avois bien affaire de cela moi; Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vîte chez mes parens, conte leur le sujet de ma colere, l'infidelité de mon mari; dis leur que je suis outrée, que je me veux séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux ravoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.

SCENE X.

FABRICE, ROSETTE.

FABRICE.

ATtends, attends, Rosette, écoute-moi, *à part.* Ah, malheureux Horace! quel maudit charivari as-tu causé chez moi!

ROSETTE.

Monsieur, laissez-moi aller faire la commission de ma Maîtresse.

FABRICE.

Attends, te dis je, écoute-moi, tu vois bien que je suis un homme perdu, s'il me faut essuyer tous les reproches de cette famille, & quelque chose que je dise, je n'aurai jamais raison avec ma femme.

ROSETTE.

Aussi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites, mais je ne puis pas te conter tout cela. Tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtresse que tu n'as trouvé personne; ensuite tu ne diras mot à qui que ce soit de ce qui se passe chez moi, &

je te promets un habit en récompense.

ROSETTE.

Monsieur, j'ai toujours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame; je vous obéirai de bon cœur, vous êtes si bon, si généreux.....

FABRICE.

La coquine! vas donc faire un petit tour en Ville, & puis rends réponse à ta Maîtresse de la maniere que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous serez obéï, Monsieur, je vous le promets, foi d'honnête fille, mais vous tiendrez votre parole aussi.

FABRICE.

Oui, je t'en assure.

SCENE XI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami, avez-vous vû votre fils? je ne l'ai point trouvé moi; cependant je viens pour que nous entrions chez vous, nous passerons quelques momens en conversation avec Mademoiselle Silvia, en attendant le souper.

FABRICE.

Ah, fussiez-vous bien loin! vous, votre

amour, Silvia, tout ce qui vous regarde & vous appartient; ôtez-moi vîte cette Demoiselle de ma maison.

HORACE.

Et pourquoi cela? quelle mouche vous a piqué?

FABRICE.

L'enfer est chez moi à cause d'elle: mon épouse est revenue de la campagne, & l'a apperçûe, la jalousie lui est montée à la tête, elle est folle, possedée, pire qu'une furie.

HORACE.

Que me dites-vous-là? attendez, & ne pouvez-vous pas lui faire entendre raison?

FABRICE.

Eh oui, faire entendre raison à une femme jalouse & furieuse!

HORACE.

Donnez-moi le tems d'aller chercher une maison où la mettre, & je vous en débarrasserai.

FABRICE.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure, je ne veux plus de bruit avec ma femme.

HORACE.

Je ne me fie point à mes domestiques, tout le monde se tourne du côté de mon fils; ils l'aiment mieux que moi; ils lui ouvriront la porte, & je serai perdu.

FABRICE.

Tant mieux! c'est ce que je vous souhaiterois, vous n'avez aucune raison d'esperer de vous faire aimer de votre Demoiselle. Vous ne pouvez pas sçavoir si votre fils la regardera des mêmes yeux que vous, & cependant vous devenez amoureux & jaloux, sans sçavoir pourquoi! il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

HORACE.

Ne me traitez point si cruellement; l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre, & je suis seulement occupé du soin de chercher où je pourrai la mettre; car si je suis jaloux de mon fils, je le suis aussi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermez la dans une boëte, personne ne la verra.

SCENE XII.

FLAMINIA, SILVIA, SPINETTE; *& les susdits.*

FLAMINIA.

SOrtez, vous dis-je, Mademoiselle, & tout-à-l'heure, & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traite pas, comme vous le méritez. *Elle sort.*

SILVIA.

Spinette, que ferons-nous! que je suis malheureuse?

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monsieur Horace, il est de consequence pour nous de conserver son amitié.

HORACE.

Oui, oui, Mademoiselle, revenez chez moi, je ne vous en ai point chassée, & je ne vous avois mis chez mon ami que dans la pensée que vous seriez mieux.

SILVIA.

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'aviez promis une amitié de pere!

HORACE.

Et je vous aime aussi comme ma fille, & même davantage; que sçait-on? vous pourriez un jour m'appartenir de près.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que veut-il dire?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Ce que nous avions déja pensé, il vous aime, il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me semble que ce que je lui ai dit là, l'a un peu émuë, qu'en dites vous? [*à Silvia en lui prenant la main*] Calmez-vous, ma fille, ne souffrez point qu'aucun nuage

ternisse la beauté de ces regards, ils sont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre : cette bouche doit toujours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiselle, je lui trouve une ressemblance que je ne puis pas bien démêler : il y a quelque chose dans son visage qui ne m'est pas inconnu.

HORACE.

Vous baissez les yeux ? ce n'est pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que je suis confuse ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage, Mademoiselle. *A Horace.* Monsieur, vous sçavez que les filles rougissent aisément quand elles s'entendent louer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoutumer aux louanges : pourquoi montre-t'elle tant de beauté ?

SILVIA.

Ménagez, je vous prie, ces expressions, vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loue pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelque autre chose, soyez

sûre d'une amitié parfaite de ma part. *A Fabrice.* Que dites-vous de sa modestie? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle.

FABRICE.

Je n'en sçai presque pas la raison moi-même.

HORACE.

Oh, oh! en voici bien d'une autre, Mademoiselle, rentrez, s'il vous plaît dans ma maison, l'air est froid, & vous pourriez vous enrhumer, je ne vous laisserai pas long-tems seule. *Il la conduit dans la maison.* Je ferme la porte; car Monsieur mon fils..... & vous, Fabrice, voulez-vous que nous nous brouillions pour toujours? il n'y a amitié qui tienne; voyez-vous, l'amour l'emporte.

FABRICE.

Vous extravaguez, je suis si éloigné de ce que vous pensez.... je me retire, pour ne vous pas contraindre. *Il sort.*

HORACE.

Arrêtez, puisque vous n'avez aucune intention..... je le laisserai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vîte, en attendant, chercher quelque maison qui me convienne.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

EH! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi! pas même votre fidele Trivelin?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Hélas! mon cher Maître, que vous ai-je fait?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait; mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis; j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coutume de voyager tout seul.

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon désespoir, sont les seuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie! passe encore, si vous meniez avec vous la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en est fait, te dis-je, j'y suis résolu, je pars, j'irai sans choix & sans dessein, par-tout où le hazard me conduira: & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le souvenir de mon amour, & des obstacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidele, & ma Maîtresse entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous assûre que cela arrivera? vous êtes trop prompt: elle ne fait que d'aborder dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverse, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre ni voir personne, vous prenez un habit de voïage, vous courez le pays, vous voulez vous

perdre, vous jetter dans la mer.....

LELIO.

Finis; tous tes discours m'ennuyent, laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne souffrirai point....... Ah! Monsieur Cinthio, vous venez fort à propos, aidez-moi à retenir mon Maître, il veut nous abandonner.

SCENE II.

CINTHIO, LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO

D'Où te vient cette résolution, mon ami Lelio? que veux-tu faire?

LELIO.

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse!

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.

Bannis ce désespoir, il n'est plus de saison: je te cherche par-tout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton esprit.

LELIO.

Comment puis-je vous croire ! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode ! je t'avoue que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse, tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais, il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne te donnes pas le tems de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur ; je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Et bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance & ton amitié, si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé.....

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle ; finis, ou laisses-moi partir.

r . . . . .

nnuyent,

. . . . Ah?
ort à pro-
laître, il

ELIN,

CINTHIO.

Elles sont chez mon pere, tu sçais qu'il est intime ami du tien, il n'est pas étonnant qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien sûr?

CINTHIO.

Je viens de les voir, j'ai causé avec elles, je t'ai nommé à Mademoiselle Silvia, elle m'a d'abord ouvert son cœur, elle m'a fort recommandé de te parler, & de te conter sa situation; elle craint l'amour de ton pere, & la colere de Madame Flaminia, qui ne sçachant pas tout ce mystere, a fait éclater contr'elle sa jalousie; enfin, elle te prie, les larmes aux yeux, de la délivrer des poursuites de l'un, & de la colere de l'autre.

LELIO.

Pendant que Cinthio parle, Lelio jette son chapeau, ôte sa Redingotte, & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis, je ne souffrirai point que vous me soyez ravie. La colere de mon pere ne m'épouvante point; pourvû que vous soyez à moi, je ne demande point d'autre bonheur: mon cœur est satisfait, vous faites

ſeule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaiſir, ma conſolation & mon bien; je cours vous embraſſer; attends-moi là, Trivelin.

CINTHIO.

Attends donc, ſonge.... il vaut mieux que je le ſuive, il aura peut-être encore beſoin de moi.

SCENE III.

TRIVELIN *ſeul.*

CRoit il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiſelle Silvia : mais il faut obéïr, auſſi-bien ai-je été plus heureux que lui, je l'ai vûe moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé; il faut avouer que l'amour a bien de la malice, il rend à ſon gré les gens fous, raiſonnables, triſtes, joieux, contens, malheureux; il nous épie, nous tend des piéges, nous prend au trébuchet, il nous préſente des fleurs, plus ſouvent des épines; le chemin par où il nous mene, eſt ſemé d'amertumes, de ſouffrances, de larmes, d'inquiétudes; parvient-on à poſſéder ce qu'on aime, les peines finiſſent; il eſt vrai, mais les plai-

ſirs finiſſent auſſi ; ma foi, vive Bacchus ! il vaut cent fois mieux, il ne vous prend point en traître, il vous préſente à découvert ſon aimable liqueur, vous en ſçavez les qualitez, ſa couleur vous enchante, vous vous livrez de bonne grace à ſes charmes, vous avalez à longs traits ce Nectar précieux ; plus vous en prenez, plus votre vigueur s'augmente, mille aimables deſirs naiſſent dans votre cœur, vous ne reſpirez que joye & que plaiſir : point de jaloux à table, plus vous buvez, & plus vous voulez que les autres boivent; jamais raſſaſſiez de ſes douceurs, vous revenez toujours à la charge ; Bacchus ne ſe dément point, il vous inſpire ſans ceſſe les mêmes déſirs, la même gayeté, & vous ne ſentez jamais ni dégoût, ni chagrin : Vive Bacchus, qui ſeul rend l'homme heureux...

SCENE IV.

LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

LAiſſe-moi, Cinthio, laiſſe-moi ſuivre mon projet, je n'aurai jamais de repos qu'éloigné de mon pere & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio, je ne te laiſſerai point ext-

cuter le dessein que ton chagrin t'inspire, & je suis trop de tes amis ; de plus, je sçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a-t'il de nouveau ? encore dans les allarmes ! n'aurons-nous jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini, si Lelio veut m'entendre.

LELIO.

Faut-il que je me laisse éblouir par de vaines esperances ?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il ? vous avez retrouvé Mademoiselle Silvia, & vous êtes encore agité ? votre amour est bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non ! je ne l'ai point retrouvée, elle n'est plus où j'ai crû la voir, elle est retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne ; vîte des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je sois tranquille, que j'attende le secours du tems, que je souffre sans murmurer un coup si mortel ?

Non ; mon cœur en eſt frappé plus vivement que jamais, j'avois crû l'avoir trouvée, je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere, mes chagrins alloient finir, je la voyois, je lui parlois, je lui vantois mes feux, ma conſtance, mes allarmes ; elle répondoit à mes amours, m'aſſûroit de ſa foi, devenoit mon épouſe, j'étois content ; tout eſt détruit, on la cache, on la dérobe à ma tendreſſe, je ne l'ai plus, je ſuis au comble du malheur. *Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant.*

Ah, ah, ah, mon pauvre Maître ! il me fait pleurer auſſi.

CINTHIO.

Ta paſſion me touche ; mais j'aime mieux voir tes larmes, que les tranſports de tantôt, du moins m'écouteras tu. Oh-ça, un peu de treve à ta douleur, & prête-toi à mes avis.

LELIO.

Que veux-tu me conſeiller ?

CINTHIO.

De parler à mon pere, de lui confier ton amour, & la promeſſe réciproque que ta Maîtreſſe & toi vous êtes faite de vous épouſer, de lui dire qu'elle eſt venue te chercher, & ſon oncle Liſimaque.

LELIO.

Mais ton pere est dans la confidence, & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toujours quelque nouvel obstacle! nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter; il craint trop sa colere; & avec grande raison; car elle est terrible dans son humeur.

LELIO.

Mon pere s'opposera toujours.....

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'a épousée à Paris.

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette aussi.

LELIO.

Mais la chose se découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouser.

CINTHIO.

En ce cas-là, nous trouverons un autre remede, nous aurons recours à quelque artifice; il s'agit maintenant de faire en sorte que tu puisse voir ta Maîtresse en liberté.

TRIVELIN.

Nous souhaiterions quelque chose de plus.

CINTHIO.

Le reste viendra avec le tems : allons, mon cher Lelio, chercher mon pere.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice..... Mais ne vois-je pas Arlequin? Il porte quelque chose sur son dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner. *Il se retire dans la coulisse.*

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

ARLEQUIN.

QUe j'ai de graces à rendre à la tempête de cette nuit! que de biens elle a faits au pauvre Arlequin! elle a conduit deux jolies filles au logis; à cause d'elles, mon vieux Maître m'a donné de l'argent pour faire bonne chere : pour ménager une partie de cet argent, j'ai été tendre mes filets dans la mer, & à la verité, je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un Monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune : certes, personne n'en a jamais pêché un pareil.

Que cela pese ! (*il le met à terre*) il y a de l'or assûrement, il n'en faut point douter : personne ne m'a vû, je vais l'enterrer, afin qu'on n'en sçache jamais rien; voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux ! on ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup ; je vas, je viens, je pense, je jette les filets d'un côté, je les retire de l'autre, & allons courage... il vient, tire Arlequin, il vient..... il vient enfin, & j'ai attrapé de quoi être paresseux le reste de mes jours. Que feras-tu à présent Arlequin, de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo*, je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cette habit de livrée, & je m'habillerai magnifiquement ; ensuite, j'épouserai Spinette, qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon, & bien riche, je quitterai ce pays-ci, & nous irons vivre ensemble à Paris : je me promenerai en carosse, j'acheterai des terres, une maison de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de domestiques, je me ferai servir en homme de qualité, je m'imagine que c'est un plaisir ! *Oh la faites ceci... à qui parlai-je!... allez là... vîte obéïssez moi* ... oui, oui, cela est beau, j'ai bien appris de mon Maître comme on se fait obéïr. Pour acquerir un nom,

dirai rien à personne ; le voleur ne me répond pas, que penses-tu qu'il soit obligé de faire ?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il doit, sans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis ; écoute-moi, je t'ai vû prendre cette cassette, je sçai à qui elle appartient, & comme elle a été perdue, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au maître de la cassette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro* ! ah *Furbo*, ah *Baron* ! je n'ai point pris cette cassette, je l'ai pêchée ; je ne sçais point comme elle a été perdue, mais je sçais comme je l'ai trouvée ; tu connois celui qui en étoit le maître auparavant, & moi je connois celui qui en est le maître à présent ; c'est moi, & personne ne l'aura.

TRIVELIN.

Insolent ! Quoi tu ne la rendras pas à son maître, s'il te la demande ? Est-ce-là penser en honnête homme, dis, parle, ignorant ?

ARLEQUIN.

Assurément, c'est penser en honnête

homme, mieux que toi: est-ce que tu me diras que le poisson qui est dans la mer, appartient à toi ou à quelqu'autre? quand il est une fois entré dans mes filets, il est à moi, je vais le vendre, je mets l'argent dans ma poche, & personne n'y prétends rien; entends tu, fripon? la mer est commune, & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis là est vrai, la mer est commune, & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde; donc cette cassette m'appartient aussi bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

Ah, l'impertinent! si cela étoit comme tu le dis, bel esprit, les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête! oses-tu comparer une cassette à du poisson? cela te paroît-il tout de même?

ARLEQUIN.

Oüi, puisque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non, mais moi qui t'ai vû, si le maître de la cassette vient, & qu'il sçache que je me suis tû, je serai accusé comme toi, je partagerai le crime, & je ne partagerai pas le profit.

ARLEQUIN.

Attends, je t'apprendrai un moyen pour que tu ne trempe en rien dans tout cela; il n'y a que toi qui m'as vû, n'est-ce pas? Eh bien! va-t'en, tais-toi, ne dis mot à personne, moi je ne parlerai point, & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot: donne-m'en la moitié, & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte: tiens, voilà ce que je veux te donner. *Il le bat.*

TRIVELIN.

Ah traître! c'est ainsi que tu t'y prends, attends. *Il le bat.*

SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là, oh-là, qu'est-ce que cela signifie, Trivelin, Arlequin! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laissez-moi l'assommer, & puis je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monsieur, que je punisse ce coquin.

HORACE.

Taisez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai, moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la machoire.

TRIVELIN.

Je t'écraserai.

HORACE.

Voulez-vous bien respecter ma présence, sinon un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous respecte trop.....

ARLEQUIN.

Ah mon Maître! je vous obéïs toujours.

HORACE.

Expliquez-moi le sujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur! vous donnez la préference à ce coquin là, vous me faites d'abord injustice: c'est moi qui suis votre valet, & ce fripon-là ne l'est que de votre fils: ainsi je dois avoir la préference auprès de vous. *Cospetton* !...

HORACE.

Ah! tu as raison: parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler.... attends, attends, maraut, tu vas voir.... Pour vous servir quelque chose de bon au souper que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moi-même, j'ai pris un gros poisson tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur veut me l'ôter ou en avoir sa part: voyez s'il a raison.... je ne sçais à qui il tient que...

TRIVELIN.

Alte-là, maraut, tu en as menti! c'est une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien: oui, un poisson cassette, voi-

sçà son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poisson cassette! je ne connois point de poisson qui se nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous dis encore une fois, que ce n'est point un poisson, mais une cassette qu'il a prise....

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point prise, je l'ai pêchée.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine qui a fait naufrage cette nuit; ce n'est point pour en avoir ma part, que je la demande, mais pour la rendre à son maître.

HORACE.

Oh, c'est une autre affaire, cela peut être, où est-elle cette cassette?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien, moi je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment? tu ne l'as pas! montre ce que tu as dans tes filets

HORACE.

Voyons, voyons, Arlequin, ce que tu as-là.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monsieur..... c'est une Baleine.

HORACE.

Ah! je vois ta malice, c'est une cassette vraiment; Trivelin, connois-tu la personne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capitaine qui en est le maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amenerai quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin; & si elle est à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand, qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la partageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément, nous demanderons à la personne les signes nécessaires, pour faire voir qu'elle est à lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & si les signes se rapportent, il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et si c'est un sorcier qui devine ce qu'il y a dedans?

HORACE.

Tu es fou. Vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh-là quelqu'un! (*un Valet vient prendre la cassette*) portez cela dans la maison: toi, attends-moi ici, Arlequin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Projets évanouis aussi-tôt que formez.

Que je suis malheureux! pourquoi n'ai je pas été la cacher aussi-tôt quelque part? que puis-je faire de mieux à present que de m'aller pendre jusqu'à ce que mon chagrin soit passé?

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur!

ARLEQUIN.

Que la peste te créve! mais ce qui me console, c'est que si je ne l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace.*

Mais ne vois je pas notre vieux Maître, qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette? voyons ce que cela signifie.

SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, HORACE, ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

SILVIA.

Vous nous mettez encore hors de chez vous ? voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts ? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge ? vous m'éloignez encore d'auprès de vous ; d'où peut venir ce changement ? En quoi ai-je pû vous déplaire ?

TRIVELIN *à part dans le fond du Théatre.*

Comment il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci. *Il se retire.*

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole ; c'est par bienséance que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient ; mais je ne vous y laisserai pas long-tems, donnez-moi le tems de conduire mon projet jusqu'à la fin, & je

vous promets que vous serez ensuite Maîtresse chez moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette, est-ce que je ne te reverrai plus! Spinette, je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiselle chez Argentine, tu sçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui est le plus détourné, dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé. Allez, attendez-moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon dessein. *A part.* C'est avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'ose les accompagner moi-même, de peur d'être vû; on se mocqueroit de moi; c'est un grand malheur d'étre vieux! on ne peut se livrer entierement à ses passions, qu'on ne soit exposé au mépris & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeunesse.



SCENE X.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

IL faut souffrir, Mademoiselle, peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin, ne peux-tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fait sortir de chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins...

SPINETTE.

Tu es bien rêveur, Arlequin ? réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vengerai, oui assurément, je m'en vengerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin, écoute-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon : allons où mon Maître a ordonné.

SCENE XI.

TRIVELIN *masqué, suivi de plusieurs autres personnes & les Acteurs précedens, Trivelin & ceux qui l'accompagnent arrêtent Arlequin, & lui enlevent les femmes.*

TRIVELIN.

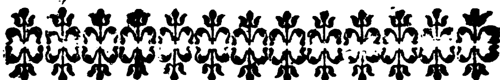
ALte là, tu es mort! laisse-là ces Dames. (*à Silvia*) Venez, reconnoissez-moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Aiuto! Misericordia, je suis mort.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

EH tout ce que vous voudrez, Messieurs..... Ah! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles; *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine: ce maraut de Trivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances: d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois: je n'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçais où il est allé, & d'ailleurs pour me venger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en grandes lettres, afin qu'on le

voye de loin, je m'en vais l'attacher à la porte, & j'indiquerai la cassette à qui la demandera ; ainsi elle ne sera ni à mon Maître, ni à Trivelin.

SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma cassette..... Qu'est-ce que c'est que cet écriteau? Il lit : *Quiconque a laissé tomber sa cassette dans la mer, il n'a qu'à s'adresser au Seigneur Arlequin, moyennant une grosse somme, il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles....* des nouvelles de ma cassette ! Ah, quelle joye !

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous plaît, lisez-vous cet écriteau ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans, il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non : j'en suis le gardien, & je dois m'informer des raisons qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons, mais dites-moi vous auparavant, qui est ce Seigneur

Arlequin à qui il faut s'adresser.

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi! vous êtes le Seigneur Arlequin? Ah Monsieur, je vous dois la vie, vous êtes mon liberateur, ma ressource, ma fortune, mon bien. *Il l'embrasse.* Vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or, & de l'argent?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrai-je pas!

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste, je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh-bien! voyons ce que vous me donnerez; je veux faire mes conventions d'avance, car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix: ça dépêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai..... mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle!

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaises!

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs; serez-vous content?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu! une cassette qui est pleine d'or & d'argent, qui est à moi, si je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous est si chere, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs? adieu, Monsieur, nous ne ferons point affaire ensemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas si vîte. Je vous donnerai... mille écus; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non, non, & cent fois non, & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre cassette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conscience, elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la cassette pour vous, vous seriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui! eh bien, je veux vous faire voir que je ne suis point avaricieux, donnez-moi la moitié de ce qui est dedans, & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup; mais puisque sans vous je n'aurois rien, je consens de vous en donner moitié. (*à part.*) Quand je l'aurai entre les mains, j'irai au Juge, & je ne donnerai que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole !

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point méfiant, mais je veux être ſûr de mon fait, jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien ! je jure, puiſque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui eſt dans la caſſette ; & ſi je ne tiens pas parole, je promets de me noyer une ſeconde fois avec ma caſſette, afin qu'il puiſſe la retrouver encore, & qu'elle n'ait plus de maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repete après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait dire.*

ARLEQUIN.

Je ſuis ſatisfait, je vais chercher mon Maître, elle eſt entre ſes mains, vous lui donnerez les ſignes néceſſaires, afin qu'on ſçache qu'elle vous appartient véritablement.... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

Ce vieillard qui vient à nous ?

ARLEQUIN.

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raiſonnable, il me rendra juſtice.

SCENE III.

HORACE, & les susdits.

ARLEQUIN.

Monsieur ! Monsieur !

HORACE.

Eh bien, voilà encore un autre importun qui m'arrête, & qui m'empêche d'aller chez Argentine ; que me veux-tu ?

M. DE LA BOUSSOLE *à Horace.*

Ah ! Monsieur, vous voyez devant vous un homme persecuté par la mauvaise fortune ; j'ai perdu mon bien dans la mer, cet homme-ci l'a trouvé, & en veut la moitié pour sa récompense, rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré, il n'y a plus à reculer. (*à Horace*) Souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin, & qu'il y a longtems que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort ni à l'un ni à l'autre. Monsieur, donnez-moi, s'il vous plaît, les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clous dorez, dans laquelle est un coffret, où

ſont des bijoux, qui ne m'appartiennent pas, mais qui ſont à une Demoiſelle qui a fait naufrage avec moi ; je ſçai qu'elle s'eſt ſauvée, & comme c'eſt ſon bien, je ne ſçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment ! il commence à me rogner quelque choſe de ce qu'il m'a promis ; cela ne ſe fait point, il n'aura rien.

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monſieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourſe, où il y a mille piſtoles d'Eſpagne.

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boëte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats ! pour lui cela, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourſe, où il y a deux mille louis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Pluſieurs eſcarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poua la vilaine marchandise ! des escarbourcles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en plusieurs sortes de monnoyes, de différens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux. Vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi : on m'en a confié une partie pour les négocier ; vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi ; car si je la rends avant que d'être payé, j'en serai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami, ne craignez rien : voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui, justice ! je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette ?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras, Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre ; mais si vous me trompez, je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévisagent, des Dauphins qui vous étranglent, des Baleines qui vous engloutissent, vous, votre cassette, vos perles, vos diamans, le Vaisseau, les Mariniers, & toute votre chienne de race.



SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE.

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop d'obligations pour me plaindre de lui, mais je ne le laisserai pas tout-à fait dans la douleur, j'étois disposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raison.

SCENE V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO.

& les susdits.

FABRICE.

QUe je vous ai d'obligations, Monsieur Lelio ! je ne me serois jamais flatté dans ma vieillesse, d'embrasser à la Martinique, au bout de trente ans que j'y suis venu, une personne de ma famille, une niéce.

LELIO.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été

connu plutôt, il y auroit long-tems que vous auriez eu cette consolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je suis heureux d'avoir ainsi contribué à la joye de mon pere, & à la satisfaction de mon ami!

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en sçavoir les raisons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah! mon ami! mon cher Horace! je ne puis vous exprimer tout ce que je sens? cette jeune fille si aimable, cette demoiselle Silvia que vous avez accüeillie chez vous, est ma niéce, fille de ma sœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc, Monsieur Lisimaque?

HORACE.

Il se nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il dise que Mademoiselle Silvia est sa niéce, car elle m'a dit que son oncle s'appelloit Lisimaque.

FABRICE.

Je n'en suis pas moins son oncle.

HORACE.

Expliquez-moi cette énigme?

FABRICE.

Dans ma jeunesse à Paris, j'eus une af-

faire d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme. Il fallut me sauver, comme vous pouvez croire, j'eus à peine le tems de dire à mon pere que je passerois à la Martinique je changeai mon nom de Lisimaque en celui de Fabrice pour mieux me cacher, & mon pere est mort, sans avoir jamais eu de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà justement l'avanture que j'ai entendu plusieurs fois conter à la mere de Mademoiselle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez-vous, qu'elle soit véritablement votre niece ?

FABRICE.

Mille circonstances, dont Monsieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE

Comment ! est-ce qu'il la connoît,

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & je puis en rendre bon témoignage ; vous trouverez de plus dans la cassette... mais que vois-je ? votre valet l'emporte.



SCENE VI.

ARLEQUIN *& les susdits.*

Arlequin passe derriere les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.

HORACE.

ARrête ! où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part... j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef : vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est....

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere que votre sœur a toujours gardé avec soin.

FABRICE.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de

ressemblance que je trouvois tantôt dans ma niéce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez aussi......

FABRICE.

Je verrai cela à loisir. Horace, montrez-moi ma niéce, afin que j'aye le plaisir de l'embrasser, & en même tems pour mettre fin aux inquiétudes de Monsieur Lelio, en la lui accordant pour épouse.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez, mon pere.

HORACE.

Alte-là! que veut dire ceci? comment Fabrice, vous accordez votre niéce à mon fils, lorsque vous sçavez la tendresse que j'ai pour elle, & que je suis dans le dessein de l'épouser?

LELIO *à Fabrice.*

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere, tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promise à votre fils; ils s'aiment tous deux depuis long-tems, leur passion a pris naissance à Paris, & ils se sont promis entre eux.....

HORACE.

Mais.....

FABRICE.

Mais elle a soutenu les chagrins d'une longue absence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que son cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime?

HORACE.

Cependant....

FABRICE.

Cependant, quand vous auriez sa main vous n'auriez pas son cœur, cela vous conviendroit-il?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cedez la donc, & ne la disputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere?

HORACE.

Oui, je me rends; je ne veux pas qu'on me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendresse pour mon fils. Je consens à cet hymen, & je suis content de chérir, comme fille, celle que je voulois aimer comme épouse.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bonheur. *Il lui baise la main.*

HORACE.

Arlequin, va vîte chez Argentine, & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

ARLEQUIN.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le tems de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armez qui me les ont enlevées.

LELIO.

Qu'entends-je !

HORACE.

Comment enlevées, où les ont-ils menées?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

FABRICE.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître?

ARLEQUIN.

Je ne sçavois pas où le trouver.

HORACE.

Mais depuis que tu es ici?

ARLEQUIN.

Et, j'avois bien autre chose dans la tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allez?

ARLEQUIN.

Par ici....par là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois-je perdue, dans le moment que vous étiez à moi?

FABRICE.

Ma pauvre niéce!

CINTHIO.

Ma chere cousine!

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur!

HORACE.

Ne perdons point de tems inutilement, séparons-nous, & allons chacun de notre côté, pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

SCENE VII.

TRIVELIN, *& les susdits.*

D'Où viennent ces cris? que veut dire ceci?

Pendant cette Scene Arlequin & Monsieur de la Boussolle font plusieurs lazis autour de la cassette.

LELIO.

Ah Trivelin! ma chere Silvia a été enlevée, nous l'avons perdue, dans le tems que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN.

N'en soyez pas en peine; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin! c'est donc toi! tiens voilà ce que tu mérites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin; Trivelin où l'as-tu menée?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette avanture, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage notre joye, & qu'elle cesse d'être en colere contre moi. Va vîte, Trivelin, nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contens, & j'en suis ravi; mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma cassette.

HORACE.

Vous avez raison : Arlequin, rends la cassette à Monsieur, & vous Monsieur, donnez-lui les mille écus que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE *à Arlequin.*

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà votre cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espere que je n'aurai pas toujours le même malheur ; je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bien-tôt de retour. *Il sort.*



SCENE DERNIERE.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, & les susdits.

Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois, & Arlequin en fait de même avec des lazis.

LELIO *courant au devant de Silvia.*

AH, Silvia ! est-il bien vrai que je vous possede, n'est-ce point une illusion ?

FABRICE.

Que je vous embrasse, ma chere niéce !

HORACE.

Ma fille !

CINTHIO.

Ma cousine !

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sçachez seulement que je suis cet oncle que vous cherchez, que je ne m'oppose point à votre mariage avec Lelio, & que son pere y consent.

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle.... (*à Horace*) vous me l'aviez bien promis, Monsieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mari ?

FABRICE.

J'aurai soin de toi Spinette, & je récompenserai ta fidélité & ton attachement pour ta Maîtresse. (*à Horace*) Suivez-moi, mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Allons, afin de n'avoir plus rien sur le cœur, je veux me raccommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embrasse, je te pardonne; mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouissons-nous aussi, je m'en vais régaler mes pê-

cheurs, puisque j'ai de l'argent. Venez, mes amis, chantons, dansons, & puis nous irons tous boire ensemble.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

LE TOUR DE CARNAVAL,

COMEDIE EN UN ACTE,

Par M. D'ALLAINVAL.

Representée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 24 Février 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

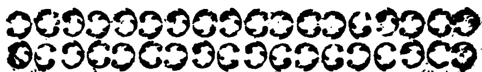
On trouve dans la même boutique les Comedies suivantes de M. d'Allainval.

L'EMBARRAS DES RICHESSES, *Comedie.*

L'HYVER, *Comedie.*

Ces Pieces sont dans le Nouveau Théâtre Italien 12. 8 vol. qui se vend aussi chez BRIASSON*: ainsi que les Parodies du Théâtre Italien 12. 3 vol. l'un & l'autre avec les airs gravés.*

LE MARY CURIEUX, *Comedie représentée sur le Théâtre François.*



ACTEURS.

MADAME RICHARD, Veuve d'un Président de Gisors.

MARIANNE, Fille de Madame Richard.

CLITANDRE, Officier, Amant de Marianne.

SOTENROBE, Assesseur de Gisors.

SANS-QUARTIER, Valet de Clitandre.

MARTON, Suivante de Marianne.

Un GARÇON de l'Hôtel garni.

DANSEURS & MUSICIENS.

La Scene est à Paris dans un Hôtel garni.

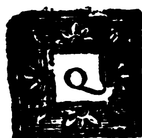


LE TOUR DE CARNAVAL.

SCENE PREMIERE.

MADAME RICHARD, MARIANNE, MARTON.

MADAME RICHARD.



QUE je t'embrasse, ma chere fille, je suis charmée de te voir enfin déterminée à épouser M. de Sotenrobe : Je suis sûre que tu seras heureuse avec lui ; s'il n'a pas cet air vif & ces manieres évaporées qui prennent la plûpart des femmes, il n'a pas aussi les

défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouse par leur humeur volage & libertine. M. l'Assesseur est un garçon doux, sage, posé, riche : d'ailleurs tu n'auras à essuyer de sa part ni inconstance, ni caprice. Si tu sçavois le plaisir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les dispositions où tu es à son égard ; je croyois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il est actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce soir dans cet Hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela ; & toi, Marton, songe que nous reprenons demain le chemin de Gisors.

MARTON.

Madame, tout est prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reste à faire, je ne tarderai pas.

SCENE II.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

MAdame de Sotenrobe veut elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la reverence ?

MARIANNE *riant.*

Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous riez ! Ma foi, Mademoiselle, la chose n'est pas trop risible pour vous... Riez, riez, cela ne durera pas toujours ; mais de grace, Mademoiselle, répondez-moi autrement, & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux, lui que vous haïssiez à mort, sur-tout depuis qu'il s'est fourré dans la tête d'être votre époux ?

MARIANNE.

Quoi ! tout de bon, Marton, tu crois que je l'aime ?

MARTON.

Non vraiment, je me doute bien que vous ne l'aimez pas ; le moyen d'aimer un homme de cette trempe ?

MARIANNE.

A propos de quoi t'allarmes-tu donc?

MARTON.

Ah ! je vous entens... Tenez, Mademoiselle, je ferois la premiere à vous conseiller de l'épouser, si vous aviez toujours à vivre à Paris ; en fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus sots sont souvent les plus courus ; une fille ne s'y marie que pour se soustraire au joug de ses parens, & un mari tel que votre Assesseur, est un trésor pour une jolie femme ; elle a tant d'aimables gens qui lui plaisent, qu'elle y perdroit trop si son époux lui plaisoit : mais mort de ma vie, il faut chanter autrement à Gisors. Dans une Province grossiere, où les belles manieres ne sont pas encore reçûes, une femme n'oseroit y donner un substitut à son mari, sans qu'on en jase : *ergo*, il en faut choisir un qu'on puisse aimer.

MARIANNE.

Belle conclusion !

MARTON.

Helas! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule! Avez-vous oublié les tendres adieux que vous lui fîtes quand il partit de Gisors avec son Régiment il y a quatre mois? Ne vous souvient-il plus des assurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui? Le pauvre garçon s'endort dans sa garnison sur la foi de vos sermens; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier son valet, & je mourrois plûtôt que de les violer.

MARIANNE.

Mais, que dirois-tu, Marton, si je t'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier sont à Paris?

MARTON.

Seroit-il possible, Mademoiselle?

MARIANNE.

Oüi, je les ai vûs ce matin au Palais; jamais Clitandre ne m'a semblé plus charmant: mon cœur s'est émû mille fois; j'ai vû dans ses yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder; mais comme j'étois avec ma mere, il s'est contenté de me faire des mines de loin, & de me

faire suivre par son valet jusqu'ici.

MARTON.

Quelle joye, Mademoiselle ! mais, s'il vous plaît, puisqu'il nous vient un si puissant renfort, pourquoi n'avoir pas continué de faire une vigoureuse résistance ?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais, n'est que pour amuser ma mere.

MARTON.

Qu'est-ce que cela operera ?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Sotenrobe à me donner le Bal ce soir : quand je songe qu'il me sera permis d'y voir Clitandre sous quelque déguisement !....

MARTON.

Que l'amour donne d'esprit ! j'y pourrai de même entretenir mon cher Sans-Quartier ; mais je crains fort que ce secours ne soit venu un peu trop tard ; car enfin nous partons demain avec M. l'Assesseur pour Gisors, & le lendemain de l'arrivée vous devez être son épouse.

MARIANNE.

Crois-tu que Clitandre sçaura parer ce coup ?

MARTON.

J'espere aussi beaucoup en son valet... Qu'il me tarde de les voir déja.... mais....

SCENE III.

MARIANNE, MARTON, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

SErviteur, Mademoiselle; bon soir, Marton.

MARIANNE & MARTON.

Bon soir, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Mademoiselle?

MARIANNE.

Fort bien.

SANS-QUARTIER.

Et toi, charmante Marton?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANS-QUARTIER.

J'en suis en verité ravi.

MARIANNE.

Et ton Maître ?

MARTON.

Et toi ?

SANS-QUARTIER *vivement.*

A merveille mon enfant, à merveille, Mademoiselle. Vous l'allez bien-tôt voir ici ; il m'a envoyé devant comme un camp volant à la découverte, afin de régler sa marche sur les instructions que je lui donnerai. Ma chere Marton, que je suis charmé de te voir ! *il l'embrasse.*

MARIANNE.

Mais, dis-moi, puis-je me flater que ton Maître ait pensé à moi ?

SANS-QUARTIER.

En pouvez-vous douter, Mademoiselle ? nous n'avons cessé de parler de vous. Oh ! pour un homme de guerre, c'est un homme bien tendre que mon Maître.

MARTON.

Et toi, Sans-Quartier, m'aimes-tu toujours ?

SANS-QUARTIER.

A la rage, mon Infante, à la rage, depuis que je t'ai perdue de vûe, je ne

suis point entré dans aucun cabaret pour m'ennyvrer, que je n'y aye cassé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom est entrelassé avec le mien sur toutes les cheminées des Corps-de-garde. Mais depuis quand êtes-vous à Paris, Mademoiselle?

MARIANNE.

Depuis près d'un mois; nous y sommes venues pour une petite affaire que nous avons heureusement terminée : & vous, y a-t'il long-tems que vous y êtes?

SANS-QUARTIER.

Depuis quatre jours.

MARIANNE.

Hé, qu'y venez-vous faire?

SANS-QUARTIER.

Nous sommes ici en recrue, nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux... Ah, ah, voilà des yeux, sur ma foi, qui me disent que nous pourrions bien y faire des femmes.

MARTON.

Oh! je tremble que ta conjecture ne soit pas vraie.

SANS-QUARTIER.

Comment! te défies-tu de moi?

MARTON.

Non; mais c'est que depuis que nous ne vous avons vû, il est arrivé bien des affaires. Madame Richard marie Mademoiselle à un Assesseur de notre Ville qui est ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Est-il croyable, Mademoiselle, que vous puissiez préferer à mon Maître un pied plat de Province?

MARIANNE.

Hélas! mon pauvre Garçon, Marton m'est témoin des chagrins que ma mere m'a fait sur ce sujet.

SANS-QUARTIER.

Oh, ne vous embarrassez pas, il ne sera pas dit qu'on nous soufflera ce que nous aimons sur la moustache; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela user d'une grande diligence; car nous retournons demain à Gisors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'est le diable! mais ne vous allarmez

de rien. Dis-moi seulement comment s'appelle cet Assesseur?

MARTON.

Tu ne le connois pas; pendant que vous étiez en garnison à Gisors, il étoit à Orleans à étudier en Droit; son nom est Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment?

MARIANNE.

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe! Sotenrobe! ah quel bonheur! un Basset?....

MARTON.

Oui.

SANS-QUARTIER.

Blondin tirant sur le fade; pour l'esprit des plus nigauds, une vraie hapelourde.

MARIANNE.

Justement: comment tu le connois?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois.... vraiment je le crois, nous avons été camarades d'étude.

MARIANNE.

Que veux-tu dire camarades d'étude?

SANS-QUARTIER.

Oui, camarades d'étude: nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur; il y étoit espalier, c'est-à-dire, Clerc & moi Laquais.

MARTON.

Il n'est pourtant guéres dessalé pour avoir fait ses exercices sous un Procureur.

SANS-QUARTIER.

Oh, il n'y resta guéres; la Procureuse lui fit des avances qu'il n'eut pas l'esprit d'entendre, quoiqu'elles fussent très-intelligibles; quand elle vit cela elle lui fit une querelle d'Allemand, & elle obligea Maître Jean Cornichon son époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans la suite de bons services.... Ah, ah, Monsieur de Sotenrobe, c'est donc vous qui voulez aller sur nos brisées? nous verrons cela, nous verrons cela.

MARIANNE.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce soir un petit Bal.

SANS-

SANS-QUARTIER.

Tant mieux ; ce ſera mon champ de bataille, je l'y ferai danſer d'un diable d'air..... Ah ,ah, ah, j'imagine un panneau qui ſentira un peu ſon carnaval, mais il ſera bien fin s'il n'y donne. Le tems preſſe, adieu, Mademoiſelle, je vais rendre compte à mon Maître de mes découvertes, & des intelligences que j'ai dans cette place ; enſuite j'avancerai ici mon artillerie, & quoique l'ennemi ſoit déja maître des fauxbourgs, & que la gouvernante tienne pour lui, morbleu je veux à ſa barbe arborer mon pavillon ſur la bréche : ſur-tout ne vous étonnez de rien, & ne marquez point nous connoître. Je vais vous envoyer mon Maître déguiſé d'une maniere qu'il ne pourra être ſuſpect. *A Marton.* Sans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

VOïez, Mademoiſelle, comme la rentrée d'une ou deux cartes raccommode en un inſtant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une conſternation terrible ; l'allarme étoit au camp, & l'arrivée de Clitandre & de Sans-Quartier nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

Que je ſerois heureuſe ſi.....

MARTON.

Oh, Mademoiſelle, repoſez-vous de tout ſur Sans-Quartier ; puiſqu'il s'en mêle, nous aurons une bonne iſſuë, il eſt plein d'expediens.



SCENE V.

SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *en dedans.*

AH les fripons ! les marauds, les canailles !...

MARIANNE.

Voilà M. de Sotenrobe bien en colere.

SOTENROBE *entre en robe sans perruque & sans chapeau, avec un rabat tout chifonné.*

Insulter de la sorte un Assesseur.

MARTON *riant.*

Ah, ah, ah ! comme le voilà fait ; ah, ah, ah !

MARIANNE.

Que vous est-il donc arrivé, M. l'Assesseur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour, je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà assez rire, Marton.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiselle? Ah, ah, ah, M. l'Assesseur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là? Ah, ah, ah, on voit bien que nous sommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s'en est fallu, mon cher enfant, que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *à part.*

Cela nous auroit tiré une grosse épine du pied.

MARIANNE.

Quelle disgrace avez-vous donc eue?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde; mais je ne sçai si je dois te le conter; car l'amour que tu as pour moi est si violent que tu ne pourras jamais l'entendre sans pleurer.

MARTON.

Contez, contez-nous votre lamentable avanture; Mademoiselle la soutiendra bien, pour moi j'en pleure déja de rire.

SOTENROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baissois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet; mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de foüet; j'ai fui; ils m'ont poursuivi toujours fouettant, mille badaux se sont mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien! le spectacle étoit des plus nouveaux, de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins?

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derriere qui crioient aux Fiacres : foüettez, foüettez, c'est un Commissaire :

enfin je me suis sauvé dans le Pa
Royal, je l'ai traversé, j'ai demand
sortant un Commissaire pour faire
plainte, on m'a dit de tirer une co
que l'on m'a montrée, je l'ai f
croyant que c'étoit la corde d'une
nette, & il est tombé sur moi un s
d'eau.

MARTON *riant de toutes ses forces*

Ah, ah, ah.

SOTENROBE.

Ces insolens-là sont bienheureux
voir affaire à un homme qui prend
choses aussi-bien que moi.

MARIANNE.

Marton, que je ne t'entende pas r
davantage.

SOTENROBE.

Laisse, laisse la rire, cela ne me fa
point de peine.

MARTON.

Oh, Mademoiselle, je ris de ce qu
M. de Sotenrobe en a été quitte à si bo
marché; c'est un miracle, il devoit péri
sous les foüets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela est vrai, c'est un miracle.

MARIANNE.

Mais vous ne ſongez pas, Monſieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumer.

SOTENROBE.

Quand je ſuis auprès de toi je n'ai jamais froid, je ne ſens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre ſanté m'eſt chere.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime, je n'aurois jamais crû être ſi aimable, il faut que j'aye quelque mérite que je ne me connoiſſe pas; mais tu as beau faire, je ne ſçaurois te quitter. . . . tiens, Marton, voilà ma clef.

MARTON.

Pour quoi faire?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre! vous moquez-vous, Monſieur l'Aſſeſſeur; avec

cet air dangereux que vous avez, si l'on m'en voyoit sortir, pour peu que mon linge fût dérangé, ne s'imagineroit-on pas que je serois quelque plaideuse qui sortiroit d'une sollicitation? Oh j'ai de l'honneur, quoique je ne sois qu'une suivante.

MARIANNE.

Vous ferez mieux d'y aller vous-même.

SOTENROBE.

J'y cours, mignonne, j'y cours, & je reviens sur le champ.

MARIANNE.

Ne vous gênez point.

SOTENROBE.

Oh je crois que tu t'ennuies beaucoup quand tu ne me vois pas; va, tu me verras bien-tôt, & tu me posséderas tout à ton aise. Cela n'est pas croyable, l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin; va mon bouchon, nous nous divertirons bien ce soir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens, je reviens.

MARTON.

Allez, allez, croyez-moi, restez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous venez

nez d'essuyer. Ah, ah, ah, que dites-vous, Mademoiselle, de son avanture? j'admire le sérieux avec lequel vous l'avez entenduë.

MARIANNE.

As-tu bien le courage, Marton, de rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon?

MARTON.

Hé, où est le mal, Mademoiselle? Je voudrois pour une année de mes gages avoir eu le plaisir de voir la scene sur le lieu où elle s'est passée. Oh! j'imagine que cela étoit fort divertissant de le voir galoper en robe sans perruque & sans chapeau; j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

MARIANNE.

Ne trouves-tu pas que son Maître est bien lent à venir? & que pour un Amant....



SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANNE, MARTON.

CLITANDRE *en Haut-à-bas, une malle sur le dos.*

HAUT-A-BAS, mes Dames ; des éguilles, des rubans, des boëtes à mouches.....

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des éventails, des tabatieres à la mode.

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre marchandise.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous convien-droit assez.

MARTON.

Peste de l'importun ! laisse-nous, te dit-on, nous avons bien d'autres choses à songer.

CLITANDRE.

Diable ! Mademoiselle Marton est bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah ! Monsieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu ?

MARIANNE.

Ah Ciel !

MARTON.

Contez vous vos raisons, je m'en vais faire le guet afin que vous ne soyez pas surpris.

MARIANNE.

Comment, Clitandre, c'est vous.

CLITANDRE *après avoir posé sa malle sur une table.*

Oui, belle Marianne, c'est moi, c'est un Amant que vous revoyez plus passionné que jamais. Suis-je assez heureux pour que le tems ne m'ait point effacé de votre cœur ? & puis-je esperer que vous soyez encore pour moi dans ces charmantes dispositions où je vous ai laissé en partant de Gisors ?

MARIANNE.

En pouvez-vous douter, Clitandre,

après les assurances que je vous en ai données ?

CLITANDRE.

Ah ! si cela est, je suis le plus heureux des hommes.... Sans-Quartier vient de m'apprendre le grand besoin que vous avez d'un promt secours, & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entreprise que je médite contre mon rival, & qui m'assurera la possession de votre cœur : allons, adorable Marianne, qu'un mot de votre belle bouche acheve mon bonheur.

MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit, & votre mérite, Clitandre, seront mon excuse ; faites tout ce qu'il vous plaira, pourvû cependant que ma mere n'y joue point un rôle désagréable.

CLITANDRE.

Non, ne craignez rien de ce côté-là, je vais vous mettre au fait....

MARTON.

Paix, paix, voilà Monsieur de Sotenrobe qui revient ; peste du trouble-fête, qui est-ce qui demandoit ici sa figure ?

SCENE VII.

CLITANDRE, SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *à part en entrant.*

AU diable le Marchand ! j'ai envie de m'en retourner, car il m'en va couter de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux, Mademoiselle ; c'est moi qui ai donné au public l'idée d'y peindre les avantures nouvelles.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là, ma petite femme ; il t'affronteroit, il m'a tout l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là, je le connois, & je suis sûre que toute sa marchandise est de bon aloi.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Ah ! Monſeigneur.....

SOTENROBE.

Monſeigneur.... il faut que j'aye un air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez vous rien du nôtre........ des peignes pour bien peigner votre perruque.

SOTENROBE.

J'en ai, j'en ai.

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet éventail.

CLITANDRE.

C'eſt un Gaſcon qui ſe ſauve dans un naufrage ſur ſa valiſe.

MARTON.

En guiſe de callebaſſe. Et celui-ci ? que veulent dire tous ces gens vêtus de noir que je vois ? qu'ils ont l'air triſte, viennent-ils d'un convoi ?

CLITANDRE.

C'eſt une troupe d'Auteurs qui viennent de la premiere répréſentation d'une piece qu'ils ont eû la douleur de voir ap-

plaudir. *A Sotenrobe..* Ne touchez pas, Monseigneur, à cette tabatiere-là.

SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi ?

CLITANDRE.

C'est qu'elle est vendue à un gros Chanoine qui doit y faire peindre sa gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre Eventail.*

Ah ! la vilaine figure ! Est-ce un possédé que cet homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'est M. Bredoüille Notaire, qui veut dévisager la Comédie, parce qu'il s'est reconnu dans une piece nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiseaux-là.

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiselle; l'oiseau que vous voyez au milieu, est un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauvette qui est à ma droite; le moineau s'est couvert de plumes étrangeres pour ne point donner

d'ombrage au coucou son rival que vous voyez à ma gauche : le moineau veut faire entendre adroitement à la fauvette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou si elle y consent.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, cela est plaisant, cela est plaisant! voilà un drôle de moineau! qui est-ce qui diroit qu'un oiseau si petit auroit tant d'esprit? cela me confond; & sa fauvette consent-elle?...

CLITANDRE.

Il faut que je le voye dans ses yeux.

MARIANNE.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou, la détermine à suivre son moineau.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, le pauvre coucou, le pauvre coucou.

MARTON.

Marchand, n'auriez-vous pas un éventail où l'on eût peint un Assesseur fouetté par quatre Fiacres?

CLITANDRE.

Non.

MARTON.

Je m'en étonne, car c'est une avanture des plus nouvelles & en voilà le héros.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE, SOT-EN-ROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

Pendant cette Scene, Clitandre, Marianne & Marton, sous prétexte de voir des éventails, parlent de leurs affaires.

SANS-QUARTIER.

HOla quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf! j'ai crû encore entendre la voix enroüée de ces maudits Fiacres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe est-il ici?

MARTON.

Le voilà.

SANS-QUARTIER *l'embrassant deux ou trois fois rudement.*

Ah! votre serviteur, M. de Sotenro-

be, comment vous portez-vous, M. de Sotenrobe? que j'ai de joye de vous voir, M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnoît plus un de ses amis! ne vous souvient-il plus de Maître Jean Cornichon?

SOTENROBE.

Ah! c'est toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oüi c'est moi; je sçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'est moi qui vous ai déniaisé quand vous débarquâtes chez le Procureur, vous étiez si neuf!

SOTENROBE.

Tu t'en souviens?

SANS-QUARTIER.

Bon! & vous, avez-vous oublié tous les tours que je vous ai jouez? Souvenez-vous de cette nuit que vous vous régaliez avec la Femme de chambre; de concert avec elle j'entrai, j'avois la ro-

be du Procureur & un grand bois de cerf sur la tête, vous me prîtes pour l'ombre de votre pere ; la peur vous saisit, vous vous sauvâtes, & je demeurai maître du champ de bataille . . . . . Ah ! que ce vin de Champagne étoit bon.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce soir que je vous fis prendre par le Guet ?

SOTENROBE.

Ah ! oui, oui ; mais à présent je suis bien changé, je ne suis plus si sot que j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh, diable, vous m'avez l'air d'un fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu m'as vû, j'ai été étudier en Droit à Orleans : oh, cela fait bien un jeune homme.

SANS-QUARTIER.

Malepeste ! à qui le dites-vous ? je me doute que vous faites bien des vôtres à Gisors.

SOTENROBE.

Oh, oui, depuis que je suis Assesseur, j'ai fait mettre dans la Halle une cloche pour annoncer l'heure du Marché.

SANS-QUARTIER.

Je veux dire que vous y êtes la coqueluche de toutes les belles.

SOTENROBE.

C'est à qui m'aura; l'une me tire par ma perruque, une autre me déchire mon habit; dès qu'on me voit, tout le monde se met à rire, jusqu'aux petits enfans. Oh, c'est que je suis si divertissant!

SANS-QUARTIER.

Morbleu vous avez un air qui me charme.

SOTENROBE.

C'est bien autre chose, si tu me voyois dans mon tableau, je me suis fait peindre en robe.

SANS-QUARTIER.

C'est pour n'être pas un original sans copie.

SOTENROBE.

Et par un Peintre fameux, qui ne peint que des visages.

SANS-QUARTIER.

Des visages, M. l'Assesseur ? qu'il vous aura bien attrapé !

SOTENROBE.

Mais, qu'est-ce que je vois-là à ton chapeau? Est-ce que tu sers le Roy ?

SANS-QUARTIER.

Oui, je le sers en second, je suis valet d'un Officier : bonne condition, il ne me paye point, me nourrit mal & me bat beaucoup ; mais je ne laisse pas de tirer mon épingle du jeu, il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi ! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain ?

SANS-QUARTIER.

Oh ! pendant la paix, le métier des armes est sans risque ; si la guerre venoit, je ne dis pas que je ne quittasse le service, comme quantité d'autres braves.

SOTENROBE.

Que ne restois-tu chez M. Corpichon ?

SANS-QUARTIER.

Ah ! un Procureur est d'un dangereux

exemple pour un valet ; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui ; & comme je n'avois pas le privilege de le faire impunément comme lui, j'ai donné le congé à ce cocu-là. A propos de cocu, vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard, & vous lui donnez ce soir le Bal ?

SOTENROBE.

Qui t'a donc déja dit cela ?

SANS-QUARTIER.

Tout Paris ; on ne parle que de vous dans les rues, & je gage qu'avant qu'il soit deux jours on vous chantera sur le Pont-Neuf.

SOTENROBE.

Oh si je sçavois cela, quoique j'aye bien envie d'être marié, je resterois encore ici pour avoir le plaisir de m'entendre chanter ; je suis glorieux moi.

SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace ; l'Officier que je sers voudroit bien venir à votre Bal, & y amener quelques Messieurs & quelques Dames de ses amis,

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne, qu'il vienne, plus on est de fous & plus on rit.

SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera sa reconnoissance. Il faut que je vous confie une chose ; mais, diable, *motus* ; mon Maître est amoureux d'une jeune personne qui sera à votre Bal ; il doit l'y enlever, parce que sa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre !

SOTENROBE.

Ah que c'est bien fait !

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître est auprès de sa maîtresse ; ils prennent ensemble des arrangemens pour cette expedition, tandis que la pauvre dupe se laisse amuser par un fripon, sans qu'il se doute de rien.

SOTENROBE.

Oh ! le sot, le sot, nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu, Marchand ; que je suis charmée que nous nous soyons accommodez ; cela me coute un peu, mais j'espere que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Assûrément, Mademoiselle, vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, & que je ne suis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur, Mademoiselle.

SANS-QUARTIER *à Sotenrobe.*

C'est apparemment-là, Mademoiselle votre future ; vous voulez bien que je la salue.

SOTENROBE.

Salue, salue, Dupont. Tiens, m'amour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te feliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER.

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites ; c'est un homme plein d'esprit, bien fait de sa personne, du meilleur caractere...

SOTENROBE.

Oh ! ce garçon-là me connoît bien.

MARIANNE *à Sans-Quartier.*

Je te suis obligée, mon ami.

SOTENROBE,

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fît souper si-tôt que ta mere sera venue.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu, Dupont, adieu.

SCENE IX.

SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER.

AH, Marton, le grand nigaud! je me donne aux Diables, il n'étoit pas si stupide il y a deux ans; il n'y a point d'honneur pour un homme d'esprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus grossiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & sans la crainte de gâter le mystere, j'aurois éclaté cinq ou six fois.

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtresse a dit à mon Maître quand il s'est retiré, je me doute bien que les parties sont d'accord, & qu'elles consentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à gouter le dessein de ton Maître : ces filles de Provinces sont si sottes quand il faut prendre un parti !

SANS-QUARTIER.

Oh ! vive nos Parisiennes ; çà parlons un peu pour notre compte, je gage que tu ne te feras pas tant prier pour me suivre ?

MARTON.

Sans-Quartier, quoique j'aye été la premiere à enhardir ma Maîtresse, je ne laisse pas de voir le risque que nous courrons en nous rendant toutes deux à discrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Rassure-toi, nous en userons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guere vous autres ?

SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que je n'irai point à maraude. Je te regarde déja comme une place dont je suis le conquerant ; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux ; je te recrepirai d'un bout à l'autre ; je te maintiendrai dans tous tes privileges, & dans toutes les clauses de la capitulation : mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des païs conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse ; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te sera fidelle.

SANS-QUARTIER.

Qu'elle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette ; ces simphonistes, vois-tu, sous prétexte de venir faire au Gouverneur quelques complimens de bienséance, sont chargez d'ordres secrets pour faire soulever sa place ; ils en examinent le fort & le foible ; ils regardent par où ils pourront

tenter l'escalade, afin de dresser leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu si je sçavois que quelqu'étranger se fût glissé dans ma Citadelle, tout seroit perdu, je ferois main basse sur l'ennemi & sur la place même.

MARTON.

Sauve-toi, voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me sauver? Madame ne me connoît point; quand nous étions à Gisors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit, crainte du scandale. Ah, ma foi, vive les gens de guerre pour la circonspection!

SCENE X.

MADAME RICHARD, SANS-QUARTIER, MARTON.

MAD. RICHARD *se jettant dans un fauteuil.*

AH que suis lasse! mais par bonheur voilà toutes mes affaires finies. Marton, où est ma fille?

MARTON.

Elle est dans votre chambre à se préparer pour le Bal.

Madame RICHARD.

Et M. l'Assesseur ?

MARTON.

Il est aussi dans la sienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là ?

MARTON.

Madame, c'est un garçon de la connoissance de M. l'Assesseur.

SANS-QUARTIER.

Oui, Madame, j'ai l'avantage de connoître votre Gendre futur; j'ai déja eu l'honneur de complimenter Mademoiselle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en aller sans avoir celui de vous saluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton, tu ne sçaurois t'imaginer combien je suis contente de ma fille, & combien je lui sçai bon gré de son obéissance.

MARTON.

Assurément, Madame, il faut qu'elle vous respecte bien pour épouser M. de Sotenrobe, malgré l'aversion qu'elle a pour lui. Ce n'est pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompense; mais, Madame, je n'ai pas laissé de vous servir à la disposer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdra rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque chose, Madame, je vous prie de le faire à présent, avant de quitter Paris, je m'acheterois.....

Madame RICHARD.

Oh! cela ne me regarde point, c'est à Monsieur de Sotenrobe à te payer de tes soins.

MARTON.

Vous sçavez bien qu'il n'est guéres donnant.

SCENE XI.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

SOTENROBE *ridiculement habillé en Cavalier.*

JE vous ai entendu venir, belle-mere, & je suis vîte couru à la cuisine pour dire qu'on nous fît souper : que dites-vous de mon équipage ? c'est pour le Bal que je me suis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peste du sot !

Madame RICHARD.

Comment, M. l'Assesseur, cela vous va à merveille.

SOTENROBE.

N'est-il pas vrai ? & toi, Marton, qu'en dis-tu ? Là, tout de bon, si tu ne m'avois jamais vû, pour qui me prendrois-tu ?

MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mine. Quel dommage, Monsieur, que vous soyez enseveli dans une Robe, vous,

avez un air guerrier, une taille de Conquerant.

SOTENROBE.

Tenez, belle-mere, écoutez-la, écoutez-la : oh, j'étois assurément né pour la guerre, & j'y serois parvenu, si je n'avois appréhendé les épées & les fusils.

SCENE XII.

On met le Couvert.

MADAME RICHARD, MARIANNE *en Domino blanc, & un masque à la main*, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

VOilà ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, qu'elle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mere étoit de retour?

Madame

Madame RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétendue, de ma figure? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu si bonne mine avec un plumet?

MARTON.

Oh, il n'y a personne à qui le pannache aille comme à vous.

MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danse comme une peinture: oh tu ne sçais pas encore tout ce que je sçai faire; je sçai jouer des gobelets, & j'escamote on ne peut mieux.

MARTON.

Le beau talent pour un homme de Justice! oh, je connois des gens qui escamoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toujours à table, & dépêchons-nous de souper. *Il se met dans un fauteuil au milieu.* Voilà votre place, belle-mere; & toi, mon enfant, mets-toi ici à ma gauche; tu n'es pas mal placée, c'est le côté du cœur.

MARTON.

Remarquez-vous, Mademoiselle, que M. l'Assesseur est galant jusques dans les moindres choses?

SOTENROBE.

Bon, bon, j'en dirai bien d'autres. Hola, oh garçons, apportez le souper.

UN GARÇON *en dedans.*

Allons, allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme; car je suis rassasié, mignonne, dès que je te vois.

MARTON.

Que voilà un compliment bien tourné!

UN GARÇON.

Monsieur, voilà des Violons & des Masques qui entrent.

SOTENROBE, *se levant de table brusquement.*

Vîte, vîte, ôte cette table, nous souperons après le Bal. Ces Musiciens sont alterez en diable, ils se jettent d'abord sur les bouteilles, cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui sont donc ces Masques?

SOTENROBE.

Ce sont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de souffrir qu'ils vinssent à mon Bal.

Marianne met son masque, & va avec Madame Richard & Marton s'asseoir au fond du Théatre.

SCENE XIII.

Mad. RICHARD, MARIANNE, SOTENROBE, MARTON, DANSEURS *en Soldats & en Amazonnes.*

SANS-QUARTIER.

SErviteur, M. de Sotenrobe. Messieurs, honneur au Roi du Bal. *Les Danseurs & Danseuses conduits par Clitandre masqué entrent en dansant une marche, & saluent tous en cadence M. de Sotenrobe.*

On chante.

Cédez, cedez, jeunes beautez,
L'Amour vous somme de vous rendre;
Soumettez-lui vos libertez,
Et ne le faites pas attendre.
De son pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompense les cœurs qui lui rendent hommage;

Mais quand on résiste à ses coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Livre l'assaut & met tout au pillage.

SOTENROBE.

Cela n'est pas mal chanté, je lui donnerois volontiers un coup à boire, mais il a trop de suite. *On danse.*

VAUDEVILLE.

JE suis un bon Soldat,
ti, ta, ta,
Tout cede à mon courage;
J'ai dans mon fourniment,
Pa ta pan
De quoi faire ravage.



Quand je vais au combat,
ti, ta, ta,
Pour moi c'est une fête;
Quand je monte à l'assaut,
Tôt, tôt, tôt
Jamais rien ne m'arrête.



Aussi-tôt que j'entens
Pa ta pan,
La gloire m'éguillonne,
Et d'un air résolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.



Il a beau faire feu,
Ventre bleu,
Je ris de sa menace;
S'il ne se rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étens sur la place.



Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle;
A grand coups de canon
Pa ta pon,
Battez la Citadelle.



Allez près d'un objet
Vîte au fait,
Devenez téméraires;
Quand les dehors sont pris,
Biribi
La place ne tient gueres.

On danse.

SOT ENRORE.

A nous, m'amour; dansons un Menuet ensemble.

MARIANNE.

Monsieur, c'est à ma mere à commencer.

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Marton, mets-toi là auprès de ma fille, & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons, allons un Menuet; là que ce soit gaillard.

Pendant que Sotenrobe & Madame Richard dansent ensemble un Menuet, Clitandre emmene Marianne, & un Masque couvert d'un Domino semblable à celui de Marianne prend sa place; tous les Masques s'évadent ensuite tout doucement.

SCENE XIV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD *après avoir dansé.*

QUe sont donc devenus tous ces Messieurs & ces Dames? je ne me suis point apperçûe de leur départ.

SOTENROBE *riant.*

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez vous donc à rire M. l'Assesseur?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARÇON.

Monsieur, un des Masques qui sort m'a chargé de vous venir dire que sa Becasse étoit bridée, & que tout-à-l'heure il seroit à vous.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, qu'il est bon là! Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais puis-je sçavoir?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, belle-mere, vous allez bien rire aussi: un de ces Masques m'a envoyé prier tantôt de souffrir qu'il enlevât à mon Bal sa Maîtresse; & voilà qu'on m'apprend que cela est fait.

Madame RICHARD.

Ah, M. l'Assesseur! qu'avez-vous fait? Pourquoi vous êtes vous prêté à cette affaire sans m'avertir?

SOTENROBE.

On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuses suites pour vous.

SOTENROBE.

Bon, bon, tu te moques, belle-mere,

tu te mocques : celui que cette fille devoit épouser, n'est qu'un sot, un benêt, un pauvre sot.

SCENE XV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER *en femme.*

AU secours, Justice, Justice, un Prevôt, des Archers, que l'on coure après le ravisseur....

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame! une femme comme vous! Comment vous souffrez qu'on enleve ma fille chez vous?

Madame RICHARD.

Je n'en sçavois rien, Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah! traître de Sotenrobe, tu feras pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laissé monter cette folle?

SANS-QUARTIER.

Comment tu oses me traiter de folle, après avoir facilité l'enlevement de ma fille? un Assesseur prêter sa main à un rapt! c'est tout ce qu'oseroit faire un Commissaire. *Il fait semblant de pleurer.*

Madame RICHARD *à Marton qui est au fond du Théatre.*

Marton, cause avec ma fille, il n'est pas nécessaire qu'elle entende....

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend pas.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquilisez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je? ma fille, ma chere fille, entre les mains d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut......

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guerre! ces gens-là ébauchent mille mariages sans y mettre jamais la derniere main. *A Sotenrobe.* Comment tu oses encore paroître devant moi, traître, infâme, scelerat?

SOTENROBE.

Belle-mere, belle-mere, elle m'étrangle.

SCENE DERNIERE.

MADAME RICHARD, CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

CLITANDRE *amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adresse à Sans-Quartier.*

MAdame, voilà Mademoiselle votre fille que je vous ramene. Il est tems de vous découvrir la passion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

A fille ingrate! Larron d'honneur!

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi, Madame, & de Mademoiselle votre fille; tout ce que j'en ai fait, c'est pour devenir son époux. Je m'appelle Clitandre, mon nom & ma fortune sont assez connus dans le monde, accordez-la à mon amour.

Madame RICHARD.

Marton, je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez, Madame, elle est en bonne main.

CLITANDRE.

Laissez-vous fléchir, Madame. Hé Monsieur, parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils seront mariez ensemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour tes épices.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, vous devez vous rendre, je connois la famille de M. Clitandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous, Madame, si c'étoit votre fille qu'on eût enlevée?

Madame RICHARD.

Oüi, je croirois qu'il y auroit de l'imprudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baisant la main de Sans-Quartier.*

Ah! Madame...... comptant sur vos bontés: voilà un Notaire avec un Contrat tout dressé; daignez assûrer mon

bonheur. *Sans-Quartier signe.* Madame, faites-nous l'honneur d'y signer.

Madame RICHARD.

Avec plaisir, Monsieur.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Et vous, Monsieur.

SANS-QUARTIER.

Ah, mettez qu'il a déclaré ne sçavoir signer.

SOTENROBE.

Un Assesseur! vous me prenez apparemment pour un Elû.

CLITANDRE.

Et ces Demoiselles qui sont........

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future, M. de Sotenrobe. *Sotenrobe va prendre le personnage qui s'est substitué à la place de Marianne pendant le Bal; & quand il l'a amené jusqu'au bord du Théatre, le Masque & le Domino tombent & laissent voir un gros Valet de cuisine.*

SOTENROBE.

Ah; ah! qu'est ce donc?.....

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où est ma fille?

MARIANNE *se demasquant.*

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah! ... comment impertinente, t'enfuir avec un Officier! me jouer de ces tours! Ah je n'en puis plus! me voir trahir par ma propre fille!

SOTENROBE.

Qui est-ce qui auroit crû cela d'elle?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame.

Madame RICHARD.

Laissez-moi, Monsieur.

MARIANNE.

Ma mere laissez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire-toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez simple pour signer: allez, soyez heureux si vous le pouvez.

SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous consentez?

Madame RICHARD.

Vos sottises me mettent dans cette nécessité.

CLITANDRE.

Ah, Madame, ſoyez ſûre de ma part d'un reſpect......

MARIANNE.

Ma mere, que ne vous dois-je pas ?

SOTENROBE.

L'éfrontée ! comme elle dit cela.

MARIANNE *à Sotenrobe.*

Monſieur, une femme vertueuſe a trop de riſques à courir avec un mari fait comme vous.

SANS-QUARTIER.

Madame, je ſuis le brave Sans-Quartier, Valet de Monſieur, & Sur-Intendant de toute l'intrigue; j'aime Marton, & je ſerois homme à l'épouſer à petit bruit; mais elle veut votre conſentement.

Madame RICHARD.

Epouſe-la, fais-en tout ce que tu voudras, mais que je ne voye jamais cette coquine-la.

CLITANDRE *à Sans-Quartier.*

Va faire avancer les Danſeurs & les Muſiciens que j'ai amené. Ils vont nous donner une petite fête de Carnaval à l'*impromptu*; ſi vous m'en croyez, M. l'Aſſeſſeur, vous prendrez votre part du divertiſſement.

SOTENROBE.

Je ſerois bien fâché de reſter plus long-tems avec vous ; pour vous faire enrager tous, je m'en vais me coucher ſans ſouper.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Maſques entrent & danſent.

MENUET.

LE Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres amours, venez regner ſur nous ;
Enchaînez la raiſon cruelle,
Endormez les Argus, & bercez les jaloux :
Qu'en ces lieux tout chante, tout danſe ;
Que Bachus à grands flots répande ſa liqueur,
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abondance
Juſques chez l'Uſurier & chez le Procureur.

On recommence : Le Carnaval, &c.

UNE PETITE FILLE.

Je ne ſuis plus dans l'ignorance,
Je ſçai ma ba, be, bi, bo, bu,
Déja mon petit cœur ému ;
Près d'un jeune berger commence
De faire ta, te, ti, to, tu.



Faites-moi donc préſent, ma mere,
D'un mari da, de, di, do, du,

Qu'il soit sémillant, vif & dru,
Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire,
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu.



Si pour moi sa tendresse dure,
J'aurai toûjours de la vertu;
Mais s'il est brutal & bouru,
Ma bonne maman, je vous jure,
Qu'il sera ca, ce, ci, co, cu.

DANSE DE VIEILLARDS.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On se divertissoit,
Chacun se trémoussoit,
Avec grace on dansoit,
Dans un Bal on faisoit
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence,
Les graces, la danse
Sont en décadence,
Et le Bal va
Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité regnoit,

La

La vertu dominoit,
La constance brilloit,
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenseurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur, & pupille;
Sur-tout on grapille,
Et Themis va
Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux Amans,
De leurs engagemens,
Les devoirs importans
Les occupoient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Plus d'une grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encore faire
Un tour à Cythere;
La bonne y va
Cahin, caha.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Un Partisan perdoit
Les fêtes qu'il donnoit,
Tous les dons qu'il faisoit,
Et celle qu'il aimoit
C'étoit une tygresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Un Cadeau sans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En Fiacre on la mene,

Sa vertu va
Cahin, caha.



LA VIEILLE *au Parterre.*

Dans ma jeunesse
Le spectacle chéri
Se voyoit applaudi,
Le Théatre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloit d'allegresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle
Pour vous notre zele
Constant & fidele
Jamais n'ira
Cahin, caha.

VAUDEVILLE *de la fin.*

AH que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ses affaires!
Que l'on y dupe de maris,
Et qu'on en fait accroire aux meres.
Censeurs, n'en dites point de mal,
Tout est permis en Carnaval.



L'homme de Robe est aujourd'hui
Bien attrapé sans qu'il y pense,

De la trouver en mascarade.
Censeurs n'en dites, &c.



Pour nous rendre tous satisfaits,
Venez voir la piece nouvelle,
C'est une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zele.
Censeurs n'en dites, &c.

FIN.

APPROBATION.

Lû & approuvé,

DANCHET.

LA CAPRICIEUSE, COMEDIE EN TROIS ACTES,

Par M. JOLLY.

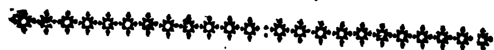
Representée sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roy, le 11. May 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

MDCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



On trouve encore dans la même Boutique la Piece suivante du même Auteur.

La Femme Jalouse, Comedie en vers en trois Actes.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comedies représentées par les Comediens Italiens du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

Plusieurs Piéces représentées depuis 1729. & imprimées séparément.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chansons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Oeuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chansons gravés, 6 vol. *in*-12. fig. 1731.

On trouve aussi tous les autres Théatres.

ACTEURS.

ORPHISE.

CLITANDRE Amant d'Orphiſe.

DORANTE Ami d'Orphiſe & de Clitandre.

JUSTINE Suivante d'Orphiſe.

SCAPIN Valet de Clitandre.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon d'Orphiſe.



LA CAPRICIEUSE,

COMEDIE EN TROIS ACTES.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.



JE suis, mon cher Scapin, charmé de te revoir.

SCAPIN.

Vous me rendez confus. Si vous vouliez sçavoir
Ce que...

CLITANDRE.

Non, je n'ai pas le loisir de t'entendre

Remettons à demain ce que tu veux m'apprendre.

SCAPIN.

A demain volontiers, puisqu'il vous plaît ainsi.
Sans curiosité que cherchez-vous ici ?

CLITANDRE.

Orphise.

SCAPIN.

Se peut-il que vous l'aimiez encore,
Après tous les sermens....

CLITANDRE.

Ah, Scapin, je l'adore,
Et je puis me flater de posseder son cœur.
Mais c'est trop te cacher l'excès de mon bonheur;
Aujourd'hui je l'épouse.

SCAPIN.

Aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Sans remise.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur, tout de bon vous épousez Orphise,
Elle de qui l'humeur.....

CLITANDRE.

Plaît-il ? oses-tu bien....

SCAPIN.

Monsieur, sans nous fâcher, suivons notre entretien.

CLITANDRE.

Songe à ce que tu dis.

SCAPIN.

J'y ſongerai. De grace
Daignez me mettre au fait de tout ce qui ſe
paſſe.
Eloigné de Paris depuis plus de ſix mois
Je vous parle à préſent pour la ſeconde fois.
D'ailleurs l'humble Scapin, vous l'avez pû con-
noitre,
Sert avec trop de zele, aime trop ſon cher Maî-
tre,
Pour proférer un mot dont il fût offenſé.

CLITANDRE.

C'eſt aſſez.

SCAPIN.

Votre hymen eſt donc fort avancé ;
Et ſans doute en ce jour vous devez tout conclu-
re ?

CLITANDRE.

Oui.

SCAPIN.

J'en ſuis plus joyeux que vous, je vous le
jure.

CLITANDRE.

Je le croi. Je veux bien l'avouer à mon tour.
Orphiſe que j'adore, elle à qui mon amour
A tout ſacrifié, dont l'eſprit & les charmes
A mon cœur amoureux, ont cauſé tant d'al
larmes,
Pour de vaines raiſons qui m'ont déſeſpéré
Approuvant notre hymen, ſouvent l'a différé.

Juge de ma douleur, de mon inquiétude,
Et combien j'ai souffert dans cette incertitude.
Cependant, quelque soin que je me sois donné,
Pour trouver le Rival que j'avois soupçonné,
Quoi qu'ait imaginé mon trop de défiance,
Ce n'étoit point l'effet de son indifference,
Et s'il est quelques feux qui soient pareils aux miens,
Je puis m'en assurer, Scapin, ce sont les siens:
Je trouve tout en elle, & je n'aime la vie
Qu'autant que sous ses loix mon ame asservie,
Elle fait de l'aimer son bonheur souverain,
La préfere avec joie à tout autre destin,
Et dans la vive ardeur dont tu la vois éprise
N'aime, ne suis, n'entend & ne voit rien qu'Orphise.
Voila comme je pense & penserai toujours.

SCAPIN.

Je suis en vérité charmé de ce discours.
Si l'on vous connoissoit d'un si bon caractere,
Orphise assurément ne vous garderoit guere.
Cachez bien ce mérite & n'en parlez qu'à moi:
On vous enleveroit.

CLITANDRE.

Chacun pense pour soi.
En amour comme en tout chacun a sa méthode.
C'est la mienne.

SCAPIN.

Elle n'est ni de goût ni de mode.
Ah, vraiment c'est bien-là comme on aime à présent.
Etre indiscret, volage & fort peu complaisant,
Courir de belle en belle & n'en aimer aucune,
Suivre un tems celle-ci pour tenter la fortune,
S'attacher à cette autre à dessein seulement,
D'arborer en tous lieux le nom de son Amant,
Déservir un Rival pour se mettre en sa place,
Essuyer à son tour une même disgrace,
Etre de mille soins jour & nuit occupé,
Courir, se voir fort peu, tromper, être trompé,
Que vous dirai-je enfin? il est mille maniéres
Qui toutes en un mot ne se raportent guéres
A la façon d'aimer qu'ici vous débitez.

CLITANDRE.

Qui t'en a tant appris?

SCAPIN.

Qui? le monde. Ecoutez.
J'ai pensé comme vous, & dans l'âge où vous êtes
J'ai senti, j'ai brulé de ces ardeurs parfaites,
Mais à dire le vrai j'y trouvois trop d'ennui:
Et je suis en aimant l'usage d'aujourd'hui.
N'en riez point. Il a ses plaisirs; & je gage
Que vous m'imiterez.

CLITANDRE.

Laissons ce badinage

Je t'ai donc dit qu'Orphise a souvent différé
Ce comble de bonheur où j'avois aspiré :
Mais tu me vois tranquile, & l'affaire est conclue.
A mes vœux empressez, Orphise s'est rendue,
M'a donné sa parole, & pour tout terminer
Il reste seulement le Contrat à signer.

SCAPIN.

Et c'est où je l'attens.

CLITANDRE.

Comment ? que veux-tu dire ?

SCAPIN.

Pour vous désabuser deux mots pourront suffire.
Vous sçavez que mon Frere, à ce que chacun dit,
Est Garçon comme moi de jugement, d'esprit.

CLITANDRE.

Ne railles-tu pas ?

SCAPIN.

Non, la preuve en est facile.

CLITANDRE.

Et moi je te dirai que c'est un imbécile,
S'il faut qu'il te ressemble, entend-tu bien.

SCAPIN.

J'entens.

Vous ne me flatez point.

CLITANDRE.

Poursuis.

SCAPIN.

Pendant deux ans
Ce Frere que je dis a donc servi chez elle,
Il croyoit voir sans cesse une Orphise nouvelle,
Prenant de sa Maîtresse & la taille & les traits,
Soit dans tous ses discours, soit dans tous ses projets,
Même en ses actions jamais déterminée,
Et d'idée en idée à toute heure entraînée,
Sans sujet ni raison une sombre vapeur
La rendoit difficile & de mauvaise humeur;
Ce mouvement passé, la joie & l'allégresse,
Sans que l'on sçut pourquoi, dissipoient sa tristesse;
Enfin dans son cerveau, pour vous en bien parler,
Par un prodige insigne elle sçait rassembler
Toutes les volontez qui chamaillent entre-elles,
Et se font tous les jours des disputes nouvelles,
Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort.
Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

CLITANDRE.

C'est donc le jugement qu'en fait Monsieur ton Frere?
Il la connoissoit peu.

SCAPIN.

Je dis tout le contraire.
Les Valets, croyez-moi, sont des Juges prudens,

Leurs yeux peu prévenus pénétrent le dedans ;
Mais vous vous n'en voyez que la superficie,
Et dans l'aveuglement dont votre ame est saisie,
Vous en jugez fort mal.

CLITANDRE.

Ta bonne opinion
Me divertit beaucoup.

SCAPIN.

Là, sans prévention ;
Avoüez-moi, Monsieur....

CLITANDRE.

Elle n'est plus la même.

SCAPIN.

Quoi ? depuis mon départ ?

CLITANDRE.

Non c'est depuis qu'elle aime.

SCAPIN.

Dans le sexe l'amour fait un grand changement.

CLITANDRE.

Je n'ai pas tout-à-fait perdu le jugement.
Orphise est inégale, elle a quelques caprices,
Et c'est ce qui chez elle a fixé mes services ;
Je ne l'aimerois pas sans cela : c'est mon goût.
Je voi qu'il te surprend.

SCAPIN.

Assez.

CLITANDRE.

Ce n'est pas tout.

Je te dirai bien plus, je hai dans une Femme
Ces désirs mesurez, cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, & de qui la tiedeur
Est peu propre à nourir une amoureuse ardeur;
C'est là ce qui produit une extrême indolence
Qui fait mourir l'amour presque dans sa naissance,
Et c'est ce qui produit dans le cœur des Amans
Cette source d'ennuis & de froids sentimens.

SCAPIN.

Vous êtes sur ce pied tous deux faits l'un pour l'autre,
Mais ma façon d'aimer ma foi vaut bien la vôtre.

CLITANDRE.

On ouvre, c'est Justine

SCENE II.

JUSTINE, CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Et bon jour mon Enfant.
Je dois de tous tes soins être reconnoissant.

Il lui donne une bague.

Voilà pour commencer. Orphise est éveillée?

JUSTINE.

Dès la pointe du jour nous l'avons habillée,

Ne trouvant rien de bien, pestant, grondant, criant,
Voulant, ne voulant plus, blâmant, contrariant.
Après ce beau prélude enfin elle est sortie.

CLITANDRE.

Si matin ! & pourquoi ?

JUSTINE.

Pour aller chez Julie.
Vous pourrez l'y trouver.

CLITANDRE.

J'y vais donc de ce pas.

à Scapin.

Toi, demeure en ces lieux, ou ne t'éloigne pas.

SCENE III.

JUSTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

JE puis donc t'embrasser après six mois d'absence.

JUSTINE.

Tout beau ; je le voi bien. La même extravagance
Te trouble le cerveau.

SCAPIN.

Tu l'as dit. Le moyen
De cesser de t'aimer. Le puis-je ?

JUSTINE.

Tu fais bien.

Mais par ces vains propos ne me romps plus la tête :

Tu me feras plaisir.

SCAPIN.

La réponse est honnête.

Mais parlons de l'espoir dont mon Maître est flaté.

Je suis sur ce sujet d'une incrèdulité

Qui passe tout. Je sçai quelle est Madáme Orphise,

Que toujours....

JUSTINE.

Garde-toi de dire une sotise.

A son caprice près, ne m'avoüiras-tu pas

Qu'elle est jeune, qu'elle a de l'esprit, des appas,

Un cœur fort généreux, un air aimable & tendre.

SCAPIN.

Et voila justement le discours de Clitandre.

JUSTINE.

Cependant par mes soins si je puis obtenir

Qu'avec lui dans ce jour elle veüille s'unir

Il en fera, Scapin, une Femme adorable.

SCAPIN.

Mon Maître en l'épousant la rendra raisonnable.

Le cas feroit nouveau. Bon nombre de Maris
Pourroient dans un besoin prouver ce que je dis.

JUSTINE.

Je me suis attenduë à la plaisanterie.

SCAPIN.

Ton idée en effet mérite qu'on en rie.
N'est-il pas vrai ?

JUSTINE.

Pas tant. Vous faites les railleurs ;
Nous sommes cependant Maîtresses de vos cœurs;
Et tous ces traits piquans que vous lancez sans cesse,
Loin de nous avilir, prouvent votre foiblesse.

SCAPIN.

Cela peut être vrai. Mais puisque ton crédit
Peut beaucoup sur Orphise & dans tout la conduit,
Sers mon Maître. Tu vois qu'il aime ta Maîtresse,
Il fait bien plus encor. Pour prouver sa tendresse,
A son caprice même il prête des couleurs,
Qui, loin de le guérir, irritent ses ardeurs,
Et ne l'aimeroit pas, j'ai honte de le dire,
Si la raison sur elle avoit le moindre empire:
S'il ne l'épouse pas il mourra de douleur,

J'en

J'en tremble.

JUSTINE.

Guéris-toi d'une telle frayeur.
Il s'en consoleroit, Scapin, sur ma parolle.
S'il faut à son amour une Maîtresse folle,
Il en trouvera mille en perdant celle-ci.
Orphise vient à nous.

SCENE IV.

ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE *à Justine.*

Dorante est-il ici?

JUSTINE.

Non, Madame.

ORPHISE *à part.*

Je suis dans une impatience....
Mais où m'expose encor mon peu de prévoyance.
Comment faire à présent. J'aurois pour mon dessein
Besoin d'une personne. Ah? te voila, Scapin.

SCAPIN.

Madame, je....

ORPHISE.

Tu peux me rendre un bon office.

SCAPIN.

Je suis en vérité tout à votre service.

ORPISE.

J'en suis persuadée.

SCAPIN.

Et qui plus est je suis
L'homme du monde qui....

ORPHISE.

Tien voilà deux Louis,
Prends.

SCAPIN.

Moi, Madame?

ORPHISE.

Prends. Va-t'en trouver Clitandre,
Dis lui qu'en ce Logis, il differe à se rendre:
J'ai mes raisons. Va, cours. Avant qu'il soit céans
Je veux entretenir Dorante que j'attens.
Ajoute, tu le peux, qu'étant encor en Ville
Il prendroit pour me voir une peine inutile.
Il m'attend chez Julie. Entends-tu?

SCAPIN

C'est assez.



SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

D'Un caprice nouveau nous sommes menacez.

ORPHISE.

A quoi rêves-tu là, Justine ?

JUSTINE.

Moi, Madame ?
A la tranquilité qui regne dans votre ame.

ORPHISE.

J'en joüirai dans peu, va, je te le promets.

JUSTINE.

Avez-vous pour cela fait de nouveaux projets ?

ORPHISE.

Clitandre m'est bien cheri ; je l'aime, je l'avouë.
De ses soins empressés ma tendresse se loue :
Mais, Justine, avec toi je ne puis déguiser.
J'ai de bonnes raisons pour ne pas l'épouser.

JUSTINE.

Pourquoi l'avoir promis ?

ORPHISE.

Pourquoi ?

JUSTINE.

Qui vous oblige

A lui manquer ?

ORPHISE.

Je veux que cela soit, te dis-je.

JUSTINE.

Mais songez-vous....

ORPHISE.

Et c'est avec réflexion,

Que je prens aujourd'hui ma résolution.

Dans tout ce que je fais il n'entre aucun caprice,

Et toi-même à coup sûr tu me rendras justice.

JUSTINE.

Je vous la rend déja. Chacun sçait que ce jour

avoit été choisi pour payer son amour.

Autant que lui vous-même hier au soir empressée....

ORPHISE.

Oui.

JUSTINE.

C'est une raison pour changer de pensée.

ORPHISE.

Justine ?

JUSTINE.

Oh, je suis fort de votre sentiment.

Vous agissez en tout si raisonnablement,

Qu'on ne peut vous blâmer.

ORPHISE.

Je m'en pique. Et je pense

Que je dois différer au moins cette alliance.

JUSTINE.

Oüi. Je sens tout l'effort que votre esprit se fait
Pour ne la rompre pas, Madame, tout-à-fait.

ORPHISE.

Et qui te répondra qu'elle n'est pas rompuë.

JUSTINE.

Cela se pourroit bien, vous l'aviez résoluë.
J'aime à vous voir ainsi par de bonnes raisons
Loin de vous du caprice écarter les soupçons :
Elles ne seront pas fort au goût de Clitandre :
Mais au reste, avez-vous quelque compte à lui rendre ?
Vous avez fort bien fait de rompre.

ORPHISE.

Pourquoi non.

JUSTINE.

Jusqu'ici vainement j'en cherche la raison.

ORPHISE.

Quoiqu'il en soit, j'y trouve un fort grand avantage.

JUSTINE.

Encor si d'un discours si prudent & si sage
Je pouvois par bonheur avoir quelques témoins,
Je me consolerois & je souffrirois moins.
Cent belles qualitez, vous rendent estimable,
De plus vous joüissez d'un bien considérable,
Vous n'avez à répondre à personne ; pourquoi
De ces rares trésors ne pas faire l'emploi ?

Pourquoi ne pas joüir de tout votre avantage,
Et perdre ainsi sans fruit le plus beau de votre
âge ?
D'un tems si précieux évitez les regrets.
Je ne vous parle ainsi que pour vos interêts.
Le délai nuit toujours à la plus jeune Fille ;
Et nous en connoissons dans plus d'une famille
Qui pour faire un bon choix, au lien conjugal
Ont resisté long-tems, puis ont choisi fort mal.

ORPHISE.

Je pense que quelqu'un vient ici. C'est Dorante.
Justine laisse-nous.

SCENE IV.

DORANTE, ORPHISE.

ORPHISE.

J'Etois impatiente
De vous voir en ce lieu.

DORANTE.

Pardon si j'ai tardé,
J'apprens dans ce moment que vous m'avez
mandé.

ORPHISE.

Je puis compter sur vous.

DORANTE.

Vous me rendez justice.

ORPHISE.

J'attend de vous, Dorante, un signalé service.

DORANTE.

Quelqu'il soit, ordonnez, Madame, j'obéis.

ORPHISE.

Vous étiez le témoin de ce que j'ai promis.
Confident de mes feux & de ceux de Clitandre,
Sans rien approfondir, allez lui faire entendre
Qu'à recevoir ma main il ne doit plus penser.

DORANTE.

A prendre ce parti qui pourroit vous forcer?
Je vous dois de mon zéle une preuve éclatante.
Mais, Madame, souffrez que je vous représente,
Qu'il a votre parole, & qu'aujourd'hui l'Hymen
Devoit....

ORPHISE.

Ne faisons point l'inutile examen
De ce qui s'est passé. J'ai promis, je l'avoüe;
Mais un je ne sçai quoi de nos projets se joüe;
Et pour ne point user de propos superflus,
Je le voulois hier, & je ne le veux plus.

DORANTE.

Vous ne le voulez plus? la réponse est sensée;

Et de mots ambigus n'est point embarassée.
Oüi, votre Hymen dépend de votre volonté,
Nul ne peut attenter à votre liberté,
Et quelque soit l'Epoux qu'il vous plaira d'élire
Aucun dans votre choix ne peut vous contredire :
Mais ce Clitandre. . . .

ORPHISE.

Hé bien ?

DORANTE.

Vous l'aimez ?

ORPHISE.

Il est vrai.

DORANTE.

Pour l'éprouver encor est-ce un nouveau délai ?

ORPHISE.

Peut-être.

DORANTE.

Et finissez & sa peine & la votre.
Que des nœux éternels unissent l'un & l'autre.
Puisqu'il n'est point haï. . . .

ORPHISE.

Non, je ne le hai point.

DORANTE.

Rendez-le donc heureux.

ORPHISE.

Je suis ferme en ce point,
Et pour le trancher court, je suis déterminée

A fuir obstinément le joug de l'hymenée.

DORANTE.

Mais...

ORPHISE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Quoi...

ORPHISE.

Dorante, je le veux.

DORANTE.

Je prends grand intérêt au bonheur de tous deux.
Ne pourrai-je obtenir par grace singuliere,
Que vous considériez ....

ORPHISE.

Non. Vous avez beau faire.
Qu'il prenne son parti comme j'ai pris le mien.

DORANTE.

Hélas! je le voudrois; mais il n'en fera rien.

ORPHISE.

Vous vous les figurez. Enfin dans cette affaire
Vous sçavez maintenant ce que vous devez faire.
Je n'ai plus rien à dire. Agissez seulement.
Je songe à prévenir un éclaircissement.
Je sçai quelle est l'humeur & l'esprit de Clitandre,
En reproches sans doute, il voudra se repandre,
Il me rappellera ce qu'hier j'ai promis,
Et c'est ce que je veux éviter si je puis.

SCENE VII.

ORPHISE, DORANTE, SCAPIN.

ORPHISE.

HE'bien?

SCAPIN.

Pour vous servir, quoique j'aye pû faire,
Mon Maître vient ici, je n'ai pû l'en distraire,
Ma course d'un moment a devancé ses pas;
Il me suit de fort près.

ORPHISE.

Quel est mon embarras!
Je ne puis plus sortir.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE.

QUe m'a-t'on fait entendre?
Je vous trouve, Madame, & cependant....

ORPHISE.

Clitandre,
En arrivant chez moi vous deviez commencer
Par demander mes gens & vous faire annoncer.

CLITANDRE.

Moi, Madame ?

ORPHISE.

Sans doute ; & si je ne m'abuse,
Lorsqu'on vient voir quelqu'un c'est ainsi qu'on en use.

CLITANDRE.

Quoi ? vous vous offensez de ce que j'entre ici
Sans avoir, . . .

ORPHISE.

En tous lieux cela se fait ainsi.
Vous ne l'ignorez pas. Mais je veux bien vous dire,
Que cet ami commun peut ici vous instruire
De mes intentions. Adieu.

CLITANDRE.

Quoi ? vous sortez ?
Ah ! je suivrai vos pas.

ORPHISE.

Non, Clitandre, Arrêtez.
Je le veux, je le veux.

SCENE IX.

CLITANDRE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Que faut-il que je pense
Et de cet entretien & de cette défense ?

DORANTE.

Ce que tu dois penser ? c'est que tous ces sermens,
Ces transports, cette joye & ces empressemens,
Ce prochain hymenée, & cette foi promise
Ont disparu soudain.

CLITANDRE.

Ah ! trop cruelle Orphise !
Considere l'état où je me vois réduit,
Et la malignité du sort qui me poursuit.
De mon fidele amour tu sçais la violence,
Ami, vois quelle en est la digne récompense.
De joye & de douleur un triste enchaînement
Ne me permet jamais d'être heureux un moment.
Sans cesse mon bonheur passe & fuit comme un
songe ;
Un caprice nouveau m'entraîne, me replonge
Dans des maux d'autant plus sensibles & cruels
Qu'ils m'ôtent des plaisirs que je croyois réels.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, tantôt j'étois un imbécile ?

CLITANDRE.

Vas-tu me fatiguer d'un discours inutile ?
Tai-toi ; tu feras mieux.

SCAPIN.

Donnez-moi vingt soufflets,
Tuez-moi ; mais souffrez que pour vos interêts,
Scapin à vos genoux, onsieur, vous représente
Qu'il la faut oublier.

CLITANDRE.

Et laisse-moi. Dorante,

Je dois être allarmé de cet évenement,
Je vais lui demander un éclairciſſement.

DORANTE.

Il eſt certains eſprits mal-aiſez à conduire,
Ce n'eſt qu'en biaiſant que l'on peut les réduire ;
Ainſi garde-toi bien de paroître à ſes yeux ;
Pour quelques jours au moins abandonne ces lieux.

CLITANDRE.

J'aime trop, & malgré cette mortelle offenſe
J'oſe encor conſerver un reſte d'eſperance.

DORANTE.

Tu le peux ; tu le dois : rien n'eſt déſeſperé,
Je t'offre cependant un moyen aſſuré
Pour ....

CLITANDRE.

Si je ſuis aimé dois-je ...

DORANTE

Et c'eſt ton abſence
Qui te fera connoître avec plus d'évidence,
Si l'on t'aime en effet.

SCAPIN.

Ce conſeil me plaît fort.
Allons, Monſieur, ſortons ; mettons-la dans ſon tort.
Faiſons mieux : pour jamais oublions l'inhumaine.

CLITANDRE

M'avoir ainſi flaté d'une eſpérance vaine !

Ah! je sens un tourment qui ne peut s'exprimer?
Un astre injurieux me condamne à l'aimer,
Et s'il faut te parler sans fard & sans mistére,
Ses inégalitez me la rendent plus chere.

DORANTE.

Je te plains: mais crois-moi.

CLITANDRE.

Puis-je ne la plus voir?
Ce que tu veux de moi n'est pas en mon pouvoir,

DORANTE.

Nous nous entendons mal; c'est quelques jours d'absence,
Dont tu peux aisément faire l'expérience.
Ecoute ce conseil; daigne suivre mes pas;
Laissons gronder l'orage & ne nous quittons pas;
Je la connois assez; avec un tel genie,
Clitandre, la ressource est toûjours infinie.
Sortons, dis-je: après tout l'esprit le plus quinteux,
Peut avoir quelquefois un intervale heureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE.

Non, je ne pense pas que rien soit comparable,
Au pressant mouvement du remords qui m'accable.
Qu'ai-je fait ? ou plutôt quelle fatalité
Dérange le projet que j'avois arrêté ?
A mes intentions, quoique je me propose,
Un Astre injurieux obstinément s'oppose.
Quand je veux prévenir cent sortes d'accidens,
On ose m'imputer les divers contretems,
Qui sement parmi nous la mesintelligence.
Bien plus. On m'abandonne & l'on fuit ma présence;
Dans ma propre maison je cherche vainement,
A qui pouvoir au moins confier mon tourment :
Personne ne paroît. Ce supplice est trop rude,
Cherchons quelque remede à mon inquiétude.
Justine, holas, Justine? hé quoi? j'appelle en vain?
Justine?

SCENE II.

JUSTINE, ORPHISE.

JUSTINE.

Me voilà.

ORPHISE.

Sçais-tu bien qu'à la fin
Nous nous séparerons. Quoi ? lorsque je t'appelle...

JUSTINE.

Vous vouliez reposer.

ORPHISE.

Dans ma peine mortelle,
Et puis-je reposer. Fais venir un Laquais.
Dépêche-toi. Va-donc.

JUSTINE.

Oh, Madame, j'y vais.
A qui diantre en a-t'elle ?

SCENNE III.

ORPHISE *seule.*

Il faut sans plus attendre
D'un si prompt changement que je ne puis comprendre

Tâcher de pénetrer quelles sont les raisons,
Et m'éclaircir encor sur les justes soupçons
Dont la cause en ce jour doit allarmer ma flâme.

SCENE IV.

JUSTINE, ORPHISE, un LAQUAIS.

JUSTINE *au Laquais.*

FAi ce que je te dis. Va parler à Madame.

ORPHISE.

Va-t'en chercher Clitandre, & surtout di-lui bien,
Que je veux qu'il m'accorde un moment d'entretien;
Enfin que je l'attens. Use de diligence.

SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE,

JUSTINE *à part.*

POur nous mettre à l'abri d'une telle influence,
Retirons-nous.

ORPHISE.

Ah, Ciel! tu prétens t'en aller?
Reste.

JUSTINE.

Prétendez-vous encor me quereller.

ORPHISE.

Non. Encore une fois reste, je t'en conjure,
Et daigne soulager le tourment que j'endure.

JUSTINE.

Ce discours me surprend. Qui peut subitement
Produire dans votre ame un si grand change-
ment.
Vous étiez si contente.

ORPHISE.

Ah ! ma chere Justine !
Incertaine sur tout, rien ne me détermine.
Contente dans l'instant de tout ce que je fais,
L'instant qui suit me livre à de mortels regrets.

JUSTINE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORPHISE.

Que je suis malheureuse !

JUSTINE.

A ce que je puis voir l'affaire est sérieuse.
De grace aprenez-moi . . .

ORPHISE.

Je l'ai bien merité,
Tu peux rendre le calme à mon cœur agité.
Ne me déguise rien.

JUSTINE.

Quoi ? que vous puis-je apprendre ?

ORPHISE.

Tu ne m'entend que trop. Clitandre...

JUSTINE.

Hé bien, Clitandre?

ORPHISE.

N'imagine-tu point ce qu'il pense de moi;
Je ne veux point avoir d'autre Juge que toi.

JUSTINE.

Vous vous adressez mal. Justine est veridique;
Sur tous vos procedez, s'il faut qu'elle s'explique,
Elle usera très-bien de cette liberté,
Et parlera, Madame, avec sincerité.
Je ne puis approuver cette manie extrême
D'un esprit qui toûjours se broüille avec lui-même,
Qui n'est jamais d'accord, & du matin au soir
Approuve, blâme, veut, & cesse de vouloir.
Avec égalité, je veux qu'on se conduise,
Que la droite raison nous guide & nous maitrise;
Qu'on l'écoute souvent, que d'un amant cheri,
Si la chose est possible, on fasse un bon mari,
Et qu'à ce seul objet attachant sa pensée,
On passe pour agir en personne sensée.

ORPHISE.

Hier, tu le sçais bien, c'étoit mon sentiment.

JUSTINE.

Ce matin vous avez pensé differemment.
J'ignore maintenant ce que Clitandte pense;
Et s'il aura toûjours la même patience;
Mais si de mes conseils il vouloit profiter,
Vous auriez désormais tout loisir de pester.

ORPHISE.

Je suis donc bien coupable ?

JUSTINE.

A tel point que moi-même
Je rougirois pour lui de sa foiblesse extrême.
Si je le revoyois paroître encor céans.

ORPHISE.

Il ne reviendroit plus ? ah ! qu'est-ce que j'entens ?
Non. Ce n'est point à tort que je suis allarmée,
Et qui peut se flater d'être toûjours aimée.
L'inconstance aux Amans, helas coute si peu ;
Justine, leur amour bien souvent n'est qu'un jeu ;
Qui ne dure qu'autant que leur ame contente
Suit sans reflexion le plaisir qui l'enchante,
Et qui cedant sans peine à la difficulté,
Sçait même en la perdant, garder sa liberté.

JUSTINE.

Je le croi comme vous : mais à ne vous rien taire,
Clitandre . . .

ORPHISE.

Son absence enfin me désespere.
Avec quelle injustice il traite mon amour.

JUSTINE.

D'un cœur vraiment piqué j'aime assez ce retour,
Vous le regrettez donc ?

ORPHISE.

Bien plus qu'il ne mérite.

JUSTINE.

Il se plaint sans raison.

ORPHISE.

Un autre soin m'agite.
Au parti qu'il a pris j'ai pû donner sujet :
Mais peut-être l'ingrat épris d'un autre objet,
Attendoit-il, Justine, avec impatience,
Qu'un prétexte nouveau couvrit son inconstance.

JUSTINE.

Pourquoi le lui donner ?

ORPHISE.

Il l'a trop tôt saisi.
Un cœur bien amoureux se conduit-il ainsi.

JUSTINE.

Un cœur bien amoureux se revolte, Madame,
Qu'un caprice éternel soit le prix de sa flâme.

ORPHISE.

Clitandre est cent fois plus capricieux que moi.

JUSTINE.

Oüi. Malgré son dépit. Il revient. Je vous croi.

SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE.

Ah, Clitandre, venez, que je sois éclairçie
D'un doute d'où dépend le bonheur de ma vie.

CLITANDRE.

Qui peut vous l'inſpirer ?

ORPHISE.

Parlez-moi ſans détour.
Je ne demande point que flatant mon amour
Vous me diſſimuliez ce que j'ai lieu de craindre.
J'ai trompé votre eſpoir, vous devez vous en plaindre;
Mais vous n'avez point dû, trop prompt à m'en punir
M'effacer pour jamais de votre ſouvenir,
Et pour comble, laiſſer à mon ame charmée
Le mortel déplaiſir d'aimer ſans être aimée.

CLITANDRE.

Avant qu'à ce diſcours je puiſſe repartir,
Madame, apprenez-moi ſi pour vous divertir,
Ou pour m'embaraſſer, vous forgez une fable
Hors de toute apparence & ſi peu vraiſemblable?

ORPHISE.

Hé quoi? me laiſſer ſeule en proye à mes ennuis,
Ne plus penſer à moi, fuir les lieux où je ſuis,
Eſt-ce donc là m'aimer? & dois-je être inſenſible
A des ſignes certains d'un oubli ſi viſible?
Mais bien plus. Contre moi prompt à vous révolter,
Souvent un rien ſuffit pour vous en écarter.
A l'eſpoir le plus doux vous renoncez ſans peine.
Le dépit vous éloigne.

CLITANDRE.

Et l'amour me rameine.

ORPHISE.

Non, non, ce n'est pas lui.

CLITANDRE.

Permettez qu'en deux mots....

ORPHISE.

Vous m'allez soutenir que fort mal à propos
Je m'allarme & me plains.

CLITANDRE.

Oüi, Madame.

ORPHISE.

Ah Clitandre!
Que ne m'est-il permis de pouvoir vous défendre,

CLITANDRE.

Que je m'explique au moins.

SCAPIN.

Madame, écoutez-nous.

CLITANDRE.

Je vais...

ORPHISE.

Non laissez-moi.

CLITANDRE.

J'embrasse vos genoux
Au nom de mon amour que je vous désabuse,
Du crime dont à tort votre rigueur m'accuse.

ORPHISE.

Qui vous justifira?

CLITANDRE,

Mon amour & ma foi.

SCAPIN.

Et de plus vous pouvez vous en fier à moi ;
Il n'est point infidele.

CLITANDRE.

Enfin je puis vous dire,
Qu'un semblable reproche est facile à détruire,
Et que vos sens séduits sans aucun fondement,
D'un manquement de foi m'accusent faussement.
Moi cesser de vous voir ! moi perfide & volage !
Qu'épris de vos appas un autre objet m'engage !
Jugez mieux d'un Amant qui n'adore que vous,
Dont l'unique bonheur est d'être votre époux :
Vous me l'avez promis. Sur cette confiance
J'en attend le moment avec impatience.
J'arrive ce matin plein de ce doux espoir,
Et vous me défendez, Madame, de vous voir.
De l'accüeil de tantôt, je garde encor l'idée ;
Et lorsqu'en vous voyant ma flame intimidée
Craint d'entendre un arrêt cent fois plus rigoureux,
Vous pouvez m'accuser & douter de mes feux?
De tous vos procedez l'ame encor toute pleine,
Quand vous m'avez montré moins d'amonr que de haine,
N'ai-je donc pas dû craindre en rentrant dans ces lieux
Que ma présence encor ne pût blesser vos yeux.

D'ailleurs,

D'ailleurs, & ce trait seul suffit pour vous confondre,
Madame, & vous n'aurez, je croi, rien à répondre.
Si je vous rapportois tout ce que l'on m'a dit....

ORPHISE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Dorante...

ORPHISE.

Dorante est un mauvais esprit,
Qui rend trop durement les ordres qu'on lui donne,
Qui les explique mal & qui les empoisonne.
Il falloit à Dorante ajoûter moins de foi,
Et pour être éclairci vous adresser à moi;
Outré de désespoir vous montrer à ma vûë;
Orphise à vos discours se fut bien-tôt renduë;
Elle auroit reconnu, non sans émotion,
Les effets qu'en un cœur produit la passion;
Et satisfaite enfin de ce seul témoignage
Elle eût de son refus réparé tout l'outrage.
Oüi, Clitandre. Et c'étoit, si vous sçaviez aimer,
Le moyen de me plaire & de me désarmer.
Votre tranquillité, votre extrême indolence
M'ont causé du dépit & de la défiance.
Puisqu'il faut qu'une fois je m'explique avec vous
Déja vous affectez les froideurs d'un Epoux.

CLITANDRE.

Vous pouvez ajouter ce reproche à ma peine.
Quoi ? pour mettre encor plus mon esprit à la gêne,
Et croître les ennuis dont je suis tourmenté,
Vous pensez que je vois avec tranquillité
Les revers accablans qu'à chaque instant j'essuye.
J'ai mis à vous servir le bonheur de ma vie ;
Il dépend seulement du don de votre main.
Heureux ou malheureux je suivrai mon destin.
Mais si mon désespoir peut vous porter, Madame,
A vouloir rétablir le calme dans mon ame,
Songez qu'il n'en est point qui soit égal au mien
De vous voir differer un si tendre lien.

ORPHISE.

Vous ne me verrez plus balancer davantage.
Oüi. De nouveau, Clitandre, à l'instant je m'engage
A vous donner ma main.

CLITANDRE.

De plaisir transporté,
Hélas ! je doute encor de ma félicité.

ORPHISE.

Et moi, Clitandre, & moi je n'en connois point d'autre
Que celle qui joindra ma fortune à la vôtre.

CLITANDRE.

Des transports les plus doux je me sens pénétrer.

JUSTINE.

D'un excès de plaisir je suis prête à pleurer.

SCAPIN.

Je suis gonflé de joye, & je ne sçai que dire.
Madame, en verité pour moi je vous admire;
Vous débitez cela d'une telle façon,
Qu'on y seroit trompé. Parlez-vous tout de bon.

CLITANDRE.

L'impertinent !

SCAPIN.

Monsieur, chacun pense à sa guise.
Je prend mes sûretez, crainte d'une surprise.
bas.
Vous devriez les prendre aussi.

CLITANDRE.

Si je t'entens,
Tu te repentiras....

JUSTINE.

Employez mieux le tems.
Il ne vous reste plus que le Contrat à faire,
Songez-y.

ORPHISE.

C'est bien dit. Passez chez le Notaire.
Sur vous seul de ce soin je veux me reposer.
De l'heure, du moment vous pouvez disposer.
Mais revenez bien-tôt. Faites dire à Julie,
Même à Dorante aussi que c'est moi qui les prie
De se rendre en ces lieux.

CLITANDRE.

Oüi, Madame. J'y vais.
Mon zele & mon amour rempliront vos souhaits.

SCENE VII.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE.

QUel plaisir je ressens ! tout va le mieux du monde.
Je voi qu'un bon genie à present nous seconde.
Vous voilà raisonnable & telle que je veux.
Clitandre à l'amour seul doit ce succès heureux.
Ah, Madame ! souffrez que je vous félicite,
Et que. .. mais qu'avez-vous ? vous êtes interdite ?
D'où peut naître soudain cet air sombre & réveur?
N'est-ce point un retour de la mauvaise humeur
Qui dérange souvent vos plus belles pensées ?

ORPHISE

Et qui te le fait voir ?

JUSTINE.

Vos actions passées.
C'en est, je pense, assez pour me faire juger....

ORPHISE.

Dans l'état où je suis, rien n'est à négliger.
J'aime, je le confesse ; & je me flate encore,

Pour comble de bonheur, que Clitandre m'adore,
Toute autre à cette idée arrêtant tous ses vœux,
Croiroit joüir enfin du sort le plus heureux.

JUSTINE.

Auroit-elle grand tort.. dites-moi je vous prie
Si ce n'est pas, Madame, un sort à faire envie,
Que celui dont vous-même éprouvez la douceur.

ORPHISE.

Que sçais-tu si peut-être un plus parfait bonheur
Peu connu dans le monde, & dont les puissans charmes
Ne sont point exposez au caprice, aux allarmes,
Qui seul peut procurer de tranquiles plaisirs,
Qui prévient nos souhaits & remplit nos desirs
Ne peut pas occuper une ame toute entiere.

JUSTINE.

J'ai l'esprit fort borné sur semblable matiére.
Je ne reconnois point de bonheur plus certain
Que d'aimer, être aimée & se donner la main.
On a dans tous les tems suivi cette méthode,
Et je ne pense pas qu'elle passe de mode.
Vous ne m'écoutez point? vous détournez les yeux?

l'inquiétude d'Orphise augmente.

Que cherchez-vous.

ORPHISE.

Ecoute.

JUSTINE.

Hé bien?

ORPHISE.

Non. Il vaut mieux

Que je monte chez moi.

JUSTINE.

Faut-il que je vous suive.

ORPHISE.

Non.

JUSTINE.

Dois-je vous attendre.

ORPHISE.

Oüi. Si Clitandre arrive,

Songe à le retenir.

SCENE VIII.

JUSTINE *seule.*

Qui l'oblige à sortir ?
Ne seroit-elle point fille à se répentir
D'avoir pris un parti si prudent & si sage.
J'en ai quelque soupçon. Ses discours, son visage,
Et sur tout le passé, ne m'a que trop appris
Qu'on ne doit point compter sur de pareils esprits,
Une humeur inquiéte & jamais décidée
Leur fournit à toute heure une nouvelle idée.
En vain je prétendrois en arrêter le cours,
Elle est capricieuse & le sera toûjours.

Toutefois attendons ; je me trompe peut-être.
Ne déſeſperons point. Je voi quelqu'un paroître :
Sur mon preſſentiment ne nous expliquons pas.

SCENE IX.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN *croyant parler à quelqu'un.*

Ceſſez encor un coup de retenir mes pas.
Oüi. Je m'en ſouviendrai. Suis-je un ſot ? & de grace
Ceſſez ces vains propos ou je quitte la place.
Bon. Je réve : je croi qu'encor à mes côtez
Mon Maître me redit cent inutilitez ;
Ah, c'eſt toi. Tout ceci me tourne la cervelle ;
N'eſt-il point arrivé de diſgrace nouvelle
Au bonheur dont Clitandre a lieu de ſe flater ?

JUSTINE.

Pas encor.

SCAPIN.

Bon, tant mieux.

JUSTINE.

Il devroit ſe hâter.

SCAPIN.

En ſortant d'avec vous le cœur rempli de joye,
Mon cher ami Scapin, permets que je t'envoye
Aux differens endroits où je ne puis aller,

M'a-t'il dit poliment ; mais il y faut voler.
Fai ceci, fai cela, pren, ordonne, dispose ;
Je n'ai pour le présent à te dire autre chose,
Sinon qu'en me rendant un service important,
Tu n'auras pas sujet d'en être mécontent.
A ces mots, moi qui suis obligeant & facile,
J'ai couru sans mentir les trois quarts de la Ville.
Aussi je n'en puis plus. A mon aise ce soir
J'espere m'en donner & faire mon devoir ;
Et si tu veux aussi qu'un doux hymen nous lie
Nous rendrons de tout point cette fête accomplie.

JUSTINE.

C'est assez bien penser.

SCAPIN.

Ma foi tu feras bien.
Compte qu'aucun bonheur n'égalera le tien.
Dorante vient à nous.

SCENE X.

DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE.

QU'est devenu Clitandre ?
Sur ce qu'il m'a mandé je viens ici me rendre ;
Et même je croyois qu'il m'auroit devancé.
Je me doute à peu près de ce qui s'est passé.

Orphise

Orphise se résout à lui rendre justice ;
L'amour a réparé ce qu'a fait le caprice.

JUSTINE.

Oüi. Clitandre à lui seul doit cet heureux succès,
Et c'est par son secours qu'Orphise désormais
Va devenir constante en ses projets peut-être,
Et raisonnable autant qu'une Femme doit l'être.
C'est sur quoi franchement j'avois un peu compté.

SCENE XI.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE *croyant parler à Orphise.*

Le Contrat est dressé. Je me suis acquitté
De tout ce . . . . mais que vois-je ? Orphise est disparuë :
Elle m'avoit promis . . . . qu'est-elle devenuë,
Justine ?

JUSTINE.

Elle est, Monsieur, dans son appartement.

CLITANDRE.

Suffit. Je l'attendrai.

DORANTE.

Reçois mon compliment
Je prends part à ta joye, & mon ame est ravie
De voir d'un plein succès ton attente suivie.

CLITANDRE.

Ami, que je t'embrasse. Ah, crois que tes avis
Sans le retour d'Orphise auroient été suivis.
Oüi. Malgré mon amour, je fuyois sa presence ;
Mais on m'a rappellé ; dans cette circonstance.
N'ai-je pas dû la voir.

DORANTE.

Je t'aurois condamné
Si son ordre à l'instant ne t'avoit ramené.

CLITANDRE.

Dorante, tu le vois ; je sçai bien me conduire,
Avant que tu la voye, il est bon de te dire
Qu'elle s'est plainte à moi de ce qu'avec aigreur
Tu m'as tantôt appris....

DORANTE.

Quoi ? lorsqu'en sa faveur
J'ai supprimé....

CLITANDRE.

Tout doux. Ne me dis rien contre elle.
Allons, pardonne-lui ; c'est une bagatelle.
D'ailleurs en t'invitant elle fait assez voir
Que ce leger chagrin qu'elle pouvoit avoir
N'a pas duré long-tems.

DORANTE.

Volontiers je l'oublie.
Il faut bien des Amans excuser la manie.
J'ai voulu l'en distraire, & c'est contre mon gré
Que pour ce bel exploit elle m'a preferé.

CLITANDRE.

Ah, n'en parle donc plus ; & souffre que ma joye

Toute entiere à tes yeux à loisir se déploye.
Je puis, sans me vanter, publier hautement
Qu'il n'est point sous les Cieux un plus heureux
Amant.

SCENE XII.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN, un LAQUAIS.

CLITANDRE.

QUel papier tien-tu là?

un LAQUAIS.

Monsieur, c'est une Lettre
Que Madame en vos mains m'ordonne de remettre.

CLITANDRE.

Une Lettre! lisons..

Je suis persuadée que vous m'aimez, Clitandre; & vous devez croire que je vous aime. Je ne pense qu'à notre commun bonheur. Nos sentimens sont trop vifs, ils nous rendroient malheureux l'un & l'autre. Il ne faut dans le Mariage qu'une amitié, qu'une estime reciproque. L'amour violent entre deux Epoux a des suites funestes; la jalousie en est inséparable, les inquiétudes l'accompagnent, & la haine en est souvent la fin. Juste Ciel! que deviendrois-je si ce malheur arrivoit. Cette seule idée me fait trembler. Nous nous aimons trop, Clitandre, pour nous unir.

Demeurons comme nous sommes ; ne m'accusez point de caprice. Ma passion seule me dicte ce que je vous écris ; & je crois vous en donner une preuve évidente en rompant notre hymen.

ORPHISE.

Clitandre

Juste Ciel ! qu'ai-je lû
Aurois-je dû m'attendre à ce coup imprévû.
A peine je la quitte, à peine sa tendresse
Avec tous les transports m'a rendu sa promesse ;
Chez le Notaire enfin je vais tout disposer ;
Elle veut de ce soin sur moi se reposer ;
Et dans ce peu de tems qui me sépare d'elle,
Elle m'écrit .... non, non, l'offense est trop mortelle ;
L'excès de mon tourment ne se peut concevoir
Quel prétexte elle prend pour tromper mon espoir.
Je vois, mais un peu tard, qu'elle seule rassemble
Les caprices divers de tout le monde ensemble.

DORANTE.

Je te plains. Cependant ....

CLITANDRE.

Prétens-tu l'excuser.
Contre un pareil Ecrit, que peux-tu m'opposer.
Qu'importe que sa Lettre étale tant de flâme ;
Le seul don de sa main pouvoit toucher mon ame :
C'étoit l'unique but où tendoient tous mes vœux,
Et parce que l'on m'aime, on me rend malheureux.

DORANTE.

SaLettre, quoiqu'étrange, est pleine de tendresse ;
Mais par certaine humeur dont elle est peu maîtresse,
Elle a changé soudain. & qui te répondra
Qu'en y pensant le moins un autre te rendra,
Le bien qui t'est ravi.

CLITANDRE.

Quoi ? tu veux que j'espere,
Que je suive sans cesse un bien imaginaire ?
Dorante, je n'ai plus besoin de tes conseils.
On ne résiste point à des travers pareils.
Je veux croire avec toi tes raisons bien fondées ;
Mais tu me permettras de suivre mes idées.
Je suis las de tenter des efforts superflus.
Justine, ç'en est fait, je ne la verrai plus.
Je reconnois enfin qu'un éternel caprice
Ne permettra jamais que l'Hymen nous unisse.

à Scapin.

Reporte-lui sa Lettre, & dis-lui . . . j'en mourrai.

SCAPIN.

Non, Monsieur.

Clitandre regarde Justine.

JUSTINE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Dis-lui qu'enfin je l'oublirai.

DORANTE.

Je veux t'accompagner.

CLITANDRE.

Vien.

SCENE XIII.

JUSTINE *seule.*

Quelle est ma surprise !
Quoi ! je verrai toûjours sotise sur sotise !
Je ne sçais où j'en suis. Je créve de dépit.
Ecrire de la sorte ! ah le maudit esprit !
Allons la retrouver. Disons-lui que Clitandre
Prend en homme sensé le parti qu'il doit prendre,
Qu'il ne la verra plus. Puisse cette action
Pour Clitandre, & pour nous la mettre à la raison.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE.

L'Interêt de Clitandre en ces lieux me raméne;
Je voudrois le servir; je prend part à sa peine.
Justine m'a mandé qu'elle vouloit me voir.
Quel incident a-t'elle à me faire sçavoir?
Je ne présume pas qu'Orphise plus traitable
Aux vœux de mon ami puisse être favorable;
Elle l'aime pourtant, je n'en sçaurois douter.
Quel que soit l'ascendant qui puisse l'emporter,
Son cœur ne se dément en aucunes manieres.
Comment concilier des choses si contraires?
Ces contrariétez & leur bizarre accord
Confondent ma raison. Je vois quelqu'un qui
sort.



SCENE II.

JUSTINE, DORANTE.

DORANTE.

A Quoi te suis-je utile ? & que veux-tu me dire ?

JUSTINE.

Je suffoque. Un moment, souffrez que je respire.
Ouf.

DORANTE.

Quel sujet encor peut ainsi te troubler !

JUSTINE.

Je n'ai pas seulement la force de parler.

DORANTE.

Reprend tes sens. Qui peut t'émouvoir de la sorte ?

JUSTINE.

J'en ai certainement une raison très-forte.

DORANTE.

Quelle est-elle ? pour moi je puis te déclarer
Qu'à cent autres travers j'ai sçû me préparer,
Et qu'Orphise ne peut surpasser mon attente.

JUSTINE.

Un démon, oüi, Monsieur, un démon la tourmente,
Elle vient de pousser ma patience à bout,
Je n'y puis plus tenir, & j'abandonne tout.

DORANTE.

Ce cas n'est pas nouveau. Mais enfin que fait-elle?

JUSTINE.

Avant que je vous fasse un récit très-fidele,
Sçachez que tout à l'heure un Laquais est parti,
Et que de son dessein Clitandre est averti.
Elle quitte Paris.

DORANTE.

Celui-ci, je l'avoue.
Est, Justine, après tout un trait dont je la loue.
Elle devroit cacher dans un coin ignoré
Les travers d'un esprit à tel point égaré.

JUSTINE.

Ne vous figurez pas au moins que la journée
Par ce qui s'est passé, puisse être terminée;
Madame y perdroit trop, & son esprit fécond
Nous en prépare encor.

DORANTE.

Tu le crois.

JUSTINE.

J'en réponds.

DORANTE.

J'admire incessamment avec quelle vitesse
Cent projets à la fois de differente espece
Lui passent par l'esprit. Revenons au dernier.

JUSTINE.

Le motif qui l'éloigne est fort particulier.

DORANTE.

Elle te l'a donc dit?

JUSTINE.

Oüi. Pour fuir tout le monde.
Et vivre désormais dans une paix profonde
Elle choisit le Mayne, & partira demain.
Là, dit-elle, je veux la Houlette à la main
Conduisant mes Troupeaux dans les vertes prairies
Entretenir en paix mes douces réveries;
Là je ferai revivre avec mes habitans
Du monde encor naissant les plaisirs innocens.
En suivant ce projet en mille biens fertile,
Loin du tumulte affreux & du bruit de la Ville
Je passerai des jours tranquiles, fortunez;
Au soin de mon repos tous mes desirs bornez
N'auront plus à former ces souhaits inutiles
D'un ennuyeux loisir amusemens stériles.
Voilà ses propres mots sans y rien ajouter.

DORANTE.

Je la connois trop bien pour en pouvoir douter.

JUSTINE.

Ils m'ont paru si beaux & si pleins d'énergie
Que j'en ai sur le champ voulu tirer copie.
Lisez si vous voulez.

DORANTE.

Il n'en est pas besoin.

JUSTINE.

Peut-on être occupé d'un plus aimable soin.
Dans ce charmant pays, c'est moi qui l'accompagne,

Au lever du Soleil nous serons en campagne,
Et de-là j'entrevois dans ses projets divers
Que nous irons courir l'Egypte & ses deserts.
Suivant ce qu'elle dit, c'est un fort beau voyage.

DORANTE.

Elle peut, selon moi, faire encor davantage.
Pour pouvoir à mon gré la punir à son tour,
Elle mériteroit que l'on mit en plein jour
Ses inégalitez.

JUSTINE.

On auroit trop à faire,
Et pour l'honneur du sexe, il est bon de les taire.

DORANTE.

Je vais la voir, malgré ce qu'elle a dit de moi,
Mon amitié le veut, & d'ailleurs je le doi.
Si je puis détourner ce malheureux voyage
Clitandre en pourroit bien tirer quelque avantage.

JUSTINE.

Puissiez-vous réussir!

SCENE III.

JUSTINE *seule.*

PAr ma foi je crains bien
Que tous ses beaux discours n'opérent moins que rien.

Quelle autre est plus étrange, ou quelle autre, à vrai dire,
A l'esprit travaillé d'un plus parfait délire.
Je puis trancher le mot. S'il falloit le prouver,
Les moyens me seroient faciles à trouver.

SCENE IV.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN.

VOuloir encor la voir! Ah! le foible courage!
Je n'en puis revenir, & de bon cœur j'enrage.

JUSTINE.

D'où te vient ce couroux?

SCAPIN *sans voir Justine.*

Avoir si peu de cœur,
Et ne pas.... peu s'en faut que je n'entre en fureur,
Et que dans cet accès :... le feu qui me transporte....

JUSTINE.

Peut-on sçavoir qui peut t'animer de la sorte?

SCAPIN.

Mon Maître, ta Maîtresse & toi peut-être aussi.

JUSTINE.

Quelle raison as-tu pour me traiter ainsi:
Dis-la, voyons un peu.

SCAPIN.

Quand je suis en colere

Je suis .... je suis ....

JUSTINE.

Hé bien ?

SCAPIN.

Non. Je ne puis m'en taire.

Clitandre a très-grand tort de revenir céans.

JUSTINE.

Compte qu'il pourra bien n'y pas venir long-tems.

Il prend à ma Maîtresse une autre fantaisie.

Elle quitte Paris.

SCAPIN.

J'en ai l'ame ravie.

Fut-elle déja loin.

JUSTINE.

Mais ne prévois-tu pas

Qu'il est de mon devoir d'accompagner ses pas.

SCAPIN.

Qu'entens-je ? ah, malheureux ! au nom de ma tendresse,

Si tu veux m'obliger, ne suis point ta Maîtresse.

Elle peut voyager si loin qu'il lui plaira.

Maudit soit le premier qui l'en empêchera.

Mais dois-je être puni de son extravagance.

Le malheureux Scapin privé de ta présence ;

S'en va mourir d'ennui.

JUSTINE.

Tu m'attendris le cœur.

SCAPIN.

L'amour te pourroit-il parler en ma faveur ?

JUSTINE.

C'eſt lui qui me retient.

SCAPIN.

Dis-tu vrai.

JUSTINE.

Choſe ſûre.

Je ne partirai point, Scapin, je te le jure.

SCAPIN.

Ah ! me voilà content.

JUSTINE.

Que je te ſçai bon gré

D'un ſemblable conſeil.

SCAPIN.

Tu me l'as inſpiré.

Sans moi tu t'embarquois dans un fort ſot voyage.

Qu'Orphiſe déſormais ſoit plus folle ou plus ſage,

Qu'elle aille au bout du monde ou qu'elle reſte ici,

Du reſte maintenant je prend peu de ſouci.

Pourquoi s'embarraſſer des affaires des autres.

Laiſſons-les ſe débattre, & ne ſongeons qu'aux nôtres.

Nous n'avons toi ni moi rien à faire de mieux.

JUSTINE.

Restons. Nous l'entendrons, elle vient dans ces lieux.

SCENE V.

ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE.

Madame, à vos raisons je ne puis pas me rendre.
J'espere qu'à mon tour vous voudrez bien m'entendre.

ORPHISE.

Parlez. Je ne suis pas, Dorante, de ces gens
Qui veulent que chacun abonde dans leur sens.

DORANTE.

Permettez que mon cœur vous parle avec franchise.
A ne vous rien celer l'amitié m'autorise.
Vous voulez, dites-vous, abandonner Paris.

ORPHISE.

pouvez-vous condamner le dessein que j'ai pris.

DORANTE.

Très-fort. Je vous ai dit, Madame par avance
Que je vous parlerois sans nulle complaisance :
Ainsi n'esperez pas que je puisse approuver....

ORPHISE

Mais d'un tel projet, que pouvez-vous trouver.

DORANTE.

Tout m'y paroît, Madame, injuste & téméraire.
Souffrez que la raison un moment vous éclaire.
Je laisse même à part Clitandre, dont les feux
Eprouvent chaque jour un sort si rigoureux.
Mais, Madame, aujourd'hui quel motif vous entraîne,
Pourquoi quitter Paris pour habiter le Mayne?
Quels attraits si puissans vous font imaginer
Qu'au fond d'une Province il faut se confiner
Pour goûter des plaisirs plus doux & plus tranquiles:
Où peuvent-ils trouver de plus heureux aziles
Que ce même Paris, oüi, ce même Paris
Ou, sans exagerer, ils sont tous réunis.

ORPHISE.

Dans votre préjugé, pour moi je vous admire.
Dorante, vous croyez qu'il suffit de le dire,
Et que c'est en un mot le jugement de tous.
Je connois ce Paris peut-être mieux que vous.
Dans toutes les maisons on joüe ou l'on s'ennuie.
Les conversations qu'il faut que l'on essuie
Ne sont que vains propos qui redoublent l'ennui.
Pour la façon d'aimer en usage aujourd'hui,
Elle est fort singuliere.

DORANTE.

En quoi vous blesse-t'elle?

ORPHISE.

On peut sans se tromper, dire qu'elle est nouvelle;
Car les hommes .... Dorante, à ne vous rien celer,
Je les connois très-bien; mais je n'ose en parler.

DORANTE.

Vous pouvez sur ce point prendre toute licence.

ORPHISE.

Je veux bien mettre entre eux un peu de différence.
Je crois que de défauts quelques-uns sont exempts;
Mais ils sont la plupart indiferents, inconstans,
Ils n'ont point pour le sexe en lui rendant hommage
Ces soins respectueux, ces égards, ce langage
Qui désarment les cœurs, qui séduisent les sens,
Et rendent de l'amour les charmes si puissans.

DORANTE.

Le cœur de votre Amant n'est point du tout semblable. . . .

ORPHISE.

Je le sçais; & de plus je suis trop équitable
Pour ne pas avoüer qu'il répond en effet
Au-delà de mes vœux au choix que j'en ai fait.
Mais, Dorante, croyez que dans ma solitude,
Sans soin, sans embarras & sans inquiétude,
Je vais joüir en paix d'un loisir précieux;
Là nul fâcheux objet ne blessera mes yeux;

Là je n'entendrai point les plaintes ridicules
Que forment sans raison des femmes trop crédules,
Là je ne verrai point des Amans indiscrets
D'un trop facile objet publier les bienfaits.
Enfin dans ce Pays où j'ai dessein de vivre,
Les solides plaisirs sont tous prêts à me suivre.

DORANTE.

Un faux raisonnement vous trompe & vous séduit.
Vous ne prévoyez pas tout l'ennui qui les suit.
Ces plaisirs si vantez, & dont tout l'avantage
N'est que d'un Ecrivain le ridicule ouvrage.
D'ailleurs si dans le monde on vit d'une façon
Qui soit ou singuliere ou blesse la raison,
Gardons de devenir des Censeurs trop séveres.
Il faut de l'indulgence & des mœurs moins austéres.
C'est voir tous les défauts avec trop de rigueur
Que vouloir sans sujet s'en forger un malheur.
De quoi vous plaignez-vous? Clitandre vous adore;
S'il pouvoit faire plus, il le feroit encore;
Daignez le rappeller; rendez-vous à nos vœux;
Demeurez avec nous, & couronnez ses feux.

ORPHISE.

Dorante, pouvez-vous combattre mon envie.
Pourquoi vous opposer au repos de ma vie?

DORANTE.

Pour vous.

ORPHISE.

Pour moi ?

DORANTE.

Pour vous. Je vous ai déja dit
Qu'un semblable projet vous trompe & vous séduit.
On peut l'imaginer. Mais, Madame, à votre âge
Aux charmes de l'Amour on donne l'avantage,
On veut en vain contre eux garder sa liberté,
Et sa perte devient une nécessité.
Je n'en veux pour témoin que la tendresse extrême
Dont pour Clitandre....

ORPHISE.

Hé bien, il est vrai que je l'aime.
L'effort qu'en sa faveur je me fais aujourd'hui
Va prouver hautement l'amour que j'ai pour lui.
Je suspends mon départ. Lui-seul en est la cause,
Et s'il veut seconder ce que je me propose
Nous serons tous contens.



SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE.

Pour la derniere fois
Vous me voyez, Madame, obéir à vos Loix.

ORPHISE.

Mais vous n'y pensez pas.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi j'y pense.
J'ai fait une assez longue & triste expérience
des tourmens où mon cœur s'expose en vous aimant,
Et j'attendois de vous un meilleur traitement.
Quoi? lorsque vous lisez jusqu'au fond de mon ame,
Et que vous m'assurez de répondre à ma flâme,
Vous m'écrivez... Ah Ciel! peut-on le concevoir,
Et que puis-je esperer après un trait si noir.
Aussi ne croyez pas que l'espoir me raméne,
Qu'il séduise mes sens & flatte encor ma peine.
Ne croyez pas qu'après les maux que j'ai soufferts,
Je m'obstine, Madame, à rester dans vos fers,
Et que de cette humeur qui seule est mon supplice,
Je prétende fléchir la fatale injustice.
Vous êtes libre enfin. Maîtresse de vos vœux

Sans pitié, sans remors, sans égard pour mes
feux,
Je sçais que vous pouvez, malgré votre promesse,
D'un plus heureux Amant écouter la tendresse,
Pour comble de faveur lui donner votre foi,
Et l'enrichir d'un bien qui devoit être à moi :
Vous le pouvez sans doute. Et toutefois, ingrate.
Vous ne joüirez pas de l'espoir qui vous flatte.
Quel que soit cet Amant, quel que soit son amour,
Ma perte vous sera sensible plus d'un jour.
Oüi, oüi, le repentir vengera mon offense.
Et puisque désormais vous fuïez ma présence,
Quand vous quittez Paris, en cessant de vous voir
La raison sur mes sens reprendra son pouvoir.

ORPHISE.

Clitandre, en vérité, ce discours n'est pas sage.
Lors qu'en votre faveur je suspends mon voyage
Je vous fais assez voir que vous êtes aimé.

CLITANDRE.

Et pourquoi mon bonheur n'est-il pas confirmé?
Pourquoi ne pas répondre au beau feu qui m'a-
nime.
Et ne pas nous unir par un nœud légitime?
Vous le vouliez tantôt. Qu'ai-je fait ? & pourquoi
Après tant de sermens me manquez-vous de foi ?
Au nom de mon amour rendez-moi, belle Or-
phise,
Cette main si chérie & tant de fois promise ;
Ne la refusez pas à mes ardens soupirs,

Et d'un cœur tout à vous remplissez les desirs.

ORPHISE.

Que me demandez-vous ? quelle erreur est la vôtre ?
Est-il quelque destin plus heureux que le nôtre.
Certains de notre amour, joignons à ces beaux feux
Des plaisirs plus constans, de plus solides nœuds,
Qu'en un mot l'amitié l'un à l'autre nous lie.
Ne nous séparons point, une parfaite amie
Vaut mille fois....

CLITANDRE.

Je sçai quelle en est la valeur;
Et je suis peu sensible à cet excès d'honneur.
Ce dernier trait m'apprend ce que vous voulez faire,
Et j'entrevoi le but que cache ce mystere.
Je ne puis me flatter d'obtenir votre main.
Madame, c'est assez, je suivrai mon dessein.
C'est peu que d'étouffer le feu qui me dévore.
Résolu de vous fuïr, je ferai plus encore.
Oüi. Malgré cet amour dont vos yeux sont témoins,
Je m'en vais de ce pas employer tous mes soins
A faire succeder au dépit qui m'entraîne.....

ORPHISE.

Achevez.

CLITANDRE.

Je pourrai passer jusqu'à la haine.

ORPHISE.

Vous voulez me haïr?

CLITANDRE.

J'y ferai mon effort.
Avec ma volonté mon cœur n'est pas d'accord;
Il fait plus; il s'oppose aux efforts que je tente;
Il me retrace encor une image charmante
Des attraits dont le Ciel se plût à vous orner,
Et par mille raisons croit pouvoir m'entraîner;
Mais quoi qu'il puisse faire, & quoiqu'il en gémisse,
Son fol entêtement mérite ce supplice,
Et si vers vous encor il portoit ses desirs,
S'il laissoit échapper encor quelques soupirs,
J'irois, pour expier ma honte & ma folie,
Passer dans un desert le reste de ma vie.

ORPHISE.

Ce transport indiscret m'est trop injurieux.
Je vais donc vous forcer à me connoître mieux.
Vous voulez me haïr, & moi je veux vous plaire.

SCENE DERNIERE.

ORPHISE, CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Madame, on vous demande.

ORPHISE.

Et qui ?

UN LAQUAIS.

C'est le Notaire.

ORPHISE.

Venez signer, Clitandre.

CLITANDRE.

Ah, Madame !

ORPHISE.

Venez

Justifier un cœur qu'à tort vous condamnez.

Ils sortent.

JUSTINE.

Te voilà bien surpris.

SCAPIN.

Oüi, c'est avec justice.

Je ne m'attendois pas à cet heureux caprice.

JUSTINE.

Reconnois son pouvoir, & sçache qu'aujourd'hui

Les gens les plus sensez n'agissent que par lui.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre *l'Amante Capricieuse, Comedie* : & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au Public. Fait à Paris ce 3. Mars 1727. DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE TEMPLE DE LA VERITE.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Précedée d'un Prologue.

Par M. de ROMAGNESY, Comedien Italien Ordinaire du Roy.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le Mardi 11. Juin 1726.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ON trouve dans la même Boutique les Piéces suivantes de Mr. ROMAGNESI, tant qu'il a composées seul, qu'en compagnie de Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI.

ARLEQUIN HULLA, & LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Piéces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Théatre Italien avec les Airs des Vaudevilles in 12. 8. Vol. & dans celui des Parodies, in 12. 3. Vol. qui se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Un AUTEUR.
Un LIBRAIRE.
LE VICOMTE.
Un MARQUIS, Arlequin.
Un AMI de l'Auteur.

La Scene est dans la Boutique d'un Libraire.

Acteurs du Premier Acte.

ARLEQUIN.
DINDONNET, Cabaretier.
Un PHILOSOPHE Indien.
Un MENSONGE Gascon.
Un MENSONGE Normand.
Une ILLUSION.
TROUPE d'Illusions & de Mensonges, chantans & dansans.
LE SUISSE de la Verité.

La Scene est dans un Bois.

Acteurs du Second Acte.

LA VERITE'.
ARLEQUIN.
LE SUISSE.
LE PROCUREUR.
ERASTE.
LUCINDE.
LA GAZETTE.
Un COMEDIEN Fr.
Un COMEDIEN Ital.
LE POETE.
Une COQUETTE.

Le Theatre represente le Temple de la Verité.



PROLOGUE

SCENE PREMIERE.

Un AUTEUR & Un LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE.



VOUS me demandez mon ſentiment en ami ſincere, je vous obéis; je trouve votre Piéce mauvaiſe.

L'AUTEUR.

Je vais vous la relire encore une fois.

LE LIBRAIRE.

Quartier, ſongez que ce ſeroit la troiſiéme.

L'AUTEUR.

Pouvez-vous vous laſſer de l'entendre?

LE LIBRAIRE.

Vous devriez vous laſſer de la lire, &

profiter des avis que les gens senſez vous donnent ; quoi, vous honorez du nom de Piéce, une rapſodie de ſcenes épiſodiques qui forment deux eſpeces d'Actes, qui ne renferment ni conduite ni intrigue?

L'AUTEUR.

Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Eſt-ce la premiere Piece de ce genre ? Et moi j'eſpere que le Public me tiendra compte de lui avoir épargné le froid embarras d'une intrigue embroüillée ; mon but n'eſt que de l'amuſer legerement ; j'avouë que mon ſujet eſt très ſimple, mais c'eſt ce qui en fait la beauté, & je le compare à ces aimables filles de quinze ans, qui ne mettent ni rouge ni mouches, & qui plaiſent par les agrémens de la ſeule nature.

LE LIBRAIRE.

Voilà une comparaiſon charmante, il ne s'agit que de ſçavoir ſi elle eſt juſte.

L'AUTEUR.

Vous me reprochez que ma Piéce eſt un tiſſu de Scenes épiſodiques, y a-t-il rien de ſi flatteur que la diverſité ?

LE LIBRAIRE.

La diverſité ne réjoüit que ſuperficiellement ; une bonne Comédie doit faire entrer ſon Spectateur dans une ſituation

qui l'interresse, & le conduire par les regles de l'art à un denouëment....

L'AUTEUR.

Point de leçons : parbleu cela seroit plaisant, un Libraire donner des avis à un Auteur : allez, allez Mesieurs, mêlez vous d'imprimer correctement nos Ouvrages, c'est tout ce que vous pouvez faire.

LE LIBRAIRE.

Vous vous fâchez ? cela ne m'empêchera pas de vous dire que votre titre promet beaucoup, & qu'il fait attendre des traits que je n'ai point remarqué dans la Piece.

L'AUTEUR.

Bon ! on sçait que le Théatre Italien n'est susceptible que de plaisanterie ; on n'y vient point pour s'occuper l'esprit, mais pour le délasser seulement.

LE LIBRAIRE.

Oüi, mais il y a des esprits qui ne se délassent qu'avec des choses réellement bonnes ; & vous devez sçavoir qu'il s'est trouvé des Auteurs qui ont fait rire le Public très-serieusement.

L'AUTEUR.

Ils ont gâté le métier ; de quoi se sont-ils avisez ? mais je rajusterai tout cela par

un petit Prologue, où j'avertirai le Parterre qu'il ne doit pas s'attendre à trouver du bon dans ma piéce.

LE LIBRAIRE.

Il vous répondra, pourquoi nous la donnes-tu?

L'AUTEUR.

Cela est vrai, mais à quoi servent donc les Prologues?

LE LIBRAIRE.

A pas grand-chose: le Public ne veut être prevenu ni sur le bon ni sur le mauvais d'une piéce, & sans qu'on l'en avertisse, il s'en apperçoit à merveilles.

L'AUTEUR.

Eh bien, je lui ferai faire un compliment qui m'attirera sa bienveillance.

LE LIBRAIRE.

Un compliment! je ne vous le conseille pas; l'usage n'en est établi que pour les Tragedies: il n'est pas même fort ancien.

L'AUTEUR.

Ah! voici le Vicomte & le Marquis, faites-nous donner des sieges.

LE LIBRAIRE.

Comment, vous leur allez lire votre Piece?

L'AUTEUR.

Oui vraiment.

LE LIBRAIRE.

Quelle fureur ! il ne fait autre métier.

SCENE II.

LE VIÇOMTE, ARLEQUIN *en Marquis*, L'AUTEUR.

LE VICOMTE.

AH! parbleu mon cher Platinet, vous devez nous avoir bien de l'obligation : nous avons quitté le Marquis & moi une table, où le vin de Champagne abondoit, ruisseloit ; & le tout pour entendre la lecture de votre Comedie, qu'on m'a dit être la chose du monde la plus originale.

L'AUTEUR.

On ma fait bien de l'honneur.

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous, notre ami Platinet ? vous paroissez consterné : seroit-ce parce que le moment fatal approche ? quand nous donne-t-on votre Piece ?

L'AUTEUR.

Dans huit jours. Monſieur, je vais vous la lire.

ARLEQUIN *d'un ton impoſant.*

Eſt-elle bien riſible ?

L'AUTEUR.

Je ris comme un fou toutes les fois que je la lis.

ARLEQUIN.

Elle doit être fort plaiſante : en combien d'Actes eſt-elle, en trois, en cinq, en ſept ?

L'AUTEUR.

En ſept, Monſieur ? on n'a jamais vû cela : elle eſt en deux Actes.

LE VICOMTE.

En deux Actes ? je n'ai jamais entendu parler de Pieces en deux Actes.

L'AUTEUR.

La mienne eſt d'un genre nouveau.

ARLEQUIN.

Y a-t-il des Divertiſſemens ?

L'AUTEUR.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois Divertiſſemens en deux Actes ! mais voila une Piece très-divertiſſante. Eſt-ce une Tragedie ?

L'AUTEUR.

Non, Monsieur, c'est une Piece Italienne.

ARLEQUIN.

De qui est elle ?

L'AUTEUR *impatient.*

De moi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Arlequin y joue-t-il ?

L'AUTEUR.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Silvia y paroît-elle ?

L'AUTEUR.

Je n'ai eu garde de l'oublier.

ARLEQUIN.

Et vous fin; y a-t-elle un joli rôle ?

LE VICOMTE.

Parbleu, mon cher Marquis, tes questions ne finissent point, écoutons paisiblement la lecture.

L'AUTEUR.

Que je vous suis obligé ! il m'auroit tenu jusqu'à demain, je vais vous lire...

LE VICOMTE.

Marquis, voila ce qui s'appelle un Auteur courageux : il y en auroit d'autres qui ne se nommeroient qu'après la réussite de leurs Pieces, mais celui-ci

paye de sa personne & s'exposé en bute aux traits caustiques de Messieurs les Auteurs ses confreres.

L'AUTEUR.

Oh, je n'ai rien à craindre de ce côté là, tous les Auteurs sont de mes amis.

LE VICOMTE *à part.*

Tant pis pour lui, ses pieces ne valent donc pas le diable.

L'AUTEUR.

Et quand cela ne seroit pas, j'en appellerois au jugement du Public qui ne peut gueres se tromper.

ARLEQUIN *se fâchant.*

Qui ne peut gueres se tromper ! je ne suis pas de votre avis moi, & je soutiens qu'une demie douzaine d'Auteurs ou beaux esprits répandus dans un Parterre, doivent y décider souverainement, & avoir autour d'eux un cercle subalterne qui les admire & confirme leur Sentence par écho.

L'AUTEUR.

Ah ! Monsieur, que dites-vous-là ? vous prétendez lier les mains au Parterre, détruire ses privileges, anéantir ses droits, & le laisser mener par des gens qui ne sont ordinairement conduits que par leur caprice, ou par des

raisons particulieres ? Eh fi, Monsieur, laissez à une multitude éclairée un pouvoir établi par l'usage & la raison ; le Parterre ne doit avoir que son bon goût pour guide, ses Arrêts doivent partir d'un jugement unanime ; jugement auquel l'Acteur & l'Auteur doivent être assujettis : pour moi je n'appellerai jamais de ses décisions, & je voudrois, pour ainsi dire, qu'il sifflât ma piece, pour avoir le plaisir de la corriger par ses avis, & de la redonner dans quelque temps plus belle, plus brillante, & plus suivie.

LE VICOMTE.

Qu'il sifflât votre Piece ! c'est un plaisir que vous pourriez bien avoir, au moins, mon cher.

L'AUTEUR.

Tant mieux, Monsieur, tant mieux : je regarde le sifflet comme un vent salutaire qui peut conduire au port lorsqu'on en sçait profiter ; combien voyons-nous de Pieces ensevelies dans un profond oubli, & qui ne reverront jamais le jour, parce qu'elles n'on pas seulement eû le bonheur d'être sifflées.

ARLEQUIN.

Parbleu je vous promets de faire

passer la vôtre à la posterité, & je vous réponds d'une simphonie qui pourroit au besoin servir à un Opera nouveau.

L'AUTEUR.

Vous badinez, Monsieur, & j'ai trop bonne opinion de votre jugement, pour croire qu'il me soit contraire.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop modeste.

LE VICOMTE.

Oh! pour cela Marquis, je te prie de faire réussir la Piece de Monsieur Platinet: il a un respect pour le Public qui fait que l'on s'interesse, on ne peut pas plus, en faveur de son Ouvrage.

ARLEQUIN.

Je lui promets à ta consideration de faire mon possible; mais si le Parterre le siffle, au bout du compte?

L'AUTEUR.

Il aura tort, Monsieur.

ARLEQUIN.

Comment tort? le Parterre avoir tort! qu'est devenu votre respect pour lui?

L'AUTEUR.

Fiction poëtique, Monsieur, fiction poëtique que l'on peut hazarder quand on est sûr de son fait; je sçais dans le

fond que ma Piece n'eſt pas ſifflable, c'eſt à quoi j'ai mis bon ordre : je vais vous en faire lecture ; prêtez-moi je vous prie une attention entiere, la moindre choſe, une mouche qui vole, vous fait perdre le fil & l'interêt d'une piece. Le Temple de la Verité (*Arlequin éternuë*) Le... Eh ! Monſieur, il y a une heure que vous pouviez éternuer ; Acteurs de la Comedie, Arlequin, Dindonnet Cabaretier.

ARLEQUIN *bâillant.*

Ah ! un Cabaretier ; Cette Piece n'eſt pas ſi mauvaiſe.

L'AUTEUR.

Un Philoſophe Indien.... Vous dormez, Monſieur?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi dormir, Monſieur, vous m'avertirez des endroits où il faudra rire.

SCENE DERNIERE.

Un AMI de l'Auteur, LE VICOMTE, ARLEQUIN, L'AUTEUR.

L'AMI.

AH ! mon ami, à quoi vous amuſez vous ? votre piece ne doit être jouée que dans huit jours, n'eſt-ce pas ?

L'AUTEUR.

Eh bien ?

L'AMI.

Eh bien; elle va être jouée tout à l'heure.

L'AUTEUR.

Cela n'est pas possible !

L'AMI.

Je viens d'entendre l'annonce.

L'AUTEUR.

Mais comment ! sans m'avertir ?

L'AMI.

Les Comediens craignoient une cabale, & pour la prevenir, ils n'ont point affiché la piece.

L'AUTEUR.

Ah ! malheureux que je suis : j'avois sollicité tout Paris qui seroit venu à la premiere representation, & j'étois du moins sûr d'une bonne recette ; que vais-je devenir ! je n'aurai pas un ami.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable me fait pitié ; venez mon cher, je vais rassembler les miens & vous aider de mon credit pour faire réussir votre piece.

L'AUTEUR.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Pourvû qu'elle soit bonne, au moins.

Fin du Prologue.



LE TEMPLE DE LA VERITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DINDONNET.

DINDONNET.

LLONS, sortez de chez moi, tout à l'heure : parbleu celui-ci n'est pas mauvais ! venir chez les gens manger leur marchandise & n'avoir pas de quoi la payer.

ARLEQUIN.

De grace.

DINDONNET.

Sortez de chez moi, vous dis-je : n'avoir point d'argent !

ARLEQUIN.

Ah ! cœur de Tigre · Monsieur Dindonnet, Monsieur Dindonnet, vous êtes plus dur qu'un Oiseau de proye ; quoi ! parce que je n'ai point d'argent il ne faut pas que je mange ?

DINDONNET.

Il y a maniere de manger.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mangé dans toutes les regles ?

DINDONNET.

Que trop, de par tous les Diables : vous deviez m'avertir de votre indigence, j'aurois pû vous aider, sans vous donner ce que j'avois de meilleur, comme vous me l'avez demandé.

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis fait : quand je suis en voyage, rien ne me coûte.

DINDONNET.

Vous raillez encore, je pense ? si votre habit en valoit la peine, je vous ferois bien voir ....

ARLEQUIN.

Alte là, s'il vous plait : parlons d'autres choses ; donnez moi mon compte.

DINDONNET.

A quoi servira-t-il ? vous ne le payerez pas.

ARLEQUIN.

N'importe, apportez toujours bouteille pour compter.

DINDONNET.

Oh! je n'y serai plus attrappé, & je ferai payer tout le monde d'avance.

ARLEQUIN.

Ce sera bien fait, vive les gens prévoyans.

DINDONNET.

Si je l'avois été à ton égard, il ne m'en auroit pas coûté...

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monsieur Dindonnet, cette avanture-ci vous fera prendre des mesures qui vous vaudront cent pistolles de rente; en conscience cela merite bouteille pour le droit d'avis.

DINDONNET.

Va-t'en au diable.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

VOilà comme les bons avis sont récompensez. Helas! pauvre Arle-

quin, quelle est ta destinée ! tu vas manquer de tout puisque tu manques d'argent ; que le diable emporte celui qui l'a mis à la mode sans en faire une égale distribution ; j'ai bien à faire moi, de voir mettre un prix mercenaire à des choses que la nature liberale produit également pour tout le monde : il faut de l'argent pour manger ! le seul appetit ne devroit-il pas suffire ? mais je me plains à des arbres qui sont aussi sourds & aussi durs que des hommes : encore si cette forêt produisoit des fruits, ne m'en refuseroit-elle pas. Quelle mesure prendre? pauvre Arlequin !

L'ECHO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Plaît-il ? on m'appelle, je crois : que demandez-vous ?

L'ECHO.

Vous.

ARLEQUIN.

On me demande, je ne croyois pas être connu dans ce bois.

L'ECHO.

Bois.

ARLEQUIN.

Oui, que je boive; Monsieur Dindon-

met, si l'on ne paye, ne donne point à boire.

L'ECHO.

A boire.

ARLEQUIN.

A boire ! on fait quelque festin aux environs : ne buvez pas tout, Messieurs, gardez-m'en pour boire à votre santé.

L'ECHO.

A votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé ! je vous suis bien obligé, Messieurs ; voilà des gens fort honnêtes ; mais que vois-je, *aïuto* !

SCENE III.

Un PHILOSOPHE, ARLEQUIN.

LE PHILOSOPHE.

QUel est ton dessein ? Crois-tu fatiguer impunément une Nimphe qui ne répond qu'à regret à ta voix importune ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous demande pardon, je ne croyois pas avoir affaire à une Nimphe; mais comme elle m'a appellé, je lui ai répondu.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo t'avoit appellé ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Tu te trompes, elle observe un silence perpetuel & n'ouvriroit jamais la bouche, si la voix des hommes ne la reveilloit dans son antre.

ARLEQUIN.

Je vous assûre, Monsieur, qu'elle ne dormoit point, elle étoit même à table, & vient de boire à ma santé.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo ?

ARLEQUIN.

Oui, la Nimphe Echo, est d'un écot là haut, elle boit comme un trou, & comme Nimphe de l'Ecot elle m'a apparemment appellé pour payer le mien.

LE PHILOSOPHE.

Ta simplicité me réjouit : va-t'en, & garde-toi bien de lui parler davantage.

ARLEQUIN.

Diable ! vous prenez grand interêt à cette Nimphe-là.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je loge dans sa grotte ; retire toi, & laisse en repos le Philosophe Zintica.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous êtes Philosophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ne le vois-tu pas à mon air-grave ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur le Philosophe, vous qui devez être si sçavant, enseignez moi je vous prie, le moyen de vivre sans argent.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Moi je ne trouve rien de si difficile. Comment faites-vous donc ?

LE PHILOSOPHE.

Tu n'as qu'à faire comme j'ai fait ; t'appliquer aux sciences oicultes, tu auras le pouvoir de commander aux genies aëriens, terrestres, aquatiques ; tu posséderas même la pierre philosophale.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous avez la pierre philosophale ?

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous faites donc bonne chere ?

LE PHILOSOPHE.

Je vis plus frugalement qu'un autre,

la ſcience ſuprême que je poſſede m'apprend à mépriſer tout ce que les hommes recherchent avec les plus d'ardeur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point de votre pierre philoſophale; ſi les ſeuls deſirs font trouver la vie heureuſe : j'aime encore mieux ſouhaiter continuellement & ne rien avoir, que de poſſeder tout & ne me ſervir de rien; donnez-moi un autre ſecret.

LE PHILOSOPHE.

J'en ſçais un autre.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt de trouver la verité.

ARLEQUIN.

La verité! Et où eſt-elle?

LE PHILOSOPHE.

Voilà la difficulté. On lui donne ſi peu d'azile, à la ville & aux champs, quelle eſt obligée d'habiter des deſerts, où le menſonge ne lui puiſſe faire d'injure : car tu ſçais que c'eſt ſon ennemi mortel.

ARLEQUIN.

Et ſi je la trouve, à quoi me ſervira-t-elle?

LE PHILOSOPHE.

Elle te donnera les moyens de faire ta fortune, en t'employant dans les choses où tu peux réüssir; regarde-moi un peu; oui, tu es né sous une constellation qui simpatise avec elle, & c'est peut-être à toi seul que cette trouvaille est reservée, tu touches même au moment fortuné de la découvrir : ah! que tu as un heureux ascendant sur cette Déesse.

ARLEQUIN.

J'aimerois bien mieux l'avoir sur les Cabaretiers.

LE PHILOSOPHE.

Tais-toi insensé, joüis de ton bonheur; tu es guidé par une étoile favorable, que les obstacles ne te rebutent point; la sagesse & la constance sçavent tout surmonter. Les Illusions & les Mensonges se présenteront sans doute à toi, ne t'y arrête pas; ce sont eux qui bouchent la venuë du Temple de la Verité, & si tu perces leurs nuages, espere tout de ton entreprise. Le Philosophe Zintica t'augure une bonne fortune,





SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

JE vous rends graces Mr. le Philosophe ; il ne s'agit donc plus que de chercher ; ah ah ! Je vois dans l'éloignement un endroit escarpé qui paroît inaccessible ; voyons si la Verité n'y seroit pas cachée : mais voici un homme , ce n'est pas la Verité.

SCENE V.

UN NORMAND , ARLEQUIN.

LE NORMAND *à part.*

LA Verité ! tu n'y es pas encore , *ô Arlequin.* Vous me paroissez avoir du tintoin.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que c'est que du tintoin ; mais je cherche quelque chose que je voudrois bien trouver.

LE NORMAND.

C'est aparamment quelques Procès

qui vous donne martel en tête.

ARLEQUIN.

Point du tout, je n'ai point de Procès, Monsieur, je cherche la Verité.

LE NORMAND.

La Verité? & comment voulez-vous la trouver si vous ne plaidez?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ceci est nouveau: vous verrez qu'il faudra que je fasse venir la Verité à l'Audience....

LE NORMAND.

Sans doute, & puisque c'est elle que vous cherchez, je me fais fort de vous la faire trouver, n'en fut-il point; car, Dieu me damne, nous sçavons l'interpelier.

ARLEQUIN.

L'interpeller! Voilà un mot qui la feroit fuir au bout du monde.

LE NORMAND.

Quand elle fuiroit, je n'en aurois pas grand souci, je lui aurois bientôt fait signifier un avenir.

ARLEQUIN.

A la Verité?

LE NORMAND.

Vére.

ARLEQUIN.

Comment feriez-vous?

LE NORMAND.

Donnes-au Gueble, ce ne seroit pas la premiere fois que je l'aurois fait comparoître maugré elle ; & j'ai dans ma manche une bonne douzaine de mes Pays qui la témoignent dans le tems qu'elle y pense le moins.

ARLEQUIN.

Mais est-elle présente à ces témoignages ?

LE NORMAND.

Il y a apparence : il faut bien qu'elle y soit, puisque nos Juges ne prononcent ni Arrêts, ni Sentences, qu'en vertu des belles & bonnes dépositions que leur font d'honnêtes témoins qui leur exposent le fait.

ARLEQUIN.

Ah, puisque la Justice de votre Pays ajoute foi à ces Messieurs de vos amis, je dois m'en rapporter à vous, je vous prie Monsieur, de m'enseigner où demeure cette Deesse.

LE NORMAND.

Il faut d'abord lui donner une assignation.

ARLEQUIN.

A la verité ?

LE NORMAND.

Si elle ne comparoît pas, vous obtiendrez contre elle, après les délais, une bonne Sentence par deffaut.

ARLEQUIN.

Cela fera t'il venir la Verité ?

LE NORMAND.

Vous la lui ferez signifier ; & si elle n'y répond pas, vous obtiendrez un par-corps que l'Huissier lui soufflera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que souffler ?

LE NORMAND.

C'est qu'elle pourroit se pourvoir d'un Arrêt de défense, cela allongeroit la procedure ; elle vous promeneroit de chambre en chambre & vous ne la trouveriez jamais.

ARLEQUIN.

La Justice a donc bien des appartemens, puisqu'on s'y perd.

LE NORMAND.

Vére, il faut bien que chaque Juge ait son lieu.

ARLEQUIN.

Comment ! est-ce qu'il faut plus d'un Juge pour une affaire ?

LE NORMAND.

Sans doute, n'est-on pas bien aise d'a-

voir la voye d'appel quand on est mal jugé ?

ARLEQUIN.

Peut-on être mal jugé ? Je n'aurois jamais crû cela !

LE NORMAND.

Cela arrive pourtant maintes fois.

ARLEQUIN.

Monsieur n'est-il pas Normand ?

LE NORMAND.

Vous le dit-en.

ARLEQUIN.

Je suis un fort joli garçon ! je m'adresse à merveilles pour trouver la Verité.

LE NORMAND.

Poursuivez votre affaire, & baillez moi une centaine d'écus, dont je vous ferai quittance, & je vous fournirai de Procureurs, d'Avocats, d'Huissiers, de Greffiers, de Rapporteurs, &c.

ARLEQUIN *le frappant.*

Tiens portes cela à ton greffe & va-t'en à tous les diables. Procureurs, Avocats, Huissiers, Greffiers ! il m'enseignoit là une jolie route.

SCENE VI.

Un MENSONGE Gascon, ARLEQUIN.

LE GASCON.

L'Ami, vous me parroissez embarrassé, peut-on vous rendre quelque service ?

ARLEQUIN.

C'est un Gascon : me voilà tombé de fievre en chaud-mal.

LE GASCON.

Et donc, peut-on sçavoir ce que vous cherchez ?

ARLEQUIN.

Je ne crois pas que vous puissiez me l'enseigner, Monsieur, je cherche la Verité.

LE GASCON.

Sandis, si je vous l'enseignerai ! quel autre en sçait mieux le chemin ? j'en fais mes galleries; & vous ne pouvez arriver sur ses terres sans passer sur les miennes.

ARLEQUIN.

Est-ce la Garonne qui conduit dans son Pays ?

LE GASCON.

Sans doute, & ce fleuve charmant roule parmi ses eaux fécondes, autant de veritez, que de lettres de change.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à le croire.

LE GASCON.

Et je puis dire que ma maison est l'entrepôt, le receptacle des unes & des autres.

ARLEQUIN.

J'entends; c'est le magazin où Messieurs vos compatriotes s'en fournissent.

LE GASCON.

Réellement.

ARLEQUIN.

Revenons à ce que je cherche.

LE GASCON.

Tenez mon ami, suivez cette route, elle vous conduira à une source d'eau minerale qu'un fameux Empirique distribue indifferemment pour toutes sortes de maladies.

ARLEQUIN.

LA Verité est dans cette eau?

LE GASCON.

Attendez, vous lui demanderez le chemin qui conduit chez cette Déesse, il vous montrera un Observatoire qui

est au sommet d'une montagne.

ARLEQUIN.

Faut-il y monter ?

LE GASCON.

Ouy, & parler à l'homme que vous y trouverez, c'est un sçavant Astronome.

ARLEQUIN.

Ah ! un faiseur d'Almanachs ?

LE GASCON.

Vous lui direz ce que vous cherchez il vous donnera des lunettes d'approches qui feroient distinguer un lapin dans le monde de la Lune.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux le voir tout rôti dans ce pays-ci, car j'ai grand faim.

LE GASCON.

Ces lunettes vous serviront à découvrir la Verité de loin.

ARLEQUIN,

Mais, Monsieur, je cherche à la voir de près.

LE GASCON.

Et donc, attendez s'il vous plaît : l'Astronome vous conduira par de justes supputations à une maison où vous trouverez deux personnes assises à une table.

ARLEQUIN.

Ils dîneront sans doute à cette table ?

LE GASCON.

Non, vous y trouverez l'un avec un Microſcope à la main, & l'autre avec un Cilindre.

ARLEQUIN.

Miſericorde ! un Microſcope, un Cilindre ? ils m'aſſommeront avec cela.

LE GASCON.

Eh non, que vous êtes ſimple ! ces deux perſonnes ſont, un Hiſtorien & un Genealogiſte.

ARLEQUIN.

Eh bien !

LE GASCON.

L'Hiſtorien a le Microſcope & le Genealogiſte le Cilindre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi tout celà ?

LE GASCON.

C'eſt qu'ils attendent une penſion d'un grand Seigneur, & travaillent enſemble, le premier à mettre les actions glorieuſes de ce Seigneur au grand jour, l'autre à prouver la netteté de ſa race ; vous devez ſçavoir que le Microſcope groſſir les objets, & que le Cilindre donne une forme aux choſes qui ſemblent n'en point avoir.

ARLEQUIN.

Et qu'ont-ils affaire de ces instrumens-là ;

LE GASCON.

L'Historien travaille pour les siécles futurs, qui ne verront les choses que de loin ; & le Généalogiste rapelle des traits que l'antiquité a presque effacez.

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà un drole qui me devient suspect avec toutes ses drogues.

LE GASCON.

Ces Messieurs vous feront voir de loin un Palais magnifique, dont le Maître vous recevera avec des politesses infinies.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup, c'est-là que je dîne. Mais ce Monsieur me connoît-il ?

LE GASCON.

Non ; mais comme c'est un ancien Courtisan, vous en recevrez mille offres de services ; il vous fera voir lui-même la Verité, & vous conduira chez elle par un souterrain qui va de sa maison à celle de cette Déesse ; vous n'aurez qu'un escalier dérobé à descendre.

ARLEQUIN.

La Verité voisine d'un ancien Cour-

tisan ! Attens, attens, je vais t'apprendre à me faire chercher midi à quatorze heures. C'eſt ſans doute un menſonge ; lui & le Normand ſont un duo parfait. Le Philoſophe m'avoit bien dit, qu'avant de trouver la Verité, j'aurois bien des obſtacles à ſurmonter. Mais voici une Dame. Peſte, elle eſt bien faite ! voyons ſi ce n'eſt point ce que je cherche.

SCENE VII.

UNE ILLUSION, ARLEQUIN.

L'ILLUSION *à part.*

VOilà un homme qui cherche la Verité, tâchons de l'en détourner : faiſons notre charge d'Illuſion.

ARLEQUIN.

Ah, ah, elle eſt bien ſemillante ; il faut pourtant l'aborder, & la fixer par un compliment bien trouſſé. Madame, je ne crois pas me tromper en vous prenant pour une Déeſſe : oüi, vos appas ſont trop perſuaſifs pour que vous ne ſoyez par la Verité que je cherche.

L'ILLUSION.

La Verité! de quoi me parles-tu ? a

t-elle jamais existé ? Tout est fantôme dans ce monde.

ARLEQUIN.

Fantôme!

L'ILLUSION.

Oüi, te dis-je ; fantôme que l'imagination humaine habille de differentes couleurs, & qu'elle envisage grands ou petits selon la portée de sa vuë.

ARLEQUIN.

Ah! voici un sistême nouveau. Madame, je n'aurois recours qu'à vous-même pour retorquer votre argument : car il est sûr que vous êtes la plus charmante personne....

L'ILLUSION.

Oui, personne, personne : je ne suis rien, mon ami, ni toi non plus.

ARLEQUIN.

Comment donc! nous ne sommes rien?

L'ILLUSION.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Je suis pourtant quelque chose : vous vous mocquez, Madame, & quoique je n'aye pas beaucoup d'esprit, il me semble que j'en aurois assez pour vous détromper. *à part.* Oh! qu'elle est jolie!

L'ILLUSION.

Me détromper ! vous auriez bien de la peine

ARLEQUIN *à part.*

C'est apparamment quelque petite incredule qui n'a pas trouvé de gens assez charitables pour la convaincre ; si je pouvois avoir ce bonheur là !

L'ILLUSION.

Ajoutez-vous foi aux songes.

ARLEQUIN.

Aux songes ;

L'ILLUSION.

Quand vous faites quelque rêve agréable ou fâcheux, croyez-vous en vous réveillant avoir fait effectivement ce que vous avez rêvé.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non.

L'ILLUSION.

Et pourquoi.....

ARLEQUIN.

Parce que ce n'est qu'un songe.

L'ILLUSION.

Eh bien, mon cher, vous dormez le jour comme la nuit ; mais d'une autre espece de sommeil, qui n'est pas moins illusoire que la premiere.

ARLEQUIN.

Comment ! nous dormons donc

l'heure qu'il est ?

L'ILLUSION.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que nous fassions ensemble un petit songe agréable ?

L'ILLUSION.

Vous n'en seriez pas le maître, mon ami : il ne dépend pas de nous de choisir nos songes ; c'est un certain je ne sçai quoi qui les offre à notre imagination ; diantre ! si nous en étions les arbitres, nous aurions trop de plaisir à dormir.

ARLEQUIN.

Mais, quand vous reveillons-nous donc ?

L'ILLUSION.

Oh ! vous me demandez trop, & d'ailleurs je ne suis pas fort sedentaire de mon naturel, il faut que je me donne du mouvement ; adieu mon cher, nous venons de rêver morale, nous aurons peut-être plus de bonheur une autrefois.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone, je vais me desesperer si vous me quittez.

L'ILLUSION.

Ne vous y fiez pas au moins, je vous tromperai, vous me prenez peut-être pour une fille ?

ARLEQUIN.

Fille, femme ou veuve, c'eſt à peu près la même choſe.

L'ILLUSION.

Je ne ſuis rien de tout cela, & je vous tromperai, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Il faut bien que vous ſoyez de l'une de ces trois eſpeces, puiſque vous me menacez de me tromper; Eh! de grace, mon aimable poulette, finiſſez ce badinage, & m'aimez un peu: ſoyez contente de votre réſiſtance, elle a conduit mon amour au point où vous devez le ſouhaiter.

L'ILLUSION *à part.*

Je ſuis pourtant fâchée de n'être qu'une illuſion. (*haut*) mais en verité vous n'y penſez pas, dire à un homme qu'on l'aime?

ARLEQUIN.

Et bien ne me le dites pas, faites-le moi voir

L'ILLUSION.

L'honneur, la bienſéance.

ARLEQUIN.

Bon, bon, tout ceci n'eſt qu'un rêve.

L'ILLUSION.

Vous le voulez donc? ah! je crains bien

bien d'être d'intelligence avec vous contre moi-même.

ARLEQUIN.

O che gusto !

L'ILLUSION *lui mettant la main sous le menton.*

Oüi je vous adore.

ARLEQUIN.

Petit tendron, petit bouchon, petit ..... (*l'Illusion disparoit*) Comment donc ! qu'est-elle devenuë ? ah ! la coquine, je croyois qu'elle railloit ; c'est ma foi une Illusion, je suis une grande duppe : mais après tout j'aime mieux être attrapé de cette façon-là que d'une autre : il faut prendre un parti & ne plus écouter personne.

Arlequin veut sortir : des Mensonges & des l'Illusions l'en empêchent en dansant devant lui, & se le renvoyant l'un à l'autre, le menent sur le bord du Theâtre.

SCENE VIII.

Marche de Mensonges & d'Illusions qui arrêtent Arlequin.

UN MENSONGE *à Arlequin.*

FUis à jamais la verité,
Cheris ton ignorance extrême,
D'une trop dangereuse embléme

Ne perces point l'obſcurité ;
L'homme joüit de la felicité
Quand il peut ſe tromper lui-même.

Entrée de Menſonges & d'Illuſions.

VAUDEVILLE.

UN MENSONGE.

Faut-il dans le tems où nous ſommes
Faire autrement que tous les hommes?
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Nous piquerons-nous de juſtice,
Pour répondre à leur artifice?
Et zon, zon, zon,
Ah, voyez donc.
Un peu de tricherie,
Dans la vie,
Eſt toûjours de ſaiſon.

UNE ILLUSION.

L'Epoux qu'un autre objet enflâme ;
Soupire aux genoux de ſa femme ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Elle qu'un amant en conſole,
De ſon époux feint d'être folle ;
Et zon, zon, &c.

UN MENSONGE.

Un amant pour tromper ſa belle

Jure d'être toujours fidele ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Elle qui vise au mariage,
Le dupe en feignant d'être sage.
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Un jeune blondin me talonne,
Mais malgré l'amour qu'il me donne,
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
N'aurai-je pas assez d'adresse
Pour bien ménager ma tendresse !
Et zon, zon, &c.

Un MENSONGE *Gascon*.

Un Marchand qui me fait avance,
Me la fait-il en conscience ?
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds ;
Suis-je assez sot après l'emplette,
Pour lui payer recta la dette ?
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge ;
Elle étoit cruelle & sauvage ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en réponds,

C'eſt un vieux diction de famil le
Dont je pourrai bercer ma fille.
Et zon, zon, &c.

SCENE IX.

LE SUISSE *de la Verité chaſſe les Menſonges & les Illuſions.*

LE SUISSE.

PArti mon foi, quel diable de tapache faire fous al porte de mon Maîtreſſe? ſorte vous tout dehors pien loin. (*ils ſe retirent*) Ponjour pour votre perſonnage, Montſir.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre valet : voilà une drole de figure, défions-nous'en.

LE SUISSE.

Fous il paroître pien emparraſſé.

ARLEQUIN.

On le feroit à moins, Monſieur, je ne trouve dans mon chemin que menſonges & qu'illuſions: mais je n'y ſerai plus attrappé.

LE SUISSE.

Fous li avre paſſé tout le dangir, &

fou li être tout alére dans le chambre te appartement de la Ferité.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je t'en réponds, autre illusion: quand vous m'aurez bien parlé, je vous verrai disparoître comme un esprit follet.

LE SUISSE.

Non, non, moi l'y être point un l'esprit, j'en suis un Suisse.

ARLEQUIN.

Je conviens que votre forme devroit me rassûrer; mais point d'affaires: allons, allons vous êtes une illusion.

LE SUISSE *lui donne un soufflet.*

Parti moi baillir un soufflet sur ta fissache, si tu pelle moi encore l'allusion.

ARLEQUIN.

Tu appelles cela un soufflet? c'est bien un bon coup de poing. *Ohimé!* voilà un esprit bien pesant.

LE SUISSE.

Pour consolir toi, poire un petit coup pour sti malheureusement.

ARLEQUIN.

Ah! vous m'en direz tant, que je vous croirai à la fin.

LE SUISSE.

Sti fin l'y être pon.

ARLEQUIN.

Oui, voilà du réel, cela & le coup de poing commencent à me détromper.

LE SUISSE.

Foule fous poire encore ein pé tavantage ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, je serai bien-aise de verifier les choses : (*il boit*) ma foi je commence à croire que c'est un Suisse ; faites-moi la grace de me dire d'où vient tant de courtoisie ?

LE SUISSE.

Che ly être le portier de sti tame Ferité ; & sti bon fame li tonnir beaucoup de fin à son Domestique pour l'empêchir de mentir à sa service.

ARLEQUIN.

Vous êtes mon homme ; ah ! Monsieur, par votre moien ne pourrois-je pas voir votre Maîtresse, vous pourrez compter sur une reconnoissance ...

LE SUISSE.

Fous fouloir donnir à moi te l'archant.

ARLEQUIN.

Ohimé ! nous y voilà, le portier de la Verité est comme un portier de Comedie : je suis au desespoir, Monsieur, mais je n'ai pas le sou.

LE SUISSE.

Tant meilleur, Montsir, tant meilleur, li être un grand l'affront, quand fou mi baillir te l'archant.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc,

LE SUISSE.

Parce que mon Maîtresse l'y deffendre d'en prendre.

ARLEQUIN.

Elle fait fort bien.

LE SUISSE.

L'y fouloir pas être venduë mon Maîtresse.

ARLEQUIN.

Elle ne veut pas être venduë, c'est donc pour cela qu'on ne la voit point dans le commerce; mais entrons chez elle, je vous en prie.

LE SUISSE.

Son chez elle l'y être point encore ouverte: che lafre moi-même un grand l'impatience ti conduire fous chez mon Maîtresse; elle afre dans son chambre ein temoisel qui ly être encore bien plus cholie que beaucoup, & cheli être amoureuse de son visache comme un miserable.

ARLEQUIN.

Votre amour doit lui faire pitié ; en est-elle instruite ?

LE SUISSE.

Non ; che n'en parle de mon amour qu'à mon Bouteille.

ARLEQUIN.

Vous avez là une aimable confidente.

LE SUISSE.

Che lavre fait ein janson à son louange qui ly être mon foi fort passablement.

ARLEQUIN.

A la louange de votre Maîtresse ?

LE SUISSE.

Ouy, Montsir.

ARLEQUIN.

Je serois curieux d'entendre votre Chanson.

LE SUISSE.

Il faut poire un petit coup pour tonner courache.

Il chante après avoir bû.

Matemoisele fous li être fort cholie ;
Et j'en suis votre serviteur ;
Gueriffez-moi d'un petit maladie
Que vous afre fait à mon cœur,

Pour

Pour vous point faire l'inhumaine
Contre mon l'amoureux desir ;
Du chour que finira ma peine,
Commencera fotre plaisir.

Voilà mon déclaration tamour.

ARLEQUIN.

Elle est fort bien tournée & parle bon François pour une déclaration Suisse.

LE SUISSE.

Fous lé trouvez donc fort bon ?

ARLEQUIN.

Assurément.

LE SUISSE.

Allons foir s'il fait clair ché mon Maîtresse, & chè faire entrer fous tout d'abord ; lustick lansman.

ARLEQUIN.

Je vous aime de cette humeur, je veux devenir votre ami.

LE SUISSE *chante.*

L'Amour estre un bon garçon, *bis.*
Mais Bachus ly être plus bon ; *bis.*
Souvent l'amour embarasse,
Mais jamais Bachus ne lasse ;
Lampons, &c.
Je suis sot près de Catin *bis.*
Quand je n'ai point bû du vin ; *bis.*
Mis je ne suis plus si bête
Quand j'ai du vin dans mon tête,
Lampons, &c.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', SUIVANS *de la Verité.*
LE SUISSE.

UN SUIVANT.

REgnez Divinité charmante,
Regnez à jamais ſur nos cœurs:
Loin des mortels, à labri des erreurs;
Nous jouiſſons ici d'un ſort qui nous enchante.
Regnez, &c.
Ne craignez plus la verité,
Mortels que ſon nom épouvante;
Aujourd'hui ſa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.
Marchands vous pouvez nous ſurfaire;
Il vous eſt permis de tromper;
Coquettes vous pouvez dupper
L'adoleſcent & le ſexagenaire,

LE SUISSE.

Cabaretiers, empoisonnez,
Traiteurs, faites payer au double;
Commis, friponnez, friponnez,
Partisans, pêchez en eau trouble.

LE SUIVANT.

Triomphe fatale éloquence,
Que l'Avocat, par ta puissance;
Rende le coupable innocent.

LE SUISSE.

Que le Procureur, bien méchant;
Gruge la veuve & le petit enfant,
Par son memoire de dépense.

Tous deux.

Ne craignez plus la Verité
Mortels, que son nom épouvante;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple
inhabité.

On danse.

SCENE II.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN *dans le fond du Theatre.*

LE SUISSE.

MOntame, ein trangier qui demande à faire avec fous un petit parlement.

LA VERITÉ.

Comment un homme a-t-il pû penetrer dans cet azile? peut-il s'en trouver un qui soit digne de se presenter à mes yeux? qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Voilà un début qui m'intimide.

LA VERITÉ.

Repondez, qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Ma foi Madame, je vous le demande, vous devez le sçavoir mieux que moy.

LA VERITÉ.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Vraiment oüi: la Verité doit sçavoir qui étoit mon pere, instruisez-m'en & je vous dirai qui je suis.

LA VERITÉ.

Vous ne connoissez pas votre pere?

ARLEQUIN.

Helas! ma mere ne le connoissoit pas elle-même.

LA VERITÉ.

Voilà un aveu singulier, qu'avez vous donc? vous tremblez.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que cela veut dire, je

n'ai rien à me reprocher, cependant votre vûë me fait frissonner.

LA VERITE'.

C'est un petit levain de l'humaine nature qui me rend redoutable à vos yeux, mais ce ne sera rien: il faut que vous valiez mieux que les autres hommes, puisque votre étoile vous conduit dans un endroit dont l'entrée est interdite à tous les mortels; rassurez-vous, je vous vois avec plaisir, dites-moi ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Un honnête Philosophe m'a adressé à vous pour faire fortune.

LA VERITE'.

Je doute que mon secours vous soit utile, la Verité n'enrichit point.

ARLEQUIN.

Non; mais il y a maniere de vous appliquer, Madame, à de certaines occasions où l'on vous acheteroit bien cher; je connois je ne sçai combien d'amans, par exemple, qui donneroient toutes choses, pour sçavoir si leurs Maîtresses les aiment veritablement.

LA VERITE'.

Quelle folie! si tu les désabusois,

ils regretteroient leur erreur & ne payeroient pas le mauvais ſervice que je leur aurois rendu.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai; mais pour des maris qui ſeroient bien-aiſes de s'éclaircir ſur la fidelité de leurs femmes?

LA VERITE'.

Autre idée : tu voudrois donc te ſervir de moi pour troubler la plûpart des ménages ?

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon; mais je vous tiens dans votre niche : donnez-moi le pouvoir de faire connoître ces gens dont on doit ſe deffier; là...de ces caracteres trompeurs qui ſacrifient tout à leur intereſt.

LA VERITE'.

Tu ferois bien venu, vrayment, de prétendre déſigner les trois quarts du genre humain.

ARLEQUIN.

Diable! il eſt deffendu de nommer les maſques.

LA VERITE'.

Eh! mon cher, crois que ſi j'ai quitté le monde, j'en ai eu de très-juſtes cauſes; que ferois-je parmi les hommes,

les éclairerois-je sur leurs deffauts mutuels ? leur ferois-je connoître toutes les raisons qu'ils ont de se haïr ? Non, non, je leur serois moins utile que funeste, & je serois cause qu'ils se mépriseroient tous en general, sans en devenir plus estimables en particulier.

ARLEQUIN.

Oüi, vous avez raison, & vous me contez cela tout au plus juste : mais, Madame, s'il y a beaucoup de gens qui ne valent rien, il s'en trouve qui ne leur ressemblent pas ; & vous voyez qu'en vous éloignant du monde, vous dérobez des loüanges que vous devez à ceux qui les méritent.

LA VERITE'.

Je ne fais pas un grand larcin ; mais ceux qui méritent des loüanges, se contentent de les mériter, & se reprocheroient l'encens que leur produiroient des vertus qu'ils sont obligez d'avoir.

ARLEQUIN

Comment ? à quoy sert donc la vertu, si ce n'est pour nous distinguer de ceux qui n'en ont point ?

LA VERITE'.

A quoy elle sert ? à remplir le cœur

de celui qui la possede ; elle n'exige point d'autre éclat.

ARLEQUIN.

Que diable ! vous voulez toûjours avoir raison, il n'y a pas moyen de disputer avec vous ; mais revenons à ma fortune, faites comme il vous plaira, mais il faut toûjours la faire, à bon compte.

LA VERITE'.

Tu veux sans doute une fortune des plus brillante ?

ARLEQUIN.

Non, non, je me contenterai d'une fortune modeste.

LA VERITE'.

Je suis bien aise de voir ta discretion, cela m'engagera à t'accorder ta demande : sçachons un peu à quel prix tu mettrois ta felicité.

ARLEQUIN.

Je ne veux qu'une chose.

LA VERITE'.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Assez d'argent pour acheter tout ce qui m'est necessaire.

LA VERITE'.

Voilà un point qui en renferme bien d'autres.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas le point principal ?

LA VERITÉ.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Et bien que m'importent les autres ? je vais au fait moi, & je n'allonge point ma Requête par le dénombrement de mes besoins.

LA VERITÉ.

Pour t'accorder la somme que tu demandes, il faut sçavoir à quoi se montent ces besoins ? voyons.

ARLEQUIN.

Mais.... je voudrois une maison commode, aisée.

LA VERITÉ.

Bon.

ARLEQUIN.

Une femme qui ne le fût point,

LA VERITÉ.

Je t'entends.

ARLEQUIN.

Et qui fût assez jolie pour m'empêcher de faire des maîtresses.

LA VERITÉ.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je veux vivre régulierement moi,

une table bien garnie ; ah ! je devois bien la mettre la premiere : un vin assez bon pour me détourner du cabaret, cela est exemplaire.

LA VERITE'.

Après.

ARLEQUIN.

Des amis francs, sinceres & fideles.

LA VERITE'.

Ne demande donc point de jolie femme.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LA VERITE'.

Parce que ces deux choses sont incompatibles.

ARLEQUIN.

Eh bien ; je me passerai d'amis.

LA VERITE'.

Tu seras bien-tôt content, & je vais permettre l'accès de ma retraite aux mortels, pour te faire choisir dans quelques états celui qui te conviendra le mieux.

ARLEQUIN.

Comment ? il faut donc que j'embrasse un état ?

LA VERITE'.

Sans doute : joüirois-tu sans scrupule

d'un bien que tu n'aurois pas eu de peine à acquerir ?

ARLEQUIN.

Vous me la donnez belle ! & comment font ceux qui vivent de leurs rentes ?

LA VERITÉ.

Cela ne les empêche pas de s'occuper ; & par les ressorts d'une justice distributive, ceux qui ont le plus de moyens de se tranquiliser, sont ordinairement ceux qui se fatiguent le plus.

ARLEQUIN.

J'ai donc bien fait de ne demander qu'une fortune mediocre : mais vous allez apparemment faire battre la caisse aux quatre coins du monde, pour avertir ses habitans que votre Temple leur est ouvert ?

LA VERITÉ.

Non, non, je vais moi-même le faire transporter dans une ville : il n'y sera pas plûtôt, que la nouvelle en sera répanduë & je ne manquerai pas de visites.

ARLEQUIN.

Vous en serez accablée.

LA VERITÉ.

Non, je ne serai visible que fort peu de temps.

ARLEQUIN.

Comment donc, quel changement! nous voilà dans une ville superbe, ne seroit-ce point Constantinople?

LA VERITE'.

Les Turcs ont des Turbans, & tu ne vois ici que des chapeaux.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, je croyois tous les hommes coëffez de la même maniere; mais ne serions-nous pas à Londres? non, voilà de jeunes Seigneurs qui font des pirouettes, & qui ne paroissent pas s'entretenir d'affaires bien serieuses; ah! peste soit du sot, nous sommes à Paris: ne devois-je pas le reconnoître à l'ajustement des Dames, à leur air charmant & meurtrier! nous sommes à Paris, n'est-ce pas?

LA VERITE'.

Oüi.

SCENE III.

LA VERITE', LE SUISSE. ARLEQUIN.

LE SUISSE.

PArti mon foi, Montame, che viens temanter à fous le congé à moi.

LA VERITE'.

Et pourquoi donc, Suisse ?

LE SUISSE.

Fou m'avoir pris à fotre service pour garder ein porte dans un desert où il n'y afre personne, & il y avre la bas ein grand ville avec un tiable de monde qui veut parlir avec fous.

LA VERITE'.

Cela ne durera pas, Suisse, on ne vient me voir que pour la rareté du fait : vous vous retrouverez bien-tôt dans notre tranquillité ordinaire, & d'ailleurs je ne serai pas long-tems ici ; faites entrer sans confusion.

ARLEQUIN.

Nous allons bien voir venir des gens vous consulter pour s'instruire.

LA VERITE'.

Tu pourrois te tromper.

SCENE IV.

LA VERITE', ARLEQUIN, Un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AUrois-je jamais dû m'attendre au bonheur qui m'arrive ; vous êtes

parmi nous ? respectable Divinité, que votre presence va changer les choses de face ! j'appelle à votre Tribunal du Procès que je viens de perdre & qui me regardoit personnellement.

LA VERITÉ.

Qui êtes-vous ?

LE PROCUREUR.

Procureur.

ARLEQUIN.

Un Procureur avoir des Procès ! cela m'étonne.

LE PROCUREUR.

Je viens de perdre ma cause en dernier ressort, & sa perte doit servir de monument autentique de la perversité du siecle.

LA VERITÉ.

Contre qui plaidiez-vous ?

LE PROCUREUR.

Contre ma femme.

ARLEQUIN.

Ah ! vous vous amusez à plaider contre une femme de robe ; ne sçavez-vous pas qu'elles ont plus de rubriques que leurs époux ?

LE PROCUREUR.

Je viens de l'éprouver.

LA VERITE'.

Quel étoit le fond de votre Procès ?

LE PROCUREUR.

Le voici : vous sçavez, Déesse, que dans notre corps nous aimons à marcher le front levé.

ARLEQUIN.

Vous faites bien, pour la commodité du Public.

LE PROCUREUR.

J'ai pris une femme jeune, aimable & bien faite ; & pour éviter tous inconveniens matrimoniaux, je l'ai sommée le lendemain de notre mariage de décliner toute autre jurisdiction que la mienne ; qu'elle n'eût point à prêter l'oreille aux jeunes muguets exploitans du quartier ; en outre, d'éviter ces cercles dangereux où les époux sont continuellement sur le tapis ; mais malgré toutes mes précautions, mes avertissemens & mes défenses, je la trouvai l'autre jour au moulin de Javelle, lorsque je la croyois à l'Opera sous la conduite d'une de ses tantes.

ARLEQUIN.

Elle s'y divertissoit peut-être mieux qu'à l'Opera.

LA VERITE'.

Que vous dit-elle pour excuse?

LE PROCUREUR.

Qu'elle n'y avoit point trouvé de place.

ARLEQUIN.

On y jouoit peut-être Telegone ou les Stratagêmes de l'Amour.

LA VERITE'.

Eh bien?

LE PROCUREUR.

Eh bien, Déesse, elle étoit audit moulin de Javelle, non pas avec sa tante, mais avec deux Dames de ses amies & trois Messieurs de leur connoissance; j'avois avec moi deux témoins, mais deux Procureurs mes confreres.

ARLEQUIN.

Diantre! leur attestation devoit vous être d'un grand poids.

LE PROCUREUR.

Ils ont pourtant été recusez par ma femme, attendu que les deux Dames qui étoient avec elle étoient leurs épouses, & que par consequent ils devenoient eux-mêmes parties interessées.

ARLEQUIN.

De quoi vous avisiez-vous aussi de prendre des témoins du corps?

LE PROCUREUR.

Je n'en avois point d'autres : enfin j'ai poussé la procedure avec la derniere vigueur. J'ai poursuivi ma femme en séparation : tous les Juges connoissent mon bon droit, j'avois des preuves plus que suffisantes, & malgré cela ils ont été obligez en suivant de maudites formalitez, de me déclarer visionnaire.

ARLEQUIN.

Parbleu un homme est bien malheureux de ne pouvoir passer pour un sot quand il a tant d'envie de le paroître ! mais consolez-vous, Monsieur, vous le serez toûjours dans le fond, si vous ne le paroissez pas dans la forme.

LE PROCUREUR.

Et c'est ce qui me desespere : j'aurai le dépit de voir triompher ma femme d'une juste jalousie que l'on condamne au silence ; enfin, Déesse, j'ose recourir à vos bontez, mettez au jour la justice de ma cause & vengez-moi du tort que l'on me fait.

LA VERITE'.

Rendez plutôt graces au destin de vous avoir servi malgré vous-même : pouviez-vous poursuivre un Arrest qui devoit vous couvrir de honte ? repen-

tez-vous du bruit qu'il a pû faire ; quoi-qu'il ait été rendu en votre faveur.

LE PROCUREUR.

En ma faveur ! il me condamne.

ARLEQUIN.

Il vous condamne à n'être point deshonoré, vous voilà bien malade !

LA VERITE'.

Prenez toutes les mesures necessaires pour n'être point exposé à un pareil malheur ; mais en cas qu'il vous arrive, ne l'augmentez point en le rendant public, & qu'il n'y ait au plus que les personnes interressées qui puissent rire à vos dépens.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, n'agissez point comme ces pauvres Poëtes, qui pour se venger du mauvais succès de leurs ouvrages, les font imprimer.

LE PROCUREUR.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Profitez de cet avis.

ARLEQUIN.

Et faites-en part à vos amis, entendez-vous ? voilà déja un état que je ne veux pas embrasser.

LA VERITE'.

Quoi ! tu ne voudrois pas être Procureur ?

ARLEQUIN.

Non, puisqu'ils ne sont point reçûs en témoignage.

SCENE V.

LA VERITE', ARLEQUIN, ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

DE'esse, je viens implorer votre appui contre un ingrat, un perfide qui ne m'aime plus.

ERASTE.

Parlons sans emportement & sans épithetes.

LUCINDE.

Cet affront vous regarde, Déesse, c'est la Verité qu'il a outragée, puisqu'il s'est servi de son nom, des transports les plus persuasifs, pour obtenir un cœur que je voudrois ne lui avoir pas donné.

ERASTE.

Ah ! vous me le reprochez ; je ne

vous en ai plus d'obligation.

ARLEQUIN.

Voilà une drole de maniere d'acquitter une dette.

LUCINDE.

La voilà, cette verité que vous attestiez, Monsieur, que vous preniez à témoin d'une constance qui devoit être éternelle.

ERASTE.

Ne mettons point Madame en jeu, s'il vous plaît.

LA VERITE'.

C'est-àdire, que je n'ai pas beaucoup de part dans cette affaire-ci.

LUCINDE.

Ah! de mon côté il n'est que trop vrai que je l'aime, & que je l'aimerai toûjours: qu'il ne s'attende pas que le dépit chasse ma tendresse, & me fasse accepter les moyens que j'aurois de me venger; je ne manquerois pas de consolateurs, sans doute: mais je veux lui ôter jusqu'au prétexte qui pourroit autoriser son infidelité, être sans cesse en droit de lui reprocher sa perfidie; oui, Monsieur, je serai toujours la même.

ERASTE *à la Verité.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

LUCINDE.

Toujours fidelle.

ERASTE.

Il faut que je sois bien malheureux, de trouver une femme constante.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes le seul qui vous plaignez d'une pareille infortune.

LA VERITÉ.

Comment, Monsieur, ne devriez-vous pas être charmé d'avoir fixé une personne que vous poursuiviez avec tant d'ardeur, & n'auriez-vous pas lieu de vous plaindre si elle avoit été la premiere à changer?

ERASTE.

Moi, point du tout, je ne suis point injuste; & quand Madame m'auroit quitté, je me serois fait une raison: ne sçais-je pas bien que les choses ne peuvent pas toujours durer?

LA VERITÉ.

Combien y a-t-il donc que vous vous aimez?

ERASTE.

Comment! il y a près de six mois.

ARLEQUIN.

Allons, allons, cela est assez raisonnable.

LUCINDE.

Ah! Déesse, ne le croyez pas; il n'y

a que deux mois qu'il me parla pour la premiere fois.

ERASTE.

Ah! cela eſt vrai : je vous confondois avec une autre. . . je ne me ſouviens plus de ſon nom.

ARLEQUIN.

Sans cela il nous le diroit; on aime joliment dans ce pays-ci.

LUCINDE.

Vous voyez, Déeſſe, ſi l'on peut être plus vivement outragée.

ERASTE.

Mais en verité, Madame, vous n'y penſez pas: ſçavez-vous bien que c'eſt moi qui ſuis le lezé dans toute cette affaire; qu'hier encore on me reprochoit que je donnois dans l'Amadis, qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moi, que je devenois un grand inutile; voilà deux ou trois ſemeſtres de galanterie que je manque : pourquoi? parce que je ne quitte point Madame; Damon à qui je devois ſucceder chez Dorimante, a été obligé de ſe faire remplacer par Clitandre. Orphiſe m'a écrit ce matin, que ſi je ne penſois à elle bien ſerieuſement, elle ſeroit obligée d'accepter les ſoumiſſions d'un Partiſan; & je ſçai de bonne

part, que si je ne me dépêche avec Eliante, je me la verrai souffler par un petit collet; il ne faudroit que cela pour bien établir ma réputation !

ARLEQUIN.

Voilà de grandes occasions que vous faites manquer à Monsieur.

LUCINDE.

Eh! Monsieur, vous deviez vous adresser à ces Dames qui ont toujours des consolations toutes prêtes; mais venir chez moi mettre en usage tout ce que la passion la plus vive peut avoir de plus touchant & de plus tendre, me demander un aveu qui devoit, disiez-vous, redoubler votre ardeur; ne l'obtenir que par des protestations qui en auroient imposé à la plus clairvoyante, & croire après cela que je puisse être à l'épreuve d'une infidelité? non, Monsieur, non, vous m'avez inspiré une passion que vous entretiendrez s'il vous plaît, jusqu'à ce que je n'aye plus de goût pour vous.

ERASTE.

Bon, elle me renvoye aux calendes grecques.

LUCINDE.

N'ai-je pas raison, Déesse?

LA VERITÉ.

J'approuverois votre constance, si Monsieur m'en paroissoit digne ; mais il vient de vous découvrir un caractere capable de vous dégager.

ERASTE.

Que je vous ai d'obligation !

LA VERITÉ.

Vous devriez prendre une resolution genereuse.

ERASTE.

Courage.

LUCINDE.

Je ne puis.

ERASTE.

Quel entêtement !

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, oubliez Monsieur par pitié pour vous-même.

LUCINDE.

Je sçai qu'il est indigne de ma tendresse, mais mon cœur n'en est pas moins prevenu ; enfin Déesse, je vous ai demandé votre appui, faites revenir un infidele.

LA VERITÉ.

Je veux vous rendre un service plus important. (*Elle la touche de son Miroir*) Que les traits de la Verité vous penetrent ;

trent ; ils déchireront bientôt le bandeau de l'amour.

ARLEQUIN.

Vous allez devenir un joli garçon.

ERASTE.

Comment donc, vais-je être métamorphosé ?

LA VERITE'.

Non, non, ne craignez rien, ce sera bien assez de vous faire paroître tel que vous êtes.

LUCINDE.

Quelle lumiere frappe mes esprits ! quelle main secourable en chasse le tumulte, pour y répandre le calme & l'indifference ! ah ! Monsieur, vous pouvez desormais sans craindre mes reproches, vous livrer aux bonnes fortunes qui vous attendent, je nen serai point jalouse, & le seul regret que vous me laisserez, sera celui de vous avoir connu.

ARLEQUIN.

Vous devez être bien satisfait.

ERASTE.

Je suis au comble de ma joye.

LUCINDE.

Je ne puis soutenir sa presence, Madame, permettez que je me retire & vous rende grace de vos bienfaits.

ERASTE *riant.*

Elle est ma foi toute adorable, je ne l'ai jamais tant aimée.

LA VERITE' *à Lucinde.*

Arrêtez un moment : il est juste que Monsieur donne carriere à son amour propre, & qu'il connoisse combien votre conquête est estimable.

LUCINDE.

Je n'ai point envie de la paroître à ses yeux.

ERASTE *passioné.*

Ah ! Déesse, quel changement venez-vous de produire, de quels charmes venez-vous d'armer ma chere Lucinde ? je crois voir en elle une Divinité : quoi ! Madame, j'ai pû ignorer le prix d'un cœur comme le vôtre ? ah ! que je vais bien reparer l'injure que je vous ai faite.

LUCINDE.

Je ne vous demande aucune reparation, Monsieur ; épargnez-vous des remords dont je vous quitte : en cessant d'être aimé, vous cessez d'être coupable.

ARLEQUIN.

Vous voilà revenu des Calendes grecques.

ERASTE.

Quoi ! vous ne m'aimeriez plus ! ah !

ne prononcez point un arrêt si barbare ; la Verité m'éclaire, je sens la perte que je ferois si vous me repreniez votre tendresse ; songez que je vous aimerai toujours : je connois tout ce que vous valez, parce que j'ai cette obligation à la Verité.

LUCINDE.

Je lui en ai une autre qui n'est pas moins grande : elle m'a éclairée sur votre compte, comme vous sur le mien ; & cette connoissance que nous tenons d'elle, & qui vous engage à m'estimer, me défend à jamais de vous regarder en face; adieu, Monsieur, les choses ne peuvent pas toujours durer.

ERASTE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Vous meritez bien cela, notre ami.

SCENE VI.

LA VERITE', LA GAZETTE, ARLEQUIN.

LA GAZETTE.

MA chere parente ! que j'ai de joye ; comment, est-ce bien vous ? la Verité à Paris ! cela n'est pas possible,

LA VERITÉ.

Ma chere parente ! quel nœud, quel sang nous lie, d'où tirez-vous votre origine ?

LA GAZETTE.

De vous, en droite ligne; j'ai eu l'honneur de vous representer pendant tout le temps de votre absence, on ne s'est presque point apperçu de votre départ.

LA VERITÉ.

Peut-on sçavoir qui vous êtes ?

LA GAZETTE.

La Gazette.

LA VERITÉ.

La Gazette !

LA GAZETTE.

Oui, correspondante de la Renommée, tante du Lardon, cousine germaine du Mercure, & les Nouvelles à la main sont mes sœurs naturelles.

ARLEQUIN.

Je ne vous crois gueres plus legitime qu'elles.

LA VERITÉ.

Quel sujet vous amene ?

LA GAZETTE.

Le seul desir de vous être utile ; & comme vous êtes nouvellement débarquée en Europe, je viens vous mettre au

fait de tout ce qui se passe.

LA VERITE'.

Quelle folie !

ARLEQUIN.

La Verité n'a que faire de vos instructions, elle sçait en quel état elle a laissé les hommes.

LA GAZETTE.

Elle les trouvera bien changez.

LA VERITE'.

Bien changez ? quelle heureuse nouvelle !

LA GAZETTE.

Pas trop, pas trop.

LA VERITTE'.

Si les Mortels ont changé, ce ne peut être qu'en bien, & je les ai laissé dans un état à ne pouvoir gueres empirer.

LA GAZETTE.

On rafine tous les jours, ma chere parente, & j'ose même dire que votre absence a donné lieu à ce rafinement. Du tems que vous étiez sur la terre, les hommes étoient obligez de se montrer tels qu'ils étoient, la Verité les designoit; mais les choses ont bien changé de face: l'un médit de son prochain par un motif de charité; celui-ci vole son prochain, sous prétexte de l'aider à faire restitu-

tion ; cet autre vend son ami dans une fraude qu'ils ont concertée ensemble, & le tout par délicatesse de conscience ; enfin le médisant devient charitable, le voleur devient restitutionnaire, & le perfide consciencieux. A le bien prendre, il n'y a plus de vice sur la terre, & Messieurs les hommes les habillent d'une façon à les faire passer pour des vertus en cas de besoin.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que pour une Gazette, vous parlez comme un livre.

LA GAZETTE.

Je suis bien-aise de faire voir à ma parente, que je ne suis pas indigne de lui appartenir.

LA VERITE'.

Je n'aurois jamais cru que vous fussiez si sçavante, & je m'imaginois qu'une Gazette ne devoit débiter que des nouvelles.

LA GAZETTE.

Mais vraiment, ma cousine, vous étiez dans l'erreur, & je suis en droit de faire des remarques & des réflexions tant morales que politiques, & caustiques.

ARLEQUIN.

Gagnez-vous bien dans votre métier ? Voyons un peu si je me ferai Gazette.

LA GAZETTE.

Le fond de la Profession ne produit pas grande chose ; mais il y a des revenans-bons clandestins qui dédommagent. Je reçus ces jours passez trente pistoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette que la petite verole ne lui avoit pas gâté le tein. Un Medecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avoit tué par une saignée, étoit mort par un *qui pro quo* d'Apoticaire. Si ce Medecin veut cacher tous ses meurtres au même prix, il sera bien-tôt ruiné.

ARLEQUIN.

Dites-nous, quelques-unes de vos nouvelles.

LA GAZETTE.

D'Italie. Les Venitiens promettent une somme considerable à quiconque trouvera un secret infaillible pour empêcher une femme d'être infidelle. On craint que cette recherche n'ait pas plus de succès que celle du degré de latitude & de la quadrature du cercle, chez les Hollandois.

ARLEQUIN.

Pourquoi de si sages Républiques proposent-elles des choses si difficiles ?

LA GAZETTE.

Ecoutez cet article. Du Parnasse. Quelques Auteurs modernes ont fait une ligue offensive contre les anciens. Apollon ayant lû le Manifeste, a fait cesser les actes d'hostilité, voyant que les modernes n'attaquoient les anciens que par un mal entendu. De Paris. Les Comediens François ont donné cet Eté une Tragedie qui a fait un grand bruit, & qui sera d'une grande utilité au Public. Cette Piece est en forme de Recueil de sentences, maximes, dictons & devises, fort propres à mettre sur les écrans.

ARLEQUIN.

C'est dommage qu'on ne l'aye pas jouée en hyver.

LA GAZETTE.

Les Comediens Italiens donnent des Pieces nouvelles très-frequemment.

ARLEQUIN.

Tant pis, c'est une mauvaise marque.

LA GAZETTE.

Ils ont une attention particuliere à saisir les choses qui peuvent réjoüir le Public : il n'y a pas long-tems qu'ils

donnerent l'Homme Marin, sur la simple relation qu'on en crioit par les ruës.
De Vienne. Le Baron de Chiprechelapre qu'on croyoit noyé dans le Danube par un desespoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours sain & sauf dans sa cave.

ARLEQUIN.

Il étoit mieux là que dans la Riviere.

LA GAZETTE.

De Barbarie. Il y a huit jours qu'un Cadis fit donner la bastonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourse de Sequins, afin qu'il le favorisât dans un procès dont il étoit Juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

LA GAZETTE.

Que n'évoquoit-il son procés en Europe, il n'auroit pas eu affaire à des Juges Barbares.

ARLEQUIN.

Reflexion caustique.



SCENE VII.

LA VERITE', LA COQUETTE, ARLEQUIN.

LA COQUETTE.

AH! charmante Déesse, il n'est que trop vrai qu'il est quelquefois dangereux de vous suivre; vous voyez une personne en bute à la médisance la plus effrenée, pour avoir trop observé les loix que vous prescriviez aux hommes quand vous regniez sur la terre.

ARLEQUIN.

La pauvre petite! elle est jolie, ma foi.

LA VERITE'.

Je ferai en sorte qu'on vous y rende justice; mais faites-moi un portrait fidele de vos mœurs & de votre caractere.

LA COQUETTE.

Je ne vous cacherai point, Déesse, que je me livre sans scrupule aux plaisirs innocens qui peuvent flater une fille de mon âge; fêtes, cadeaux, bals, promenades, spectacles, voilà mes élemens.

ARLEQUIN.

Cela est naturel, c'est aussi mon foible. Madame, je crois que voilà une femme qui me conviendroit.

LA VERITÉ.

Nous verrons. Dites-moi en quoi l'on vous blâme ; car jusqu'ici je ne vois en vous qu'une personne du grand monde, à laquelle tous les plaisirs que vous nommez, sont très-permis.

LA COQUETTE.

Eh bien, Déesse, toute la terre fronde ces plaisirs : on trouve mauvais que je me réjoüisse, & tous les partis qui se présentoient du vivant de mon pere, ne me parlent plus de mariage : ils me trouvent trop vive, disent-ils, trop agaçante.

ARLEQUIN.

Ce sont apparemment de ces esprits enfoncez dans la tristesse : allez, allez, ma belle, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir un mari à votre disposition.

LA VERITÉ.

Ne te presse point. Ce que vous me dites m'étonne : la vivacité & l'enjouement, bien loin de rebuter les hommes, les attirent ordinairement. Comment ces deux choses peuvent-elles produire un effet si contraire ? Que trouve-t-on de si blâmable dans votre conduite ?

LA COQUETTE.

Je vais vous l'expliquer.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que ces nigauds sçavent dire.

LA COQUETTE.

On me reproche que lorsque je vais au bal, je choisis des habits avantageux qui ne me cachent pas assez la gorge; on voudroit je pense que j'étouffasse sous un Dominot, qui dérobe toutes les graces de la taille; on me blame de danser trop spirituellement; on trouve à redire que je me démasque après avoir dansé; que je m'assoye à côté d'un Seigneur, que je me panche sur un autre & qu'un troisiéme me baise les mains, pendant qu'un quatriéme m'évente.

ARLEQUIN.

Troisiéme & quatriéme: que diable, aussi!

LA VERITÉ.

Et comment en usez-vous aux promenades, aux spectacles?

LA COQUETTE.

Oh! pour la promenade, je soutiens qu'il n'y a pas de femme qui ait trouvé l'art de s'y divertir comme moi.

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

LA COQUETTE.

J'y vais en deshabillé, à la verité,

mais parée au possible; j'y trouve des jeunes gens de ma connoissance qui badinent & folâtrent galamment avec moi; chacun d'eux me demande quelque témoignage de mon amitié, comme un brasselet, une tabàtiere; je ne donne la preference à personne, mais je cherche à les contenter tous; de façon que je rentre chez moi sans éventail, sans gands, sans rubans, sans bouquet & sans fichu.

ARLEQUIN.

Sans pannier & sans chignon.

LA COQUETTE.

A propos de chignon: n'y eut-il pas l'autre jour un badin qui m'en coupa une boucle toute entiere? oh! quel folichon, quel folichon!

LA VERITÉ.

Veux-tu que je lui propose de t'épouser?

ARLEQUIN.

Non, ne vous pressez point: je ne veux point d'une femme que l'on tond comme un barbet.

LA VERITÉ.

Achevons; je suis curieuse de sçavoir quelle est votre contenance aux spectacles: que pouvez-vous faire dans une loge, qui revolte le Public contre vous?

LA COQUETTE.

Oh ! pour le coup, Déesse, rendez-moi justice : je vais à la Comedie, j'y cherche des yeux tous ceux à qui je dois une reverence, je les salue ; point du tout, on interprête mal mon sçavoir vivre, & je sçais des gens qui m'ont fait un crime d'avoir rendu dans une Comedie cent quatre-vingt douze reverences, & de ce qu'elles ne s'adressoient qu'à des hommes.

ARLEQUIN.

Ce sont gens sans façon qui voudroient bannir le ceremonial : ne parlons plus de mariage.

LA VERITÉ.

Avant de m'éclaircir sur certains points, je voudrois apprendre comment vous passez votre temps à table ?

LA COQUETTE.

Comme le souper est le dernier plaisir de la journée, je vous avouë que je m'y prête de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela est trop juste.

LA COQUETTE.

Je soupe en grande compagnie, je fais placer près de moi le meilleur de mes amis, à moins qu'il ne s'y trouve

quelque étranger: vous sçavez qu'il faut faire honneur aux étrangers.

ARLEQUIN.

C'est observer le sçavoir-vivre.

LA COQUETTE.

J'éguaye le repas par quelque conte badin; je felicite l'un sur sa belle humeur, je fais des reproches à l'autre sur son air chagrin, j'ai presque toujours le verre en main, & le dessert amene la Chansonnette.

ARLEQUIN.

Madame, ne l'interrogez pas sur l'après souper.

LA VERITE'.

Je suis amplement instruite; mais je ne vois pas dans tout cela le fondement de vos plaintes contre moi; quel rapport puis-je avoir avec votre maniere d'agir, & comment suis-je cause que l'on médit de vous?

LA COQUETTE.

Comment, Déesse! vous ne le voyez pas? je dis ce que je pense, je ne cache point mes démarches; me propose-t-on quelque partie qui me flatte, je l'accepte; me plaît-on, je l'avoue; n'est-ce pas là suivre la Verité de point en point?

LA VERITÉ.

Vous prenez le change.

ARLEQUIN.

La pauvre fille est dans la bonne foy ; il ne lui manque que d'être dans le bon chemin.

LA VERITÉ.

Je vais tâcher de l'y mettre ; changez d'inclination & de manieres, vous ne vous entendrez plus reprocher la sincerité de vos démarches.

ARLEQUIN.

Retenez bien cela.

LA COQUETTE.

Mais, Déesse, vous m'avez dit au commencement de notre conversation, que vous ne voyez rien dans ma conduite qui pût me la faire reprocher.

LA VERITÉ.

C'est que je n'en avois pas entendu la fin ; je ne condamne point certains plaisirs, mais la façon dont vous vous y livrez, est condamnable. On peut aller à la Comedie, (par exemple,) sans s'y donner en spectacle à tout le monde.

ARLEQUIN.

Oui, ne s'y pas disloquer à force de reverences.

LA

LA VERITE'.

On peut aussi se promener & revenir chez soi avec ses gands, son fichu & son éventail.

ARLEQUIN.

& cetera.

LA VERITE.

Aller au bal sans sortir de la décence à laquelle votre sexe vous oblige; danser modestement & ne s'asseoir sur personne.

ARLEQUIN.

Ne pas s'étendre sur quatre Messieurs comme sur un canapé.

LA VERITE'.

Lorsqu'on vous plaît, vous l'avouez, & vous appellez cela suivre la Verité; c'est prendre les choses à la lettre, & s'il ne falloit qu'avouer ses foiblesses, la Verité seroit aisée à suivre: vous dites ce que vous pensez, & vous voulez que je vous en aye obligation; il faut penser bien, quand on veut se faire un merite de dire ce que l'on pense. Penser bien & agir de même, voilà suivre le chemin de la Verité: vous en êtes un peu éloignée; si vous ne pouvez y entrer tout d'un coup, approchez-vous-en du moins. Quand vous aurez quelque foible, com-

battez-le, & loin d'en faire un aveu qui en redouble la honte, tâchez en le cachant à tout le monde, d'en perdre vous-même le souvenir.

LA COQUETTE.

Vraiment, voilà bien des affaires; cacher son foible à tout le monde, l'oublier soi-même: il faut que cela soit trop difficile, puisque cela ne me paroît pas naturel; mais nous tâcherons de concilier toutes ces choses, & jusqu'à ce que je les ressente, je feindrai de les exécuter. J'imiterai Belise la prude, je ne verrai personne en general, & le particulier m'en dédommagera: point de parties tumultueuses; à huis-clos, à huis-clos: jamais de promenades au Cours; des maisons de campagne: je refuserai avec éclat l'hommage de ceux qui ne me plairont pas, pour accepter à petit bruit & sans crainte d'être blâmée, la tendresse de celui qui me flattera le plus: ne vous mettez pas en peine, j'accommoderai cela à merveille.

Elle sort, & la Verité la touche de son miroir.

ARLEQUIN.

Vous la laissez partir dans une belle résolution?

LA VERITE'.

Elle ne la gardera pas jusques chez elle, & je veux que la visite qu'elle m'a renduë lui soit utile.

SCENE VIII.

UN COMEDIEN *Italien*, UN COMEDIEN *François*, LA VERITE', ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *Italien*.

Ah! puissante Déesse, nous implorons votre secours.

LE COMEDIEN *François*.

Nous avons recours à vos bontez, Déesse charmante.

LA VERITE'.

Que puis-je faire en votre faveur, & qui êtes-vous?

LE COMEDIEN *Italien*.

Vous voyez en nous deux états, qui composent tous les Royaumes & les Republiques.

LE COMEDIEN *François*.

Vous voyez en nous des Protées & des Cameleons.

LE COMEDIEN *Italien*.

Oüi, nous sommes les miroirs des mœurs & des caracteres.

ARLEQUIN.

Voilà des gens de biẽn des métiers.

LA VERITE'.

C'eſt-à-dire que vous êtes Comediens ?

LE COMEDIEN *François*.

Oüi, Déeſſe, Monſieur eſt de la Troupe Italienne, & moi de la Françoiſe.

ARLEQUIN.

Des Comediens ! il y a long-tems que j'ai envie de l'être.

LA VERITE'.

Ce ne ſeroit pas le plus mauvais parti que tu pourrois prendre.

ARLEQUIN.

Et bien, mes amis, avez-vous bien du monde ?

LE COMEDIEN *François*.

La la.

L'ITALIEN.

Couſi couſi.

ARLEQUIN.

Vos Troupes ſont-elles bonnes ?

L'ITALIEN.

Celle de Monſieur eſt excellente.

LE FRANÇOIS.

Et la vôtre eſt admirable.

ARLEQUIN.

Eh! Messieurs, vous êtes trop honnêtes.

L'ITALIEN.

Il faut avoüer que ces Messieurs jouent avec grace ; une noblesse, une décence... ils débitent avec tant d'art les grands sentimens de leurs Tragedies, qu'ils ajoûtent à la majesté des anciens Heros qu'ils representent ; car je suis sûr qu'ils ne parloient, ni ne gesticuloient comme ces Messieurs.

LE FRANÇOIS.

Je pourrois vous faire le même compliment, si vous representiez des Tragedies comme dans notre païs ; mais quoique vous soyez obligez à Paris de vous restraindre au seul comique, vous n'y donnez pas moins lieu de vous faire admirer, par la maniere aisée dont vous rendez les choses. Tout chez vous part de source, & l'on ne diroit point à vous voir, que vous êtes Comediens.

ARLEQUIN.

Assurément voilà deux amis bien sinceres.

LA VERITE'.

Sçachons ce qui vous amene.

LE FRANÇOIS.

Il ne nous manque que de bonnes nou-

veautez ; mais nous avons affaire à des Auteurs si entêtez & si prévenus d'eux-mêmes, que la plûpart de leurs Pieces tombent.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMEDIEN *Italien.*

Et nous venons vous suplier, Madame, de leur inspirer ces vraies beautez qui font infailliblement réussir les Ouvrages.

LE COMEDIEN *François.*

C'est ce qui nous amene. Oserions-nous nous flater de voir nos vœux remplis ?

LA VERITE'.

Je ferai mon possible pour vous contenter. Mais voilà une plaisante figure.

SCENE IX.

Un POETE & les susdits.

LE POETE.

DE'esse trop aimable & dont l'heureux retour
Va mettre aux yeux de tous, mes talens au grand jour ;
Je descens un moment du sommet du Parnasse ;
Et viens solliciter près de vous une grace.

LA VERITÉ.

Vous êtes Poëte apparemment ?

LE POETE.

Oui, Déesse.

ARLEQUIN.

A quoi l'avez-vous connu ?

LA VERITÉ.

A son langage.

ARLEQUIN.

Et moi à son habit.

LA VERITÉ.

Quelle grace exigez-vous de moi ?

ARLEQUIN.

Il vient apparemment vous prier de marquer ses vers à votre coin.

LE POETE.

Non, Monsieur, je me contente des presens que j'ai reçûs de Madame, & je ne lui demande que les moyens de les faire valoir.

LA VERITÉ.

Voyons.

LE POETE.

Je suis Auteur Dramatique, mes Pieces sont excellentes, tous ceux à qui je les lis en conviennent; mais si-tôt qu'elles paroissent sur le Théatre, elles changent de face, & les Comediens les défigurent tellement, qu'elles sont mécon-

noissables. Ils me mettent en pieces, me ruinent, me coupent la gorge; & je vous prie, Madame, de leur donner des talens capables de rendre mes productions à la lettre: qu'ils en sentent le vrai; qu'ils en soient effectivement penetrez: c'est ceque je ne puis leur faire comprendre. Il n'y a que vous, Déesse, capable d'un pareil miracle; si vous voulez l'operer, ma fortune est faite.

L'ITALIEN.

Voilà un plaisant original!

LE FRANÇOIS.

Vous radotez.

LE POETE.

Ce que je dis n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien que ces Messieurs sont Comediens?

LE POETE.

Ah! Messieurs, vous voyez que je sollicite en votre faveur, & que je demande pour vous ce que vous n'auriez jamais demandé de votre vie.

L'ITALIEN.

Nous vous avons rendu un plus grand service, & nous venions conjurer la Déesse de vous donner du moins le sens commun.

LE POETE.

Il faut n'en point avoir pour croire, que j'en aye besoin.

LE COMEDIEN *François.*

Vous ne connoissez pas ce qui vous est necessaire.

LA VERITE'.

Ne vous parlez point avec aigreur, vous avez besoin les uns des autres, tâchez de vous concilier.

LE COMEDIEN *Italien.*

Eh le moyen! ces Messieurs sont d'un entêtement .....

LE POETE.

Et vous d'une présomption....

LE COMEDIEN *François.*

Ils ne recevroient pas le moindre conseil.

LE POETE.

E'tes-vous capables d'en donner? nous sçavons ce qu'il faut au Public.

LE COMEDIEN *François.*

Que ne le lui donnez-vous donc: nous sommes tous les jours accablez de reproches: on nous prend à partie quand nous jouons vos Pieces, & l'on nous demande comment nous pouvons recevoir de pareilles platitudes.

LE POETE.

Et moi, tout le monde me fait la guerre de donner de si bonnes choses à des gens qui les jouent si mal; vous les feriez valoir, si vous faisiez attention à la maniere dont je les recite. Qui doit connoître mieux que l'Auteur même la valeur intrinseque d'une Piéce qu'il a composée? N'est-ce pas son sang, ses entrailles dont il se dépoüille, pour vous en confier le dépôt précieux? Ah! Messieurs, s'il a le malheur de voir sa progeniture en des mains étrangeres, laissez-lui du moins la consolation de donner à son enfant, cette nourriture, cette éducation, sans laquelle les premiers soins du pere sont infructueux.

ARLEQUIN.

Finissez-donc, vous me faites pleurer.

LE POETE.

Enfin, Déesse, vous sçavez quelle est ma priere, je la renouvelle en faveur de ces ingrats que je veux enrichir malgré qu'ils en ayent.

LE COMEDIEN *Italien.*

Souvenez-vous de grace de ce qui vous amene. C'est un homme qui ne croira jamais avoir été dans le faux, à moins

que vous ne lui appreniez à penser juste.

LA VERITE' *au Poëte.*

Je me garderai bien de vous faire des presens dont vous croyez n'avoir pas besoin ; si vous m'aviez consultée pour vous personnellement, j'aurois pû vous être utile ; mais votre orgueil vous a porté à solliciter pour autrui des choses que vous auriez dû demander pour vous-même, je vous laisse tout en proye à votre bonne opinion.

LE POETE.

C'est donc là tous les services que vous pouvez me rendre ? Et bien je vous baise les mains, & pour me venger de ces Messieurs, je vais travailler pour l'Opera.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, mon ami, on n'a pas besoin de la Verité pour réussir dans ce pays-là.

LE POETE.

Pour la Foire, pour Polichinelle.

ARLEQUIN.

Pour le Pont-Neuf.

LE POETE.

Que les Romains pressez de l'un à l'autre bout,
Doutent où je puisse être & me trouvent par tout.

SCENE X.

LA VERITE', *les deux* COMEDIENS, ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *François.*

DE'esse, nous sommes au desespoir de vous avoir déplû.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois par à vous trouver plus raisonnable que les autres; mais n'importe, je veux faire un présent à l'une de vos deux Troupes.

LE COMEDIEN *François.*

Peut-on vous demander en quoi il consiste?

LA VERITE'.

En un Acteur: le voilà.

LE COMEDIEN *François le tirant par le bras.*

Je le crois excellent pour notre Théatre.

LE COMEDIEN *Italien le retirant.*

Il ne sera pas moins bon pour le nôtre.

LA VERITE'.

Je le laisse le Maître de choisir la Troupe qui lui convient

ARLEQUIN.

Voyons.....

Il fait plusieurs lazis avec les Comediens l'Italien lui donne du jeu, & le François se plaint qu'il lui a gâté sa perruque.

ARLEQUIN.

Allons, allons, je suis des vôtres, mon ami.

LA VERITE'.

Acceptez-le de ma main.

ARLEQUIN.

Vivat, me voilà Comedien; mais à propos, cela fera-t-il ma fortune?

LA VERITE'.

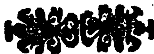
Tu n'en as demandé qu'une médiocre tu dois être content.

LE COMEDIEN *François*.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Je vous dédommagerai par quelque Actrice nouvelle.



SCENE IX.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN, LES COMEDIENS.

LE SUISSE.

EH ! Montame, emporte vite fotre maison hors de la Ville.

LA VERITE'.

Qu'y a-t-il ?

LE SUISSE.

Tout le monde il vient avec de grosses chandelles de paille pour brulir fotre Temple: ils dirent qu'il n'ont pas besoin de la Ferité, & que vous gâtez tout leur affaire.

LA VERITE'.

Ils n'ont pas tort.

LE SUISSE.

Chacun a porté son plainte chez le Commissaire, & sti Montsir habilé avec un robe de chambre tout noir, il vient mener vous en prison par un Sentence.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, c'est moi qui suis cause de l'accident qui vous arrive.

LA VERITE'.

Je vais le prevenir & disparoître.

ARLEQUIN.

Vous m'aviez bien dit que vous ne feriez pas long-tems dans ce pays-ci.

LA VERITE'.

J'y ai encore plus resté que je ne croyois.

SCENE DERNIERE.

LE COMMISSAIRE, ARCHERS, & les susdits.

LE COMMISSAIRE.

OU est la Verité?

ARLEQUIN.

Bon, elle est bien loin, ne croyez-vous pas qu'elle vous attendoit?

LE COMMISSAIRE.

Elle a tort, je ne venois ici que pour lui rendre tous les respects qui lui sont dûs. Que je suis malheureux de ne l'avoir pas trouvée!

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la premiere fois que vous l'avez manquée,

Dernier Divertissement de Masques.

CHantons, dansons tous,
La Verité n'est plus avec nous;
Sur nos défauts, lorsqu'elle nous éclaire;
Ce n'est point pour nous soulager:
Elle devroit plutôt les taire,
Ne pouvant les corriger.
Chantons, dansons tous,
La Verité n'est plus avec nous.

On danse.

I. VAUDEVILLE.

Quand vous sçavez qu'une cruelle
Sans aucun fruit, vous fait brûler pour elle,
Malheureux amant rebuté,
Quelle fatale vérité!
Mais quand par un sort favorable,
Vous lisez dans ses yeux,
Remplis de feux,
L'instant heureux,
Qui doit combler vos vœux:
Verité trop aimable!

Qu'une famille vous marie
Sans votre choix, selon sa fantaisie;

A quelque vieillard hebété,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable ;
On vous donne un galand
Jeune & fringant,
Et qu'il vous prend
Sans perdre un ſeul inſtant ;
Verité trop aimable !

LE SUISSE.

Lorſque vous demandir bouteille ;
Et que votre Hôte il fait la ſourde oreille ;
Qu'il n'afre point de charité,
Quelle fatale verité !
Mais quand il être fort traitable ;
Qu'il vous donne du fin
Juſqu'au matin,
Et qu'un Catin
Vous en verſe tout plein ;
Verité fort choulie !

ARLEQUIN.

Lorſque nous voyons une Piece
Faire bâiller, inſpirer la triſteſſe ;
Pour toute la Communauté,
Quelle fatale verité !
Mais quand par un ſort favorable,

Le parterre applaudit,
Se réjouit,
Badine & rit
A tout ce que l'on dit:
Verité trop aimable!

On danse.

II. VAUDEVILLE.

Laissons notre voisin en paix;
Sur autrui ne glosons jamais,
Et nous agirons à merveille;
Sur nous le trait de Verité
Peut-être également porté;
Nous devons craindre la pareille.

Le pauvre Lubin est un sot,
Je le sçais; mais je n'en dis mot;
Et je crois agir à merveille:
Car je suis époux comme lui,
Et dès demain, dès aujourd'hui;
Il peut m'arriver la pareille.

A Philis je sçais un galant,
Je n'en dirai rien cependant,
Et je crois agir à merveille:
Car enfin que sçait-on comment;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Il peut m'arriver la pareille.

ARLEQUIN.

Lorſqu'on ſiffle chez nos voiſins,
Nous n'en paroiſſons pas plus vains;
Et nous agiſſons à merveille :
Car enfin, que ſçait-on, vraiment;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Autant nous en pend à l'oreille.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé : *Le Temple de la Verité*, Comedie ; Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, ce 15. Juillet 1726.

SECOUSSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

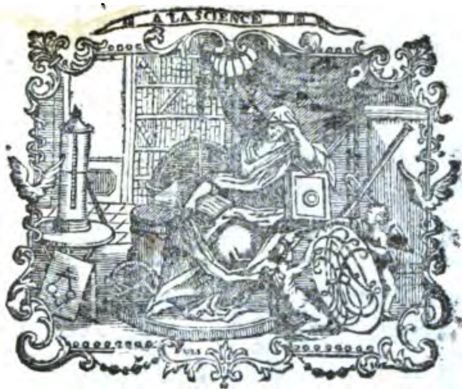
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'AMOUR PRECEPTEUR.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Par M. G***.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le 25. Juillet 1726.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE LA VALLIERE.

MONSIEUR,

J'ai hesité quelques momens à mettre votre nom à la tête de cette Comedie; mais à qui convenoit-il mieux de dédier l'AMOUR PRECEPTEUR, *qu'à un jeune Seigneur, beau comme l'Amour même, qui a les qualitez les plus essentielles pour se faire aimer? En effet,* MONSIEUR, *vous n'avez qu'à vous montrer pour enlever tous les cœurs, les graces sont répanduës dans vos actions les plus indifferentes, & mille*

belles qualitez réünies dans votre personne, vous rendent, avec justice, les delices de l'illustre & vertueuse Princesse à qui vous êtes attaché par les liens du sang; Elle partage toute son affection entre vous, Monsieur, *& Monsieur votre frere, qui est le seul qui puisse vous être comparé; Les sentimens de cette grande Princesse sont toujours fondez sur la raison, son discernement est exquis, & l'extrême tendresse qu'elle ressent pour vous,* Monsieur, *fait bien mieux votre éloge, que tout ce que je pourrois dire à votre sujet. Je sens que la matiere est au-dessus de mes forces, & lorsque j'ai l'honneur de vous présenter une Piece que le Public a reçu favorablement; je n'ai point eu d'autre dessein que celui de vous assurer,* Monsieur, *du profond respect & du sincere attachement avec lequel je suis,*

Votre très-humble & très-obeïssant serviteur G...

L'AMOUR

PRECEPTEUR,

ACTEURS.

ALBERTI, Gentilhomme Venitien.

LELIO, } Enfans d'Alberti.
SILVIA, }

HENRIETTE, Pupile d'Alberti.

ARLEQUIN, } Domestiques d'Alberti.
SPINETTE, }

FLAMINIA sous le nom du Seigneur Frederico.

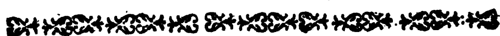
TRIVELIN, Valet de Flaminia.

HORACE, Oncle de Flaminia.

La Scene est à Venise.



L'AMOUR PRECEPTEUR.



ACTE PREMIER.

La Scene représente une Salle de la maison d'Alberti.

HENRIETTE, ARLEQUIN.

HENRIETTE.



AH ! mon cher Arlequin, je ne me sens pas de joye.

ARLEQUIN *rit.*

Ah, ah, ah.

HENRIETTE.

De quoi ris-tu donc ?

noms careſſans qui plaiſent tant aux perſonnes que l'on aime .... Bon jour, Henriette, bon jour.

ARLEQUIN.

Franchement elle a raiſon ; bon jour Henriette, bon jour ... qu'elle bruſquerie ! à votre place je lui aurois dit, ma chere petite Henriette, mon petit cœur, ma petite reine, que je ſuis charmé de vous rencontrer ici ! permettez que je vous dérobe un petit baiſer.

HENRIETTE.

Ce garçon là ne manque pas d'eſprit... En effet, c'eſt ainſi que l'on doit en agir avec ſa femme prétenduë.

LELIO.

Ma femme !

HENRIETTE.

Oui, Monſieur, votre femme : le Seigneur Alberti votre pere, ne vous a-t-il pas commandé, encore aujourd'hui, de me regarder ſur ce pied-là ?

LELIO.

Mais, Henriette, vous n'êtes encore qu'une enfant.

HENRIETTE.

Un enfant ! j'ai douze ans paſſez, afin que vous le ſçachiez, & à cet âge là, l'on peut fort bien être mariée.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, sur tout quand le fruit est précoce ; allons, Seigneur Lelio, rendez s'il vous plait vos respects à votre épouse future, & demandez-lui excuse de votre impolitesse.

HENRIETTE.

C'est fort bien dit, rangez-vous à votre devoir, Monsieur, & l'on vous pardonne votre indifference passée.

LELIO.

Cela me feroit rire dans un autre tems, mais je suis si outré de la dureté de mon pere ...

HENRIETTE.

Eh bien, Monsieur, je vous attends.

LELIO.

Eh Henriette, laissez-moi, vos discours me fatiguent ; voilà encore une plaisante petite fille, de le prendre sur ce ton là !

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi, ahi.

HENRIETTE.

Plaisante petite fille ! ah ! je creve ; plaisante petite fille, à une personne de mon âge ; ah je vous apprendrai, Monsieur, à me traiter ainsi.

LELIO.

Et que ferez-vous ?

HENRIETTE.

Je ferai bien-tôt votre femme en dépit de vous, & dans cette qualité je vous ferai voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a rien à redire à cela, la vengeance est naturelle.

HENRIETTE.

Je cours avertir le Seigneur Alberti de vos mépris, il m'en fera raison, ou... je ne suis pas fille....

ARLEQUIN.

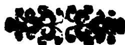
Voilà un serment terrible.

HENRIETTE.

Suis-moi, Arlequin. *Ils sortent.*

LELIO.

Sous quelle malheureuse étoile suis-je donc né ? ah ! ma chere Flaminia, quelqu'obstacle que l'on apporte à notre amour, je perdrai plutôt la vie que de devenir infidele.



SCENE III.

LELIO, SILVIA.

SILVIA.

EH! mon frere, que faites vous? vous connoissez l'esprit violent de notre pere. Vous allez encore l'irriter par la maniere dont vous en agissez avec Henriette : ne pouvez-vous vous contraindre avec elle un seul moment?

LELIO.

Non, ma sœur, je n'y puis plus tenir; depuis que mon pere l'a assurée qu'elle m'épouseroit, cette petite folle me desespere.

SILVIA.

En verité vous n'êtes pas plus raisonnable qu'elle, & si je n'avois pris le soin de l'arrêter & de prier Arlequin de la mener dans ma chambre, mon pere seroit déja informé de votre peu de complaisance.

LELIO.

Eh! ma sœur, que vos leçons conviennent peu à l'état où je suis; ah! Fla-

minia, Flaminia, quel sacrifice on veut exiger de moi ?

SILVIA.

Mais mon frere, cette Flaminia est donc une grande enchanteresse, pour vous ôter ainsi l'usage de la raison ?

LELIO.

Ah ! Silvia, si vous connoissiez cette charmante fille, vous ne seriez plus surprise de la vivacité de mon amour; que n'aimez-vous, ma chere sœur ! vous sentiriez en un moment jusqu'où vont toutes mes peines.

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdemoiselle venez, si vous voulez, contenir la petite Henriette : elle veut à toute force sortir de votre chambre pour aller trouver le Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je vous quitte, mon frere, je vais tâcher d'adoucir son esprit irrité.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO *se promene en rêvant & donne toutes les marques d'un homme agité d'un violent chagrin.*

ARLEQUIN.

NOtre jeune Maître paroît enfoncé dans ses reflexions; il faut que je me divertisse un peu à ses dépens.

LELIO.

Faut-il qu'un pere barbare separe deux cœurs aussi étroitement unis!

ARLEQUIN.

Permettez, Monsieur, que je vous felicite sur le choix de Mr. Alberti votre pere.....

LELIO *en lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour ton compliment... sors impertinent...

ARLEQUIN.

Ce n'est que pour badiner.... Mademoiselle Heriette est si aimable, elle a de petites manieres si douces, si engageantes.

LELIO *lui donne des coups de pieds au cul.*

Ah, maraut que vous êtes, vous voulez rire? Oh je vous ferai connoître à qui vous vous jouez .... hors d'ici.

ARLEQUIN *pleurant.*

Cela devient serieux.... sçavez-vous bien, Monsieur, que je commence à me fâcher?

LELIO.

Eh que m'importe?

ARLEQUIN.

Il m'importe à moi : je suis un valet fidele; Monsieur Alberti veut que vous épousiez la petite Henriette, j'y ai donné mon consentement, & vous l'épouserez.

LELIO.

Je l'épouserai, traître?

ARLEQUIN.

Oui, vous l'épouserez.

LELIO.

Ah! Je t'apprendrai à parler.

Il le rosse, Arlequin crie de toutes ses forces.



SCENE VI.

LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI.

ALBERTI.

EH que diantre as-tu à pleurer ainſi ?

ARLEQUIN.

Je ne pleure pas ſans raiſon, Monſieur, je viens d'être roué de coups.

ALBERTI.

Qui t'a battu ?

ARLEQUIN.

Le ſignor Lelio.

ALBERTI.

Mon fils ?

LELIO.

C'eſt ainſi que l'on doit traiter un Valet inſolent.

ARLEQUIN.

Un ſoufflet, trois coups de pied au cul, vingt coups de bâton ; voilà de beaux préſens de noces.

ALBERTI.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Voilà ce que m'a valu le compliment que j'ai fait à Monſieur ſur ſoin maria-

ge avec Mademoiselle Henriette.

ALBERTI.

Oüi, vous le prenez sur ce ton ? oh je mettrai bien-tôt ordre à votre conduite.

LELIO.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, mon pere, mais vous ne me ferez pas changer de resolution ; en vain vous m'avez fait, pour ainsi dire, enlever de Bologne, où j'achevois mon Droit, pour me faire quitter tout commerce avec Flaminia : c'est une fille fort riche, d'une beauté & d'un merite superieur à celles de son sexe, & chez laquelle les plus illustres Cavaliers de cette Ville tiennent à honneur d'être reçus : j'ai eu l'avantage de lui plaire & d'en être aimé ; nous nous sommes donnez une promesse de mariage, & rien n'est capable de rompre les engagemens que j'ai pris avec elle.

ALBERTI.

Je ne suis que trop informé de vos folles prétentions, mais n'esperez pas que j'y donne jamais les mains : vous épouserez Henriette, ou par la mort...

ARLEQUIN.

Oui, elle sera votre femme, j'y ai regardé, oh, oh.

LELIO.

Maraut... Eh! mon pere, y pensez-vous bien ? moi épouser Henriette, une enfant ! elle a près de cent mille écus, il est vrai ; sa mere qui vous l'a confiée en mourant, vous a chargé de lui choisir un bon parti, & vous croyez que rien ne convient mieux à l'arrangement de vos affaires que de me la donner en mariage.

ALBERTI.

Sans doute.

LELIO.

Voilà de beaux projets, mais ils ne seront pas executez, sur ma parole.

ALBERTI.

Ils le seront.

LELIO.

Non, mon pere.

ARLEQUIN.

Nous vous ferons bien obéir...

LELIO.

Sans le respect que j'ai pour mon pere, je t'assommerois de coups.

ARLEQUIN.

Le respect que vous avez, dites-vous, pour le Signor Alberti, vous empêche de me battre ?

ALBERTI.

Sans doute, je voudrois bien qu'il

poussât l'audace jusqu'à...

ARLEQUIN.

Oh cela étant, vous n'épouserez jamais votre mijaurée de Flaminia ; c'est moi, qui vous le dis.

LELIO.

Mon pere....

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous serez marié avec Henriette.

LELIO.

Je perds patience....

ALBERTI.

Je m'en mocque.

ARLEQUIN.

Et nous ferons les accords dès ce soir, n'est-il pas vrai Seigneur Alberti ?

LELIO.

Je n'y puis plus tenir.

Il éloigne Arlequin vers la Cantonade & le bat.

ARLEQUIN.

Ayuto, misericordia, Signor padre, ayuto.

ALBERTI.

Attends, attends coquin.

ARLEQUIN.

Ah je suis estropié *son tutto rovinato.* *Il pleure.*

Arlequin & Alberti font une Scene de lazzis très courte & très vive ; le premier est dans une colere extrême d'avoir été battu, après qu'Alberti l'a assuré que son fils ne lui manqueroit pas de respect ; le second est outré de l'insolence de Lelio : ils parlent tous deux à la fois, & Alberti à toutes les peines imaginables à faire taire Arlequin.

ALBERTI.

Ecoute, Arlequin, je sçais un remede à l'insolence de Lelio.

ARLEQUIN *pleurant.*

J'aimerois mieux un remede contre les coups de bâton.

ALBERTI.

Lelio n'a gueres que dix-neuf ans, il n'a pas achevé son Droit ; je veux lui donner un Precepteur qui ne le quittera pas d'un moment, jusqu'à ce qu'Henriette soit en état d'être mariée : je lui confierai toute l'autorité que j'ai sur lui.

ARLEQUIN.

Vous ne lui ferez pas un grand présent ; mais Monsieur, s'il vous plaît, le Précepteur ne sera-t-il pas battu, par Monsieur Lelio ?

ALBERTI.

Au contraire, il sera en droit de le

corriger vivement : un Précepteur est un homme respectable.

ARLEQUIN.

Et où est-il, ce Précepteur ?

ALBERTI.

Je vais le chercher : dans Venise, il y en a plusieurs qui ne demanderont pas mieux que d'entrer chez moi.

ARLEQUIN.

Ne prenez point cette peine, j'ai votre affaire.

ALBERTI.

Comment ! tu en connois un ?

ARLEQUIN.

Oüi, vous dis-je.

ALBERTI.

Il me faut un grand'homme.

ARLEQUIN.

Celui-là est petit, mais . . .

ALBERTI.

J'entends un homme de merite, en a-t-il ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous en assûre.

ALBERTI.

Vert ?

ARLEQUIN.

Celui que je vous propose est rouge, jaune, bleu & blanc.

ALBERTI.

ALBERTI.

Tu veux rire ?

ARLEQUIN.

Ne vous embaraſſez de rien, votre homme eſt tout trouvé, mais je vous avertis d'une choſe, c'eſt qu'il a grand appetit.

ALBERTI.

Nous tâcherons de le ſatisfaire, ma table eſt aſſez bonne, comme tu le ſçais ?

ARLEQUIN.

Comment ! il mangera à votre table ?

ARBERTI.

Sans doute, veux-tu qu'il mange avec des Valets ?

ARLEQUIN.

Oh ! il n'eſt pas glorieux, & c'eſt ce dont il s'embarraſſeroit le moins ; mais voici à peu près ce que je ſçai qu'il pourra vous demander. A déjeûner une bonne bouteille de vin, un pain d'une livre, & la moitié d'un fauciſſon de Boulogne.

ALBERTI.

Cela vaut fait.

ARLEQUIN.

Mallepeſte, c'eſt un bon métier d'être Précepteur : à dîner un plat grand comme cela, de Vermicelle, ou de Macarons.

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Un foye de veau dans la poëlle, & une bonne livre de fromage de Milan.

ALBERTI.

Tu te mocques?

ARLEQUIN.

Monsieur, chacun a son ragoût, c'est un homme qui se feroit pendre pour du fromage.

ALBERTI.

Voilà un homme d'un caractere bien singulier; mais s'il me convient...

ARLEQUIN.

Deux bouteilles de vin & du dessert: le souper à peu près de même; cela vous accommode-t-il?

ALBERTI.

Très-fort, tout ce que tu m'as demandé là, est fort commun, & si je suis content de celui que tu me proposes, je prétends le traiter tout autrement.

ARLEQUIN.

Cela étant je vous l'amene ici dans un demi-quart d'heure....mais au moins vous mettez dans le marché qu'il ne sera pas battu par Monsieur Lelio.

ALBERTI.

Très-sûrement. Va, cours, je t'attends avec impatience.

SCENE VII.

La Scène change & represente le devant de la maison d'Alberti, & une Auberge vis-à-vis.

FLAMINIA *en Cavalier, sous le nom de Federico*, TRIVELIN.

TRIVELIN.

MA foi, Mademoiselle, voulez-vous que je vous parle naturellement? je crains que vous n'ayez fait une sotise de vous travestir en Cavalier pour courir après l'Amant que l'on vous enleve: cela sent bien l'heroïne de Roman, & pour une fille d'esprit, & dont la réputation étoit si bien établie à Bologne, voilà un pas assez délicat.

FLAMINIA.

Ah! Trivelin, cesse de m'affliger par d'inutiles réflexions, je me suis dit à moi-même tout ce que l'on pouvoit me representer sur ce voyage; j'ai vainement com-

batu mon penchant, l'amour a été le plus fort, & je ne puis plus vivre sans mon cher Lelio.

TRIVELIN.

Cet amour est doublement vif : il nous a fait crever plus de quatre chevaux de poste, & j'en suis encore tout écorché ; mais Mademoiselle, que dira le Seigneur Horace votre oncle, quand il sçaura votre départ ?

FLAMINIA.

J'ai pris le soin de l'en instruire par une lettre, & je lui fais croire que je me suis retirée dans un Convent, d'où je lui donnerai de mes nouvelles quand il en sera temps.

TRIVELIN.

Il n'est pas aisé à tromper & je crains bien qu'il ne découvre notre retraite.

FLAMINIA.

Oh ! tu m'impatientes avec tes craintes & tes réflexions, songe seulement à mes affaires : voilà la maison du Seigneur Alberti, à ce que l'on m'a appris, je vais entrer dans cette Hôtellerie, tâche de découvrir ce qu'est devenu mon cher Lelio ; tu as de l'esprit, il est inutile de te donner là-dessus de plus amples instructions.

SCENE VIII.

TRIVELIN, ARLEQUIN, SPINETTE.

TRIVELIN.

J'Apperçois une jeune fille & un valet qui sortent de cette maison : retirons-nous un peu à l'écart & voyons si nous ne pourrions pas tirer quelqu'éclaircissement de leur conversation.

ARLEQUIN *à Spinette.*

Ouy, morbleu, te dis-je, je veux me venger, & il ne sera pas dit que Monsieur Lelio m'ait traité comme il a fait sans raison.

TRIVELIN.

On parle de notre amoureux, approchons.

SPINETTE.

Mais mon cher Arlequin, ce n'est pas tout-à-fait sans raison que notre jeune maître t'a battu ; de quoi t'avises-tu de le contrarier ? tu connois sa vivacité.

ARLEQUIN.

Mais aussi, le Seigneur Alberti est le Maître.

SPINETTE.

J'en conviens, mais tu ne l'es pas toi : pourquoi de propos déliberé chagriner ce pauvre garçon ? tu t'es attiré ces coups de bâton ; c'est ta faute.

ARLEQUIN.

Mais aussi Monsieur Lelio n'est point raisonnable : son pere ne veut pas qu'il songe à une certaine Flaminia ; il prétend qu'il épouse la petite Henriette, & l'affaire seroit déja concluë, si elle avoit seulement deux ans de plus : car tu sçais qu'elle n'en a guéres plus de douze, & qu'elle est très-délicate.

TRIVELIN.

Ohimé!

SPINETTE.

Je sçais tout cela, & de plus que le Signor Alberti cherche un Précepteur pour mettre auprès de son fils, afin de le tenir de très-court ; tu trouves donc la conduite de notre vieux Maître bien raisonnable ?

ARLEQUIN.

Mais...

SPINETTE.

Et tu serois d'avis que Monsieur Lelio se disposât à épouser Henriette dans quelques années, parce qu'elle a cent

mille écus, à ce que l'on dit, & que Flaminia n'en a peut-être pas la moitié tant.

ARLEQUIN.

Eh! mais le bon sens veut que céla soit ainsi.

SPINETTE.

Fort bien; je suis aussi de ton sentiment: oh ça, Arlequin, tu m'aimes, à ce que tu dis?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas équivoque.

SPINETTE.

Tu n'as pas grand bien, comme tu sçais.

ARLEQUIN.

Non, & notre fortune est assez égale.

SPINETTE.

Si l'on me présentoit quelqu'honnête garçon qui eût trois ou quatre mille francs, & que l'on voulût m'engager par interêt à t'être infidelle, cela t'accommoderoit-il?

ARLEQUIN.

Non vraiment.

SPINETTE.

Cela m'accommoderoit moi; & comme l'on vient de me faire cette proposition, & que j'y trouve mon avantage, je l'ai aceptée sans hesiter.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible !

SPINETTE.

Cela eſt très-vrai, & je t'abandonne: adieu mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah perfide Spinette ! tu me jouerois un pareil tour ? ingrate ! tu veux donc me voir mourir de douleur ?

SPINETTE.

Oui ; que m'importe.

ARLEQUIN *pleure*.

Hou, hou, hou.

SPINETTE *rit*.

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Tu ris encore, ſcelerate ?

SPINETTE.

Pourquoi non ?

ARLEQUIN.

Tu n'as pas pitié de l'état où je ſuis ?

SPINETTE.

Eh, as-tu pitié toi, de la ſituation où eſt notre jeune Maître ? tu ne veux pas que je te quitte pour faire ma fortune, & tu es d'avis qu'il abandonne Flaminia qu'il aime, pour Henriette qu'il n'aime point, parce qu'elle eſt beaucoup plus riche ? cela n'eſt point naturel.

TRIVELIN *à part.*

Voilà une rusée commere.

ARLEQUIN.

J'ai tort, j'en conviens, & je donne les mains au mariage de cette Flaminia avec Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Et moi je romps dès ce moment mes engagemens avec le jeune homme qui a quatre mille francs.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SPINETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

Ah ! ma chere Spinette, je respire, j'allois mourir à tes pieds si tu avois continué à m'être infidelle.

SPINETTE.

Va, va, je ne l'ai jamais été, ce n'étoit qu'une comparaison.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu une comparaison ?

SPINETTE.

C'est-à-dire, que j'ai feint cette histoire pour te faire connoître qu'il faut toujours prendre son cœur par autrui.

ARLEQUIN.

Ah Spinette, plus de comparaisons je

te prie, elles m'étouffent; voilà qui est fait, je suis du parti de notre jeune Maître.... mais cependant je veux me venger de ses coups de bâton.

SPINETTE.

Et que pretens-tu faire?

ARLEQUIN.

Tu le sçauras dans peu.

SPINETTE.

Prens garde à tes épaules.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien sur cet article; j'en ai de bonnes cautions.

SPINETTE.

A la bonne heure. (*On appelle Spinette.*) Mais je crois que l'on m'appelle.

ARLEQUIN.

Adieu charmante Spinette, tu m'as causé une frayeur dont je ne sçaurois revenir.

SPINETTE.

Tant mieux; je suis bien-aise de connoître que tu m'aimes veritablement.



SCENE IX.

TRIVELIN, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

TRIVELIN.

SEigneur Federico ?

FLAMINIA.

Que me veux-tu ?

TRIVELIN.

Votre Amant est ici, Mademoiselle.

FLAMINIA.

Ah ! quelle satisfaction pour mon cœur !

TRIVELIN.

Le Seigneur Alberti ne l'a fait revenir si précipitamment de Bologne, que par rapport à vous, c'est encore ce que je viens d'apprendre.

FLAMINIA.

Quel sujet d'affliction !

TRIVELIN.

Ce n'est pas encore tout ; il le marie à une fille qui a cent mille écus de bien.

FLAMINIA.

Ah ! je suis morte, soutiens-moi Trivelin.

TRIVELIN.

Doucement, le mariage n'est pas en-

core achevé, il y a un petit obstacle.

FLAMINIA.

Je suis dans le plus affreux desespoir ..... mais quel est donc cet obstacle ?

TRIVELIN.

C'est que la personne qu'Alberti veut lui faire épouser n'a guéres que douze ans....

FLAMINIA.

Ah ! je respire.

TRIVELIN.

Et pour empêcher que le cœur de vôtre jeune Amant ne tombe ici dans le même inconvenient qu'à Bologne, le Seigneur Alberti lui cherche un Precepteur qui puisse repondre de ses actions..... & cela rompt toutes nos mesures.

FLAMINIA.

Un Precepteur, Trivelin ! (*d'un air gai*) ah ! que m'annonces-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle, je suis sûr que le bon homme court à present tout Venise pour trouver un pédant, severe, rebarbatif, ennemi des femmes, & qui puisse veiller exactement sur la conduite de son fils.

FLAMINIA.

Ah ! mon cher Trivelin, tu me rends

la vie, tous mes chagrins disparoissent dans ce moment.

TRIVELIN.

Je ne vous comprens pas.

FLAMINIA.

Que tu as peu d'esprit!

TRIVELIN.

Quoi, vous pourriez?

FLAMINIA.

Viens te dis-je, suis-moi : l'amour est un Protée qui prend toutes sortes de formes ; je vais sur ma parole tailler de la besogne au Seigneur Alberti.

TRIVELIN.

Mais en verité Mademoiselle...

FLAMINIA.

Eh, suis-moi sans craindre & sans raisonner.

TRIVELIN.

Allons donc, tout coup vaille.

Ils entrent dans l'Auberge.



SCENE X.

ALBERTI, ARLEQUIN.

ALBERTI.

ARlequin est bien impatientant! il m'avoit promis de m'amener un Precepteur pour mon fils.... Mais je crois l'entendre.

ARLEQUIN.

Bonnes nouvelles, Seigneur Alberti; votre Docteur est trouvé.

ALBERTI.

Et où est-il?

ARLEQUIN.

Ici près, lui dirai-je de venir?

ALBERTI.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'y cours. *Il sort.*

ALBERTI.

Parbleu, Monsieur mon fils, nous vous reduirons à la raison, & il ne sera pas dit que vous vous roidissiez contre mes volontez: le petit impertinent! refuser une fille avec cent mille écus, pour s'attacher à une autre qui n'a peut-être pas

le quart de cette somme.

Arlequin arrive habillé en Docteur avec une barbe noire, il contrefait sa voix, fait plusieurs lazis & reverences.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme l'on voit briller entre les Astres le Soleil, entre les élemens le feu, entre les grains le froment, entre les choses liquides le vin, entre les mets les plus exquis les macarons, de même l'on voit briller dans Venise l'illustre & le magnifique Seigneur Alberti.

ALBERTI.

Ah! Monsieur, voila un éloge qui me rend confus.

ARLEQUIN.

Je le croi ma foi; ce n'est point là un compliment ordinaire.

ALBERTI.

On le voit bien; mais Monsieur, avec autant de capacité que vous paroissez en avoir, puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir l'œil sur la conduite de mon fils?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy... Arlequin m'en a parlé comme d'un jeune homme retif; mais je me conduirai avec lui de maniere que je vous le rendrai bien-tôt plus souple...

vous êtes, sûr au moins, qu'il ne me donnera pas des coups de bâton ?

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, mon fils est trop bien né pour cela.

ARLEQUIN.

Arlequin m'a pourtant dit que cela pourroit m'arriver, c'est pourquoi de peur d'accident je me suis muni d'une cuirasse par-dessous cet habit.

ALBERTI.

O quel impertinent, d'avoir été dire une pareille sottise à cet honnête homme! je vais lui laver la tête comme il faut... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ce n'est pas vous, Monsieur, que j'appelle, c'est mon coquin de valet... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ouais, j'entens parler ce faquin, & je ne le vois point.

ARLEQUIN.

Monsieur, les vermicelli & les macarons sont-ils prêts ?

ALBERTI

ALBERTI *à part.*

Ah, ah, je ne me trompe point, c'est Arlequin; c'est lui-même, je vais lui apprendre à vouloir se jouer à moi.

ARLEQUIN.

Le foye de veau & le fromage de Milan....

ALBERTI.

Vous aurez de tout cela, Monsieur, Arlequin m'a fait entendre que vous l'aimiez fort.

ARLEQUIN.

Il ne vous a pas menti d'un seul mot.

ALBERTI.

Mais, Monsieur, dites-moi je vous prie, êtes-vous brave?

ARLEQUIN.

Comme un Alexandre.

ALBERTI.

Tant mieux j'en suis bien-aise.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

ALBERTI.

C'est que dans un moment vous allez avoir besoin de tout votre courage.

ARLEQUIN.

A table peut-être?

ALBERTI.

Non, Monsieur, je voulois vous le

cacher, mais puisque ce marousle d'Arlequin vous en a averti, mon fils est le garçon du monde le plus violent; & il s'est armé de deux pistolets de poche, dont il a juré de tuer le premier Précepteur qui sera assez hardi pour l'aborder.... je crois l'entendre, allons ferme Monsieur, le voilà.

Arlequin se deshabille comiquement & fait plusieurs lazis.

ARLEQUIN.

Ajuto, misericordia, je suis mort!

ALBERTI.

Ah, ah, te voilà donc démasqué à présent? je sçavois bien que tu n'étois qu'un franc poltron.





ACTE II.

La Scene est toujours devant le Logis d'Alberti.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, HENRIETTE.

SILVIA.

EN verité Henriette, vous n'êtes pas sage : vous devriez vous corriger de vos petites vivacitez, & mon frere n'est nullement content de vous.

HENRIETTE.

J'en suis fâchée, Mademoiselle, mais Lelio est si froid avec moi, que j'ai tout lieu de me plaindre de ses manieres.

SILVIA.

Et sçavez-vous la raison de son indifference ?

HENRIETTE.

Non, je crois pourtant être assez jo-

lie pour meriter quelqu'attention.

SILVIA.

C'eſt, ma chere Henriette, que vous ne ſçavez pas encore comment il faut ſe conduire avec les hommes.

HENRIETTE.

Eh! que faut-il donc faire pour plaire à ces beaux Meſſieurs-là?

SILVIA.

Loin de ſe jetter à leur tête, il faut adroitement les rebuter: un peu de fierté ſied bien à notre ſexe.

HENRIETTE.

Mais comment voulez-vous que je faſſe la fiere avec Monſieur Lelio, & que je le rebute? il ne m'a jamais rien demandé.

SILVIA.

Vous n'aurez pas plûtôt pris avec lui un air de reſerve, que vous le verrez changer de manieres; plus une conquête eſt difficile à faire, plus elle plaît; & j'ai lû quelque part, que les hommes avec nous, reſſemblent à des Voyageurs alterez qui rencontrent de l'eau: ils la boivent avec un plaiſir extrême; mais ont-ils temperé l'ardeur qui les brûloit, ils tournent auſſi-tôt le dos à la fontaine.

HENRIETTE.

Je comprens cela à merveille, & dorénavant je ferai ensorte que Lelio aura toujours soif.

SILVIA.

Fort bien, profitez donc de mes conseils.

HENRIETTE.

Oh! je vous en assure, adieu ma chere & bonne amie.

SILVIA.

Cette petite coquine-là a trop d'esprit; mais voici mon pere, il paroît bien pensif.

SCENE II.

ALBERTI, SILVIA.

ALBERTI.

AH! vous voilà Silvia; que fait votre frere?

SILVIA.

Il est livré au plus noir chagrin, & je me crois obligée de vous avertir, que si l'on continuë à le traiter avec autant de dureté, cela lui fera tourner la cervelle.

ALBERTI.

En voici bien d'une autre ! je n'ai pas besoin de vos conseils, Mademoiselle, je sçai ce que je dois faire là-dessus, rentrez seulement au Logis.

SILVIA.

Je n'ai point prétendu vous fâcher, mon pere, je me retire. *Elle sort.*

ALBERTI.

Vous ferez fort bien .... parbleu je crois qu'elle sera aussi du parti de son frere ; mais j'apperçois, à ce qu'il me semble, deux hommes vêtus de noir qui paroissent disputer avec chaleur, ne seroit-ce point quelques sçavans tels que j'en cherche un pour Lelio ? écoutons-les.

SCENE III.

FLAMINIA *en Docteur, sous le nom de Federico*, TRIVELIN *en Docteur*, ALBERTI *vers le fond du Théatre.*

TRIVELIN.

Non, je ne me rends point au pompeux étalage
De ces discours fleuris, & de ce beau langage,

Ce n'est qu'à la raison qu'on me verra ceder,
Elle seule est en droit de me persuader ;
Ainsi ne faites plus briller votre éloquence,
Je ne me laisse point tromper à l'apparence.
Ces anciens Heros que vous defigurez,
Au Temple de memoire ont été consacrez ;
De l'immortalité c'est le précieux gage.
A leurs vertus pourquoi faire un sensible outrage ?
Pouvez-vous démentir leurs exploits glorieux ?

FEDERICO.

Et moi je vous soutiens qu'ils étoient vicieux ;
Qu'on remarquoit en eux des deffauts en grand nombre,
Que loin d'être Heros, ils n'en étoient que l'ombre.

TRIVELIN.

De l'illustre Thesée admirons la valeur.
Que put le Minotaure ? il en fut le vainqueur ;
Descendit aux Enfers pour ravir Proserpine.

FEDERICO.

C'étoit un vagabond qui vivoit de rapine.

TRIVELIN.

Fort bien ; & Romulus ?

FEDERICO.

Un pauvre enfant trouvé :
Un fils de Louve, enfin un brigand achevé.

TRIVELIN.

Numa ?

FEDERICO.

Prenoit avis d'une fille de joye.

TRIVELIN.

Licurgue ?

FEDERICO.

Fabriquoit de la fausse monnoye.

TRIVELIN.

Aristide passa pour un homme de bien.

FEDERICO.

Oui, mais après sa mort on ne lui trouva rien ;
Et l'on n'eut pas dequoi payer sa sepulture.

TRIVELIN.

Caton d'Utique avoit une ame noble & pure.

FEDERICO.

Il haïssoit Cesar, & sans un grand effort,
Pour n'avoir pas un maître, il se donna la mort.

TRIVELIN.

Tarquin ?

FEDERICO.

Fit trop souffrir de maux à sa patrie ;
Et fut chassé de Rome avec ignominie.

TRIVELIN.

Pirrhus ?

FEDERICO.

Un coup de pierre abbatit ce Guerrier.

TRIVELIN.

Marius ?

FEDERICO.

FEDERICO.

Fit la canne au milieu d'un bourbier.

TRIVELIN.

Quintus ?

FEDERICO.

Fit une tache à la grandeur Romaine.

TRIVELIN.

Aristote aura-t'il merité votre haine ?
Ce fameux Philosophe ?

FEDERICO.

Il n'étoit pas pieux.
Avec irreverence il parloit de ses Dieux.

TRIVELIN.

Quel homme ! & de Crassus, Docteur, que vous en semble ?

FEDERICO.

Crassus étoit avare & poltron tout ensemble.

TRIVELIN.

Et le grand Alexandre ?

FEDERICO.

Il aimoit trop le vin,
Son plus cher favori fut tué de sa main.

TRIVELIN.

Agamemnon, ce Roi ?

FEDERICO.

Boureau de sa famille
Conduisit à l'autel sa malheureuse fille.

TRIVELIN.

Annibal ?

FEDERICO.

Negligea l'excez de son bonheur.

TRIVELIN.

Scipion ?

FEDERICO.

De Guerrier devint un Laboureur:
Enfin tous ces Heros si vantez dans l'Histoire ;
Avec trop d'injustice, ont acquis de la gloire ;
Des deffauts éclatans les rendent odieux....
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux ;
Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur, l'ambition, l'envie :
Plus grand qu'eux mille fois, pur dans mes actions ;
Je sçai moriginer, dompter mes passions.....

TRIVELIN.

Oui, vous êtes vraiment plus sage qu'on ne pense ;
La moderation, & surtout le silence,
Est la grande vertu qu'en vous l'on voit briller ;
Vous avez le talent de ne gueres parler...
Morbleu tous vos discours ne font que me confondre.
On n'a pas seulement le tems de vous répondre.

Il sort en colere.

ALBERTI, *à part.*

O che grand virtuoso ! Oui, quoique jeune, voilà un prodige d'érudition. Que

je ferois heureux, si je pouvois avoir un homme de cette capacité auprès de Lelio..... Monsieur....

FEDERICO *feignant de ne pas voir Alberti.*
Je n'en démordrai pas, vous dis-je.

ALBERTI.
Je ne suis pas capable, Monsieur, de disputer contre vous.

FEDERICO.
Et ventrebleu de quoi te mêles-tu donc de me soutenir tant d'extravagances?

ALBERTI.
Vous vous méprenez, Seigneur Docteur, ce n'est pas moi qui conteste contre vous.

FEDERICO.
Ah! Monsieur, je vous fais excuse..... c'est que je viens d'avoir une contestation un peu vive avec un ignorant qui vouloit me soutenir....

ALBERTI.
J'ai tout entendu... Mais Monsieur, oserois-je vous demander s'il y a longtemps que vous êtes à Venise? il me paroît que vous n'êtes pas de ce pays.

FEDERICO.
Vous avez raison, Seigneur, je voyage depuis dix ans par toute l'Europe pour y trouver un homme raisonnable que je

ne puis rencontrer ; il faudra , je croi ; que j'aille le chercher parmi les Sauvages.

ALBERTI.

Ah ! Monſieur , ſans vous donner tant de peines , ſi vous vouliez borner vos courſes en cette Ville , je me ferois un extrême plaiſir de recevoir chez moi un homme d'une ſcience auſſi peu commune.

FEDERICO.

Je vous ſuis obligé , Monſieur , de votre politeſſe.

ALBERTI.

Ne me refuſez pas cette grace , je vous en conjure ; j'ai un fils jeune , & qui ne manque pas d'eſprit , je ſerois charmé qu'il profitât pendant quelque tems des leçons d'un auſſi grand homme.

FEDERICO.

Eſtes-vous marié , Monſieur ?

ALBERTI.

Je ſuis veuf, Dieu merci.

FEDERICO.

Je vous en felicite ; cela étant j'accepte votre propoſition pour quelques mois, je veux rendre votre fils ſi habile , & cela en ſi peu de tems, que vous en ſerez ſurpris vous-même.

ALBERTI.

Vous me comblez de joye.

FEDERICO.

Ce jeune homme eſt ſans doute docile?

ALBERTI.

Il eſt né avec une douceur extrême ; mais je vous avouerai naturellement qu'une violente paſſion a un peu altéré ſon caractere, il eſt devenu amoureux.

FEDERICO.

Tant pis ! cette maudite manie dérange tous mes projets.

ALBERTI.

Sa ſœur a beau lui repreſenter la folie qu'il y a de s'attacher ſans raiſon . . .

FEDERICO.

Comment ſa ſœur ! Eſt-ce que vous avez des femmes chez vous ?

ALBERTI.

J'ai une fille aſſez jolie, une petite perſonne de douze ans que je deſtine pour femme à mon fils, & une Servante avec un valet : voilà tout mon monde.

FEDERICO.

Serviteur . . .

ALBERTI.

Où allez-vous donc ?

FEDERICO.

Je vous quitte, Monſieur, je ne puis reſter dans votre maiſon : l'amour fait tous les malheurs de ma vie, & je ne

puis entendre parler de cette passion sans m'égarer.

ALBERTI.

Oh! Monsieur, vous ne risquerez rien chez moi, je n'y veux point entendre parler d'amour, & je ne cherche un homme sage pour mettre auprès de mon fils, que pour lui arracher cette passion du cœur.

FEDERICO.

J'y suis peut-être moins propre qu'un autre... mais l'embaras où je vous vois me fait pitié, je veux bien vous accorder votre demande.

ALBERTI.

Je ne me sens pas de joye, & je vous donne toute l'autorité possible sur mes enfans, & même sur mon Domestique.

FEDERICO.

J'en userai sagement; mais dites-moi, quel est l'objet de la tendresse de votre fils, est-ce une fille de ce Pays?

ALBERTI.

Non, c'est une Bolonoise, fille d'esprit, à ce que l'on dit:

FEDERICO.

Vous l'appellez?

ALBERTI.

Flaminia.

FEDERICO.

Flaminia ! quoi la Niece du Seigneur Horace ?

ALBERTI.

Justement elle-même, la connoissez-vous ?

FEDERICO.

Si je la connois ! comme moi-même ; nous avons quelquefois disputé ensemble à Bologne ; embrassez-moi Seigneur, vous êtes trop heureux de m'avoir trouvé... je vous donne avis que Flaminia est actuellement dans cette Ville.

ALBERTI.

Oh Ciel ! que me dites-vous ?

FEDERICO.

Je vous dis la verité : je viens de la reconnoître à quatre pas d'ici, travestie d'une maniere fort singuliere ; elle cherche l'occasion de s'introduire chez vous, & guette apparemment le moment favorable de parler à votre fils ; elle ne manque pas d'esprit, vous aurez peine à rompre ses mesures ; la liberté du Carnaval autorise les déguisemens, ils se rencontreront & toutes vos peines seront peut-être inutiles.

ALBERTI.

Que je vous ai d'obligation ! mais vous

redoublez mon inquietude, & l'empressement que j'ai de mettre mon fils entre vos mains ; je vais l'appeller... Il faut bien se garder au moins, de lui dire que cette Flaminia est ici.

FEDERICO.

Il ne le sçaura que trop tôt.

ALBERTI.

Je le vois qui s'approche, éloignez-vous de quelques pas, je vais le préparer à se soumettre à vos leçons.

FEDERICO *a part.*

Amour, conduis tous mes artifices à bonne fin.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO.

LELIO.

AH ! je suis las de tant de contrainte, je ne puis plus soutenir l'état où je suis.

FEDERICO *à part.*

Le pauvre enfant !

ALBERTI.

De la joye, mon fils, de la joye.

LELIO.

Eſt-ce que vous conſentiriez que j'épouſaſſe ma chere Flaminia ? ...

ALBERTI.

Quelle extravagance ! tu n'as que Flaminia dans la tête : ce n'eſt point cela, c'eſt une nouvelle que j'ai à t'annoncer qui te doit faire plaiſir, j'ai trouvé le plus habile homme du monde....

LELIO.

Et qu'en voulez-vous faire ?

ALBERTI.

Le metrre auprès de toi pour t'inſtruire...

LELIO.

C'eſt donc pour achever de me deſeſperer que vous m'annoncez cette belle nouvelle? oh bien mon pere, je vais moi vous en apprendre une autre ; je n'ai que faire de votre Précepteur.

ALBERTI.

Et moi, j'entens & je veux qu'il ſoit auprès de toi.

LELIO.

Il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Ah ! je te ferai bien obéir.

LELIO.

Vous me pouſſez à bout, mais ſçachez

que le desespoir me fera faire quelqu'action dont vous aurez lieu de vous repentir.

ALBERTI.

Et que feras-tu ?

LELIO.

Je me poignarderai....

ALBERTI.

Tarare, je crains peu ces menaces. Voilà Monsieur qui veut bien se donner la peine de prendre soin de ta conduite; allons qu'on lui fasse & promptement, toutes les soumissions que l'on doit à son Maître; sinon...

FEDERICO *à part.*

Je n'y puis plus tenir... Seigneur ce n'est point ainsi que l'on doit traiter les jeunes gens, trop de rigueur revolte leur esprit, laissez-moi parler à votre fils..., comment l'appellez vous...

ALBERTI.

Lelio.

FEDERICO.

Mon cher enfant, vous oubliez ce que vous devez à votre pere, lorsque vous ne voulez pas me recevoir de sa main...

Il a tort, j'en conviens, de me présenter à vous avec des paroles un peu trop rudes, mais l'obeïssance que vous lui devez, veut que vous vous soumet-

riez à ses volontez..... regardez moi, mon cher Lelio, d'un œil moins irrité... vous verrez dans toute ma phisionomie que je ne suis pas un maître si terrible que vous vous l'imaginez.

LELIO *à part.*

Ciel que vois-je ! mon adorable Flaminia ?

FEDERICO.

Vous vous faites un fantôme de ce que vous regarderiez comme un bonheur si vous étiez moins préoccupé ; croyez-vous qu'une personne telle que moi, soit si embarassante ? vous vous trompez, Lelio, je veux être plûtôt votre compagnon que votre Maître, & je me flatte que Monsieur votre pere aura tout sujet de se loüer de votre obéïssance....

ALBERTI.

Cela me fend le cœur.

FEDERICO.

Il est ébranlé.

ALBERTI.

Plût à Dieu qu'il se rendît à un discours si touchant.

LELIO.

Quel enchantement ! quel charme séduisant me fait en un moment rentrer dans le devoir ! ce que je vois, ce que je

ſens, n'eſt-il point un effet de quelqu'illuſion?

ALBERTI.

Non, mon cher fils.

LELIO.

Et bien mon pere, je vous avoue que ſes paroles m'ont penetré le cœur : vous me voyez à vos pieds pour vous demander pardon de ma déſobéïſſance, je reconnois que j'ai eû tort, & je ſuis ſi confus, que je ne ſçais ou j'en ſuis.

FEDERICO à *Alberti.*

Vous voyez que l'on vient à bout par la douceur de gagner les eſprits les plus indociles, il n'y a que maniere de s'y prendre.... ſon bon naturel me charme & je reſſens pour votre fils une tendreſſe...

ALBERTI.

J'en pleure de joye; l'habile homme! l'habile homme! venez mon cher enfant & meritez le pardon que je vous accorde par une parfaite ſoumiſſion au Seigneur...

FEDERICO.

Federico, c'eſt mon nom pour vous ſervir.

ALBERTI à *Lelio.*

Je veux que vous dépendiez abſolu-

ment de lui, que vous n'ayez point d'autres volontez que les siennes & que vous le regardiez comme moi-même, entendez-vous? LELIO.

Je ne me ferai point du tout violence pour vous obéir, mon pere.

ALBERTI.

Je rentre chez moi pour prendre quelques papiers, ensuite je vais chez trois ou quatre personnes où j'ai affaire, & je reviens dans une demie heure au plus tard.... Non Seigneur Federico, je n'oublierai jamais vos bontez.

Alberti sort.

SCENE V.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.* LELIO.

FEDERICO.

Enfin nous sommes libres, & je puis vous témoigner toute la douleur que j'ai ressenti de notre separation: vous en voyez les effets par le parti que j'ai pris: je sçais que ma réputation en souffrira; mais l'amour a été le plus fort & j'ai tout oublié pour avoir le plaisir de vous revoir. LELIO.

Ah! charmante Flaminia, que notre

ſéparation m'a coûté de larmes, & que je reſſens de joye de me voir rapproché de vous! quelles obligations ne vous ai-je pas! mais enfin ma chere maîtreſſe, quel ſera le dénouëment de cette affaire?

FEDERICO.

Ne vous inquietez pas, mon plan eſt tout fait pour cela, Trivelin mon Valet eſt adroit & garçon d'eſprit.... mais quelqu'un ſort de chez vous.

LELIO.

C'eſt ma ſœur.

FEDERICO.

Elle eſt fort aimable.

SCENE VI.

FLAMINIA *ſous le nom de Federico,* LELIO, SILVIA.

SILVIA.

J'Apprends, mon frere, avec plaiſir que vos chagrins ſont un peu diminuez, & que vous avez reçu avec aſſez de tranquilité le Précepteur que mon pere vous a donné.

LELIO.

Cela est vrai, ma sœur, j'ai crû devoir me faire une raison.

SILVIA.

J'en suis charmée .... c'est sans doute Monsieur.

FEDERICO.

Oui, Mademoiselle.

LELIO.

Le Seigneur Federico, ma sœur, n'est pas né pour cette profession, il est de bonne famille, à ce qu'il vient de me dire, & il paroît bien par ses manieres qu'il a eu toute l'éducation possible.

SILVIA.

Dans la necessité que mon pere vous a imposée, je vous felicite, mon frere, d'être tombé dans de si bonnes mains.

FEDERICO.

Vous êtes obligeante, Mademoiselle, j'espere que Monsieur votre frere n'aura jamais sujet que de se louer de moi; & comme il me paroît que vous êtes très-unis ensemble, je ferai mes efforts pour meriter l'honneur de votre estime.

LELIO.

Ma sœur, ce ne sont pas là des complimens de College.

SILVIA.

Non vraiment, mon frere, il ne se peut rien de plus poli, & je suis très-contente du choix de mon pere; mais voici Henriette, que nous veut-elle?

SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.* LELIO, SILVIA, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'Est apparemment vous, Monsieur, que l'on appelle le Seigneur Federico?

FEDERICO.

Oui ma belle enfant, que voulez-vous de moi?

HENRIETTE.

Vous prier de moriginer un peu ce petit Monsieur-là: je suis très mécontente de ses manieres; il doit bien-tôt m'épouser, & comme je viens d'apprendre que vous êtes son Précepteur, je vous prie de lui enseigner ce qu'il faut qu'il fasse auprès de moi.

FEDERICO.

Je n'ai pas beaucoup d'experience sur

cette

cett matiere, mais je l'exhorterai à faire ensorte que vous soyez contente.

HENRIETTE.

Je vous en aurez bien de l'obligation.

FEDERICO.

Seigneur Lelio, il faut aimer avec ardeur celle qui se propose d'être votre épouse.

LELIO.

J'ai mes raisons, Seigneur Federico, pour ne lui pas témoigner à présent toute ma tendresse; s'il m'étoit permis de lui faire voir mon cœur à découvert, elle y verroit la passion la plus vive....

HENRIETTE.

Eh! qui vous en empêche, Monsieur? suivez, suivez simplement les conseils de votre Précepteur.

LELIO.

Je n'en ai bas besoin, gentille Henriette, vous êtes trop aimable par vous même; (*Il veut la caresser.*) Comment vous rebutez mes caresses?

HENRIETTE.

Un peu de fierté sied bien aux personnes de mon sexe.

SILVIA.

Fort bien.

LELIO.

J'en conviens, mais comme un jour vous devéz être ma femme, il y a de petites libertez permises qui ne doivent pas vous effaroucher.

HENRIETTE.

Je le crois, mais à présent je ne suis pas en humeur.

LELIO.

Tant-pis.

HENRIETTE.

Les belles sont journalieres, & il est bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à mes petites fantaisies; (*à Silvia*) qu'en dites vous? ma bonne amie, voilà le voyageur alteré.

SILVIA.

Fort bien Henriette, vous irriterez par ce moyen l'amour de mon frere.

LELIO.

Mais, Henriette, vous n'êtes pas raisonnable.

FEDERICO.

Et moi j'approuve fort Mademoiselle Henriette: plus on rebute les hommes, & plus ils sont ardens à la conquête d'une belle.

HENRIETTE.

Oh! je le sçais bien; mais à propos,

ma chere bonne amie, le Maître à chanter nous attend, il est entré par la porte du Jardin, & je venois en partie pour vous en avertir.

SILVIA.

Allons le trouver.

SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO.

FEDERICO.

JE ne puis m'empêcher de rire des saillies de cette jeune fille.

LELIO.

Vous ne sçauriez vous imaginer tout ce que j'ai essuyé de sa part, & je crois qu'elle m'auroit fait deserter la maison sans les conseils que ma sœur lui a donné tantôt, & qu'elle vient de suivre très-exactement; mais chere Flamininia, ma joye est mêlée d'une extrême inquietude, je crains que mon pere ne découvre qui vous êtes; je mourrois de douleur s'il falloit encore être separé de vous.

FEDERICO.

N'ayez là-dessus aucune apprehension.

Trivelin sous la figure d'un brave, doit tantôt être porteur d'une lettre qui intriguera terriblement le Seigneur Alberti, je m'offrirai à le tirer de cet embarras, & je vous raconterai de quelle maniere j'espere que cette petite fourberie nous fera obtenir son consentement pour notre mariage ; mais pour meriter encore davantage sa confiance, je vais préparer une nouvelle ruse à laquelle il ne s'attend pas : faites-moi seulement donner une plume & du papier.

LELIO.

Vous en trouverez dans la chambre de ma sœur, je vais vous y conduire.

Ils entrent dans la Maison.

SCENE IX.

La Scène change & represente une Salle de la maison d'Alberti.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

P*Overino*, *Poverino*, quoi il est possible que tu ayes encore sur le cœur

les coups de bâton que t'a donné notre jeune Maître ?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſur le cœur que je les ai, c'eſt ſur le dos.

SPINETTE.

Il n'y faut plus penſer, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'oublie tous mes maux auprès de toi, mais ce qui me conſole c'eſt que le Signor Lelio a un Précepteur dans toutes les formes, & que notre vieux Maître dit que c'eſt un compere qui lui donnera bien ſon reſte,

SPINETTE.

Ne parlons plus de cela, n'as-tu pas autre choſe à me dire ?

ARLEQUIN.

Si fait vraiment, je te trouve aujourd'hui toute charmante ; mais je crois te l'avoir déja dit tantôt.

SPINETTE.

N'importe, cela me paroît toujours nouveau ; pour moi je te trouve le plus joli brunet qu'il y ait ſur la terre.

ARLEQUIN.

En verité ?

SPINETTE.

Oh en vérité ; les filles de mon état ne mentent jamais sur cet article.

ARLEQUIN.

Que je suis content ... donne-moi que je baise cette petite menotte.

SPINETTE.

Oh ! de grand cœur.

Arlequin fait plusieurs lazis avec Spinette. Federico paroît sans qu'ils le voyent.

FEDERICO. *à part*,

Que le sort de ces heureux amans me fait envie ... Il faut que je me réjouisse un peu à leurs dépens, l'habit que je porte m'y autorise. (*à Spinette*) N'avez-vous point de honte de répondre ainsi aux folles caresses d'un garçon ... ?

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà le Précepteur .... mais Monsieur ...

FEDERICO.

Taisez-vous, impertinent, si le Signor Alberti sçavoit cela, il vous chasseroit sur l'heure l'un & l'autre.

SPINETTE.

Y a-t-il donc si grand mal à se laisser baiser la main ?

ARLEQUIN.

Pardi, c'est bien la moindre chose, il

n'y a rien de plus simple.

FEDERICO.

Une fille sage & vertueuse ne doit pas souffrir la moindre petite liberté de la part d'une homme; allons [*à Spinette*] retournez auprès de votre Maîtresse.

ARLEQUIN.

Gerni! voilà une plaisante morale, & pour un Docteur vous me parroissez bien ignorant.

FEDERICO.

Vous êtes un insolent, mon ami, & si je vous y retrouve, je vous ferai donner les étrivieres, entendez-vous?

ARLEQUIN.

Je ne sçai à quoi il tient que je ne frote les oreilles à ce beau Précepteur....

FEDERICO.

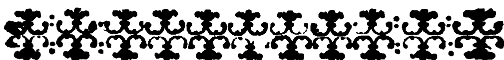
Plaît-il? vous menacez je croi: ah je vous apprendrai, Monsieur l'impertinent à qui vous parlez.

Il le rosse.

ARLEQUIN.

Ayuto! misericordia! ayuto!

Fin du second Acte.



ACTE III.

La Scene est chez Alberti.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SILVIA.

LELIO *à part.*

EST-il un homme plus heureux que moi! au moment que j'allois me livrer au dernier desespoir, Flaminia arrive à Venise, & pour surcroît de bonheur, elle trouve le moyen de s'introduire chez mon pere, & d'y passer pour mon Précepteur. Mais j'apperçois Silvia, elle ne me voit pas, elle rêve, qu'auroit elle dans l'esprit?

SILVIA, *sans voir Lelio.*

Qu'est-ce que cela signifie? je ne me reconnois plus... je suis dans une agitation extrême... tout m'inquiete.... je change de place à tous momens & sans sçavoir pourquoi.... une foule im-

por

portune de pensées plus bizarres les unes que les autres, me passe par la tête..... ma gayeté ordinaire m'abandonne..., ah Ciel! seroit-il donc possible que je me livrasse ainsi à des impressions que mon cœur reçoit si aisement & que le bon sens désavouë..., Non, c'en est fait, rejettons ces sentimens & courons-y porter un prompt remede.

LELIO.

Où allez-vous donc si vîte, ma chere sœur?

SILVIA.

Je vais, mon cher frere, travailler à votre repos.

LELIO.

Comment!

SILVIA.

Oui, je vais supplier mon pere de renvoyer dans le moment même le Seigneur Federico.

LELIO.

Mon Précepteur?

SILVIA.

Lui-même: mon pere ne fait pas attention qu'un homme de cet âge & de cette figure ne convient nullement dans cette maison.

LELIO.

O Ciel ! qu'entends-je, [*à Silvia*] & pourquoi, ma sœur, cette delicatesse ?

SILVIA.

Pourquoi cette delicatesse ? en voici la raison, mon frere ; toutes nos voisines commencent à parler de ce Precepteur ; il est ridicule, dit l'une, que le Seigneur Alberti ayant une fille aussi jeune, prenne chez lui un Precepteur qui ne paroît pas avoir vingt-cinq ans : il est fait au tour, dit l'autre ; regardez la vivacité de son tein, son air fin, spirituel, & quel feu sort de ses yeux ; ah ! ajoute la jeune Hortense, les graces ont pris plaisir à le former : que mon frere n'a-t-il un Précepteur aussi beau, & aussi bien fait ! je ne le quitterois pas un moment, & en moins de six mois je voudrois acquerir toutes les sciences de son Maître : que Silvia est heureuse !... Oh mon frere, ces discours me choquent, je ne suis point d'humeur à écouter ces sots raisonnemens ; ma réputation m'est chere, & je vais faire entendre cela si nettement à mon pere, que je suis sûre que Federico ne couchera pas ce soir à la maison.

LELIO.

Ah! ma sœur, que me faites-vous appercevoir? & qu'allez-vous découvrir à mon pere? Vous qui me reprochiez tantôt mon amour pour Flaminia, vous laisseriez-vous enflamer à la premiere vûë d'un homme qui n'est pas d'une condition égale à la vôtre?

SILVIA.

Moi! mon frere, vous rêvez, je croi: pouvez-vous me croire capable d'une pareille foiblesse? moi aimer? Ah! j'ignore, grace au Ciel, ce que c'est que l'amour.

LELIO.

Ne vous y trompez pas, Silvia, Federico vous plaît.

SILVIA.

Federico me plaît! & je veux qu'il quitte la maison. Mais voilà des raisonnemens pitoyables; tenez mon frere, Flaminia est dans ce logis...

LELIO.

Qui vous a dit cela?

SILVIA.

Comment, qui me l'a dit? personne.

LELIO.

Et comment le sçavez-vous donc?

SILVIA.

C'eſt une ſuppoſition.

LELIO.

Ah ! j'entens, j'entens.

SILVIA.

Flaminia donc, eſt dans ce Logis ; vous l'aimez, vous pouvez la voir & lui parler à tous momens ; voudriez-vous, mon cher frere, l'en faire ſortir ?

LELIO.

Non vraiment, j'en ſerois au deſeſpoir.

SILVIA.

Et bien donc, concluez que je n'aime point Federico, mais ſeulement que j'ai ſoin de ma reputation ... ce jeune homme, mon frere, a trop de merite, il eſt d'une politeſſe extrême, ſon eſprit eſt inſinuant, il n'ignore de rien : je ſçais tout cela, je le vois, je le ſens, & je ne veux point que l'on puiſſe en rien ſoupçonner ma vertu ; car vous ſeriez peut-être tout le premier à la ſoupçonner vous-même.

LELIO.

Moi ! Oh je vous jure que non,

SCENE II.

SILVIA, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ALBERTI *à la fin de la Scène.*

SILVIA.

LE voilà, ce beau Précepteur que vous voulez que je voye malgré les mauvais discours.

LELIO.

Venez à mon secours, Seigneur Federico, vous vous êtes fait un ennemi terrible dans cette maison, & que je le combats de toutes mes forces : vous seul pourrez peut-être vaincre son obstination.

SILVIA.

Qu'allez-vous dire, mon frere ? ah Ciel, laissez-moi m'éloigner.

LELIO.

Non s'il vous plaît, ma sœur, je veux vous faire honte des sentimens que vous avez pour le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Qu'est-ce à dire ?

LELIO.

C'est-à-dire, que ma sœur a conçu tant d'aversion pour vous, qu'elle veut absolument aller prier mon pere de vous renvoyer du Logis.

FEDERICO *à Silvia.*

O Ciel!... & par quelle raison, belle Silvia, me suis-je attiré votre haine sans l'avoir merité.

SILVIA.

Moi, Monsieur, je ne vous hais point, mon frere ne sçait ce qu'il dit.

FEDERICO.

C'est pourtant me haïr que de parler contre moi au Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je ne sçai où j'en suis, (*bas à Lelio.*) [*Haut.*] En verité mon frere vous n'êtes pas sage de me faire tenir de pareils discours; j'estime fort Monsieur, sa capacité me charme, sa politesse m'enchante, j'écoute tout ce qu'il dit avec un plaisir extrême: mais je ne l'aime pas au moins.

LELIO.

Eh qui vous dit que vous l'aimiez, ma sœur?

SILVIA.

Eh bien, n'avois-je pas raison de crain-

être de dire quelqu'impertinence ... que ne me laissiez-vous en aller ?

LELIO.

En verité ma sœur, vous êtes si troublée que vous trahissez malgré vous les sentimens de votre cœur.

FEDERICO.

Quoi ! charmante Silvia, votre cœur seroit sensible à l'amour ?

SILVIA.

Ah ! Seigneur Federico, vous vous trompez.

FEDERICO.

Mais le connoissez-vous bien, cet amour, pour le désavouer comme vous faites ?

SILVIA.

Helas non, je ne veux pas même faire connoissance avec lui.

LELIO.

Il faut pourtant le connoître pour l'éviter, ma cher sœur ; il se glisse dans nos cœurs sous tant de formes differentes, que l'on est tout surpris de l'y trouver, lorsque l'on croit n'y avoir que de l'estime.

FEDERICO.

Il est bien aisé de sçavoir, si Mademoiselle est dans le cas ; trois ou quatre

questions décideront aisément cette affaire.

SILVIA.

Ah je ne veux point répondre à vos questions, elles m'embarassent.

FEDERICO.

Je ne vous ai encore rien demandé ; cependant il seroit bon de sçavoir de quel temperamment est ordinairement Mademoiselle.

LELIO.

Elle étoit de l'humeur la plus gaye, la plus vive & la plus enjouée.

FEDERICO *à Silvia.*

Et depuis quand, belle Silvia, avez-vous changé de caractere ?

SILVIA.

Je ne sçai, mais je me trouve toute autre, rien ne me réjouit... je suis triste... abatue... languissante, & tout cela sans en sçavoir la raison.

FEDERICO.

Simptômes d'amour, ma belle Demoiselle, je vous en donne ma parole : avouez-le franchement devant votre frere ; vous aimez, vous n'osez le dire, cela vous cause des étouffemens, la respiration vous manque, le cœur vous palpite

extraordinairement : tout cela n'est-il pas vrai ?

SILVIA *à Lelio à part.*

Ah ! mon frere, je croi qu'il est sorcier; mais puisqu'il voit clairement tout ce qui se passe dans mon cœur, qu'il m'épargne du moins la honte de lui dire que lui seul cause ce dérangement dans ma personne.

FEDERICO.

Ceci ne laisse pas de m'embarasser. [*à Silvia.*] Quelque resolution que j'eusse prise de conserver ma liberté, je vous avouerai franchement, belle Silvia, que je l'ai perdue dans votre maison : je ne suis rien moins qu'insensible, je rougis quelquefois du personnage que j'y joue ; mais comme je ne veux tromper personne, je suis obligé de vous dire qu'un Philosophe de mon espece n'est gueres propre auprès des Dames.

SILVIA.

Eh pourquoi donc, s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Toujours attaché à ses livres, toujours l'esprit rempli d'une morale austere, il regarde les plaisirs les plus innocens, comme des plaisirs deffendus pour lui, ou tout au moins il les fuit pour éviter

les écueils qui se trouvent communément dans le commerce des femmes.

SILVIA.

Quels sont donc ces écueils si dangereux ?

FÉDERICO.

Puisque vous m'obligez de vous le dire, ce sont le caprice, la dissimulation, l'inconstance: car cela se trouve assez souvent dans le sexe ; je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait quelque exception.

SILVIA.

Oh pour moi je suis toujours égale ; on me reproche à tous momens que je suis trop franche : pour l'inconstance, je la regarde comme un monstre, & si je faisois tant que de m'attacher à quelqu'un, ce seroit pour toute ma vie.

LÉLIO *bas.*

Que répondre à cela ? mais j'apperçois mon pere.

Alberti paroît.

FÉDERICO.

Voilà de beaux sentimens ; mais avec tout cela, je ne conseillerai jamais à personne d'aimer,

ALBERTI *à part.*

Fort bien.

FEDERICO.

En effet, qu'eſt-ce que l'amour, & pourquoi le repreſente-t-on comme un enfant avec un bandeau ? ſi ce n'eſt pour faire connoitre qu'il nous fait rentrer en enfance par les folies auſquelles il nous expoſe ; & que dans cet état, ſemblables à des aveugles, nous ſommes prêts à tomber dans tous les précipices que la dangereuſe paſſion qu'il nous inſpire ouvre ſous nos pas.

ALBERTI.

Vous parlez d'Or, Seigneur Federico, voilà de la morale qu'on ne ſçauroit trop payer. (*à Lelio*) Entends-tu bien cela, toi ?

LELIO.

Oüi, mon pere, mais je ne me ſens pas aſſez de force pour le ſuivre.

FEDERICO.

Laiſſez-le dire, Seigneur Alberti, je vous promets de le réduire avant qu'il ſoit peu ; mais renvoyez-le, ainſi que Mademoiſelle ſa ſœur, j'ai à vous parler d'affaires d'importance.

ALBERTI.

Retirez-vous l'un & l'autre ; je veux entretenir Federico ſans temoins.

Lelio ſort.

SILVIA.

O Ciel ! je ne lui ai fait que trop connoître ma foiblesse : iroit-il la découvrir à mon pere ? je vais me cacher ici près, & tâcher d'entendre leur conversation.

SCENE III.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA *cachée.*

ALBERTI.

Ça. A de quoi s'agit-il ?

FEDERICO.

Je veille exactement à vos interêts ; Seigneur Alberti ; lisez ceci.

Elle lui donne une lettre cachetée.

ALBERTI.

Flaminia ! qu'est-ce que cela signifie ?

FEDERICO.

C'est une Lettre que cette belle adressoit à votre fils, & que j'ai adroitement surprise avant qu'elle arrivât jusqu'à lui.

ALBERTI.

Voyons un peu ce qu'elle contient. *Il lit.*

MON CHER LELIO,

Malgré la vigilance & la severité de mon oncle, l'amour m'a conduite à Venise, où j'ai appris en arrivant que vous étiez sous la garde d'un Précepteur fort severe; mais quelque précaution qu'ait pû prendre le Seigneur Alberti, je trouverai moyen de vous voir, même en sa présence & sans qu'il s'en apperçoive: la nuit ne se passera pas sans que j'aye ce plaisir, & celui de vous assurer de ma parfaite tendresse.

FLAMINIA.

ALBERTI.

Tudieu quelle éveillée! le voir en ma présence sans que je m'en apperçoive; oh parbleu je vous en défie à présent, Mademoiselle Flaminia.

FEDERICO.

Ne jurez de rien, Seigneur Alberti; l'amour est bien subtil & bien ingenieux.

ALBERTI.

Mais à présent que je suis averti, cela est impossible, & il faudroit que je fusse...

FEDERICO.

Cela peut arriver, vous dis-je, mais il faut tâcher d'y mettre ordre, je ne quitterai pas Lelio d'un seul moment; vous

voyez que je n'oublie rien pour remplir votre attente.

ALBERTI.

Je suis transporté de joye d'avoir chez moi une personne de votre merite : vos attentions me charment, & l'on ne peut être plus content que je le suis ... dites-moi je vous prie, êtes-vous Gentilhomme ?

FEDERICO *à part.*

Où cela tend-il ? [*haut*] mon pere l'étoit & je n'ai point démenti le sang dont je sors.

ALBERTI.

Vous n'avez pas grand bien ? car ordinairement les sçavans ne sont pas compris dans la taxe des aisez.

FEDERICO.

Qui vous a dit cela ? je possede à Naples plus de cinquante mille ducats.

ALBERTI.

Est-il possible ?

FEDERICO.

Cela est très-vrai : je ne voyage que pour mon plaisir, & la bourse bien garnie ; & si je me suis retiré dans votre maison, c'est sans aucune vuë d'interêt, par pure amitié pour vous & par inclination pour Monsieur votre fils, en qui

je trouve infiniment de merite.

ALBERTI.

Je vous en ai d'autant plus d'obligation : mon fils est fort aimable, j'en conviens, mais Silvia est bien autre chose; elle est gentille, douce, docile & c'est bien la meilleure enfant.... qu'en dites-vous ?

FEDERICO.

On ne peut avoir plus de perfections qu'elle en a.

ALBERTI.

Trouvez-vous cela ?

FEDERICO.

Je le dis comme je le pense.

ALBERTI.

Je voudrois de tout mon cœur que vous en fussiez bien persuadé.

FEDERICO.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ALBERTI.

C'est que je serois charmé que vous voulussiez être mon gendre.

FEDERICO.

Ohimé ! ... Quoique je m'estimasse fort heureux de vous être attaché par les liens du sang, il est bon de faire quelque reflexion sur un engagement aussi serieux & qui dure toute la vie....

ALBERTI.

Seigneur Federico je me flate que vous ne vous repentirez point d'être entré dans ma famille ; ainsi obligez-moi d'écarter ces reflexions.

FEDERICO.

Mais . . .

ALBERTI.

Point de mais, s'il vous plaît, donnez-moi votre parole, je vous en conjure.

FEDERICO.

Vous êtes séduisant, Seigneur Alberti . . . . puisque vous le voulez, je ferai là-dessus ce qu'il vous plaira.

Silvia entre brusquement.

SILVIA.

Ah mon pere, j'ai entendu toute votre conversation, cachée derriere cette porte . . . Quoi vous voudriez . . .

ALBERTI.

Oh, oh, qui diantre vous auroit crû si près? mais puisque vous êtes informée de mes desseins, sçachez que je ne veux point que vous y apportiez de résistance . . . vous êtes toute interdite ! Qu'est-ce que cela veut dire ? je voudrois bien voir qu'à l'exemple de votre frere vous vous opposassiez à ma résolution.

SILVIA.

SILVIA.

Une fille bien née ne doit point avoir d'autres volontez que celles de ſon pere, & puiſque vous le voulez, je vous obéirai.

ALBERTI.

Encore eſt-elle raiſonnable. [*à Federico*] Je vous avois bien répondu de ſa docilité. (*à Silvia.* Cela étant vous pouvez regarder dès à préſent Federico, comme devant être dans peu votre époux. . . . Mais comme dans des affaires de cette nature, l'on ne doit rien faire qu'avec prudence, il faut auparavant que j'écrive à Naples à quelques-uns de mes amis: la raiſon & la bienſéance veulent que je m'inſtruiſe de la famille & des facultez du Seigneur Federico.

FEDERICO.

C'eſt très-ſagement penſé; vous n'êtes pas obligé de me croire ſur ma parole: que ſçait-on? ne puis-je pas être tout autre que je parois? il y a tant d'avanturiers . . .

ALBERTI.

Vos diſcours & votre procedé font connoître que vous n'êtes pas de ce nombre; mais avant que d'écrire, dites,

moi, je vous prie, le nom de votre famille.

FEDERICO.

Elle s'appelle Ardenti, & elle est connuë dans Naples. [*à part*] Je gagnerai toujours du tems par ce moyen.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO.

SILVIA *bas.*

JE ne me sens pas de joye. [*Haut*] Approchez mon cher frere, approchez; venez feliciter le Seigneur Federico sur son mariage.

LELIO.

Le Seigneur Federico! & à qui donc, ma sœur, s'il vous plaît?

SILVIA.

A moi, mon frere: mon pere qui vient de conclure ce mariage, va pour cela écrire à Naples.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher de rire de votre vivacité, & je crois mon pere trop

raisonnable pour faire une pareille alliance.

ALBERTI.

Comment ?

LELIO.

J'entens plaisanterie comme un autre, & je m'y prêterai si cela vous fait plaisir.

SILVIA.

Ce n'est point une plaisanterie, mon frere, je vous assure que mon pere le souhaite.

LELIO.

Oh! je veux bien le croire, mais je suis persuadé qu'il n'en sera jamais rien.

ALBERTI.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Me croyez-vous, Monsieur, indigne de vous appartenir ?

LELIO.

Je laisse à décider cela à mon pere.

SILVIA.

Et bien vous dis-je, mon frere, cela est tout décidé.

LELIO.

Non, ma chere sœur, il n'en sera rien.

ALBERTI.

Comment, non ? je te dis que si, moi ; je trouve tant de merite dans le Seigneur

Federico, que si ce qu'il m'a dit de sa naissance & de son bien se trouve vrai; [comme je n'en doute pas,] je prétens qu'il épouse Silvia avant qu'il soit peu.

LELIO.

Eh non, mon pere, vous êtes trop sage pour faire un mariage aussi disproportionné : les apparences vous abusent : je connois le Seigneur Federico mieux que vous ; quelque merite qu'il ait, il ne convient point à ma sœur, elle n'attendroit pas longtemps à s'en repentir, & je n'y consentirai jamais.

ALBERTI.

Parbleu cela est plaisant ! je n'ai que faire de ton consentement.

LELIO.

Peut-être.

ALBERTI.

Quelle insolence !

SILVIA.

Mais mon frere, vous n'y pensez pas ?

LELIO.

J'y pense fort, ma sœur : n'est-il pas honteux que mon pere se laisse prévenir au premier abord d'un homme qu'il ne connoît que depuis quelques heures, & qu'il veuille vous le donner en mariage, pendant qu'il me refuse à moi son con-

ſentement pour épouſer Flaminia, qui a du bien, qui eſt de très-bonne famille & qui a tout au moins autant de mérite dans ſon eſpece, que le Seigneur Federico ?

ALBERTI.

Ah voilà donc où tu voulois en venir, & tu prétens par cette raiſon ridicule, m'empêcher d'établir ta ſœur avec Federico ? je me mocque de tes ſots raiſonnemens, il entrera dans ma famille malgré toi.

LELIO.

Je gage que non.

ALBERTI.

Et moi je gage que ſi . . . mais voyez cet impertinent !

FEDERICO.

Vous perdriez très-ſûrement, Seigneur Alberti ; je ne veux point mettre la diviſion dans votre maiſon, & à moins que vous ne ſoyez tous d'accord ſur ce point, je vous proteſte que je renonce à l'honneur de votre alliance.

ALBERTI.

Vois quelle bonté, coquin que tu es ! Allons qu'on lui demande pardon.

LELIO.

Il ſçait bien lui-même que la raiſon eſt de mon côté.

SILVIA.

Eh! mon frere.

LELIO.

Cela est inutile.

FEDERICO.

Puisque ce mariage vous brouille avec votre famille, il n'y faut plus penser; & je crois même que le meilleur parti que je puisse prendre est de me retirer de votre maison.

ALBERTI.

Quitter ma maison? vous n'en ferez rien; au contraire je veux que rien ne s'y fasse que par vos ordres... & pour veiller encore de plus près sur ce petit mutin, je prétens faire mettre votre lit dans sa chambre...

FEDERICO.

Ohimé!

ALBERTI.

Et que vous me répondiez de lui, la nuit comme le jour.

LELIO.

Ah, ah, ah, ah.... Qu'est-ce que cela me fait?

FEDERICO *à Alberti.*

Et par quelle raison, s'il vous plaît?

ALBERTI *bas.*

C'est pour éviter qu'il ait aucun en-

cretien avec cette Flaminia, dont vous avez surpris la lettre ; [*haut*] oüi je veux que vous teniez ce drole-là sous la clef.

FEDERICO. *à Alberti.*

Cela ne servira de rien, je dors d'un sommeil si profond, que l'on emporteroit toute la maison sans que je m'en apperçusse ; d'ailleurs....

ALBERTI.

Inutilité.... Arlequin.

SCENE V.

ALBERTI, FLAMINIA, *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voici, Monsieur, [*à Federico.*] *ignorante.*

ALBERTI.

Ecoute-moi bien.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, [*à Federico. Baroné*, tu me payeras les coups de bâton de tantôt.

ALBERTI.

Il ne s'agit pas ici de coups de bâton

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur.

FEDERICO.

Laiſſez-lui un peu évaporer ſa bile, Seigneur Alberti, nous avons eû tantôt une petite querelle qui lui tient encore au cœur ; comme elle s'eſt terminée par quelques coups de bâton qu'il a reçûs, il a de la peine à digerer cet affront.

ALBERTI.

Il vous a donc manqué de reſpect ?

FEDERICO.

Juſtement, mais je n'ai point de fiel : va mon pauvre garçon, je te pardonne ton impertinence, je ne m'en ſouviens en aucune maniere.

ARLEQUIN.

Oui ! mais je m'en ſouviens bien moi.

ALBERTI.

Le Seigneur Federico a fort bien fait ; va-t-en avec Spinette.

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, cela eſt inutile, je n'irai pas avec elle : quelque ſot, ma foi.

ALBERTI.

Et par quelle raiſon ?

ARLEQUIN.

C'eſt que ce beau Précepteur m'a donné des coups de bâton, parce qu'il m'a trouvé

trouvé avec Spinette, & que je lui baisois la main.

ALBERTI.

Il a fort bien fait ; mais je ne t'envoye pas avec elle pour lui baiser la main.

ARLEQUIN *pleurant.*

Je ne pourrai jamais m'en empêcher.

ALBERTI.

Oh finis, je te prie : va-t'en te dis-je avec Spinette dans la chambre destinée au Seigneur Federico, prenez ensemble son lit & le portez dans celle de Lelio, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Ne perds pas un moment à executer mes ordres, pendant ce tems je vais écrire à Naples : vous Silvia suivez-moi.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA *Sous le nom de Federico*, ARLEQUIN.

FEDERICO.

OU vas-tu ?

ARLEQUIN.

Je vais obéir à mon maître.

LELIO.

C'est fort bien fait.

FEDERICO *à Arlequin.*

Je te le défends.

LELIO *riant.*

Mais quand mon pere commande, il faut qu'il exécute ses ordres.

FEDERICO.

Ecoute, Arlequin, je t'ai rossé tantôt pour t'avoir trouvé avec Spinette ; si tu veux ne rien faire de ce que le Seigneur Alberti t'a ordonné, je te laisserai la liberté entiere de la voir, & de lui parler.

ARLEQUIN.

Cette promesse est-elle serieuse ?

FEDERICO.

Oui.

LELIO.

Et moi je te donnerai cent coups de bâton si tu désobeïs à mon pere.

ARLEQUIN.

Oh parbleu accordez-vous : si j'obéis je ne parlerai plus à Spinette ?

FEDERICO.

Très-certainement.

ARLEQUIN.

Si je n'obéis pas je serai roué de coups?

LELIO.

Cela n'est-il pas juste ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Non, cela n'est pas juste, hou, hou hou, hou.

FEDERICO.

En verité Lelio vous n'y pensez pas, de tourmenter ainsi ce pauvre garçon. [*à Lelio demi-bas.*] Mais j'ai donné quelques ordres à Trivelin qu'il ne se presse pas d'exécuter ; je cours le joindre, & je reviens dans un moment.

SCENE VII.

La Scene change & represente le devant de la maison d'Alberti.

TRIVELIN *en brave*, LELIO, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

ME voilà plaisamment fagoté ! moi qui suis le vrai miroir de la poltronnerie, il faut que je contrefasse le brave ; ma foi Mademoiselle Flaminia n'y pense pas, & si je trouve quelqu'un

qui parle plus haut que moi, je lâche d'abord le pied. Je vois deux personnes sortir de la maison du Seigneur Alberti; c'est notre amoureux & son valet, éloignons-nous quelques pas.

ARLEQUIN *à Lelio.*

O çà, Monsieur, faisons la paix ensemble, j'oublie ce qui s'est passé entre nous, & laissez-moi désobeir à votre pere: pardi c'est bien la moindre chose.

LELIO.

Eh bien j'y consens, mais c'est à condition que dorénavant tu seras plus sage.

ARLEQUIN.

Ah je respire! Que je vous embrasse mon cher maître, vous me rendez la vie: je verrai donc Spinette tout à mon aise, je lui parlerai, je la caresserai, nous nous dirons mille douceurs.

TRIVELIN *brusquement.*

Par la ventrebleu je suis bien malheureux de ne pouvoir trouver la maison de ce traître d'Alberti.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là? il parle bien peu respectueusement de Monsieur votre pere.

TRIVELIN.

Je donnerois de bon cœur une pis

tolle pour sçavoir la demeure de ce veillaque, afin d'y mettre le feu tout à l'heure.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Monsieur, l'argent est rare, laissez-moi gagner cette pistolle.

LELIO.

Je croi sous ce déguisement reconnoître Trivelin... feignons. A qui en avez-vous, mon ami, pour parler aussi insolemment que vous faites?

TRIVELIN.

A qui j'en ai, morbleu? & sçavez-vous qu'il y va de ma vie de remettre ce billet en main propre à un vieux roquentin nommé Alberti? j'appartiens au plus brutal de tous les hommes, qui me cassera la tête, si je ne lui rapporte pas la réponse.

SCENE VIII.

TRIVELIN, LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI, *& ensuite* FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

ALBERTI *sortant de sa maison.*

QUel vacarme fait-on donc ici?

ARLEQUIN.

Ma foi, Seigneur Alberti, vous arrivez fort à propos.

TRIVELIN.

Quoi! c'est là cet Alberti que je cherche? Serviteur.

ALBERTI.

Qu'est-ce que me veut ce coupe-jaret?

FEDERICO *à part, arrivant de la Ville.*

Bon, Voici Trivelin que je cherchois.

TRIVELIN *à Alberti.*

Lisez & promptement.

ALBERTI.

Ah! voici Federico fort à propos: ma foi je ne comprens rien à tout ceci, tenez, lisez je vous prie cette lettre..

FEDERICO *lit la Lettre.*

Seigneur Alberti, vous m'avez offensé dans l'honneur, & de tels affronts demandent du sang répandu. Je vous attendrai dans un quart-d'heure sur la place qui est au-devant de votre maison, trouvez-vous-y armé d'une bonne épée, sinon dans vingt-quatre heures je reduirai votre maison en cendres.

Cela est vif... [*à Alberti*] & quel est l'homme qui se plaint de vous?

ALBERTI.

Moi? je n'ai offensé qui que ce soit.

TRIVELIN.

Quelle réponse porterai-je à mon maître ?

FEDERICO.

Tiens maraut la voilà (*elle lui donne un souflet.*)...

TRIVELIN.

Ah ventre, un soufflet ! (*Flaminia se jette sur un des pistolets qu'il a à la ceinture, le lui met sur la gorge, & lui fait rendre l'autre*) misericorde !

FEDERICO.

Ah Monsieur l'insolent, je vous apprendrai à faire le rodomont ; dites à votre Maître, tel qu'il puisse être, qu'on ne le craint gueres, & qu'on l'attendra à l'heure marquée... Arlequin, reconduisez ce faquin jusqu'au bout de la ruë..

TRIVELIN.

Il n'en est pas de besoin, Monsieur...

ARLEQUIN.

Oh je ne vous laisserai pas là assurément.

Après plusieurs ceremonies, Arlequin le rosse & le chasse.



SCENE IX.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

FEDERICO.

VOus paroissez surpris de ce qui vient de se passer, Seigneur Alberti ? Vous le serez encore davantage quand vous sçaurez que je veux mettre votre ennemi à la raison.

ALBERTI.

Comment ?

FEDERICO.

Comme je n'ai endossé cette robe que parce que j'avois la main trop dangereuse & que j'ai tué sept à huit personnes dès la premiere botte, je prétens me battre à votre place, & mettre bientôt votre homme hors de combat.

ALBERTI.

Cela est étonnant : voilà un homme universel !

LELIO.

Seigneur Federico, c'est à moi à repousser l'insulte que l'on veut faire à mon

pere, je ne manque point de cœur, & je porte à mon côté de quoi vanger...

ALBERTI.

Voilà de nos étourdis... non, non, Monsieur; je vous défends d'y penser un seul moment: vous êtes un plaisant champion!

FEDERICO.

Le Seigneur Alberti a raison: je me retire dans ma chambre, vous me ferez appeller quand vous aurez besoin de moi.

SCENE X.

ALBERTI, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! le drôle de corps; ma foi je n'ai jamais vû un plus grand poltron; il n'a pas osé tourner le visage, & il a fort bien fait, car sûrement je ne l'aurois pas conduit si loin.

SILVIA.

Quel bruit vous fait donc tous sortir de la maison?

LELIO.

Mon pere vient de recevoir un défi

d'un inconnu qui veut le voir l'épée à la main pour une offense qu'il dit en avoir reçuë.

ALBERTI.

Et Federico, dont la bravoure égale la science, prend ma place ; & compte se défaire aisément de notre ennemi.

SILVIA.

Mais pourquoi Federico se bat-il ?

ALBERTI.

Parce que je ne suis pas en âge de me battre, & que Lelio n'a jamais appris à faire des armes.

SILVIA.

Ah je suis au desespoir ! Federico se fera tuer, je cours l'empêcher d'exposer ainsi sa vie.

LELIO.

Mais, ma sœur, vous ne faites pas reflexion ....

SILVIA.

Pardonnez-moi, mon frere, vous êtes à présent bien aise d'être défait du Seigneur Federico, je souhaite moi le conserver le plus long-tems qu'il me sera possible.

Elle rentre dans la maison.

ALBERTI *à Lelio.*

Va va, malgré les remontrances de

Silvia, Federico nous tiendra parole.... mais plus j'y pense & moins je me souviens d'avoir offensé personne.

LELIO.

Il faut pourtant bien que vous ayez quelqu'ennemi qui croye avoir sujet de se plaindre de vous..... mais enfin si le Seigneur Federico alloit être vaincu? car les armes sont journalieres.

ALBERTI.

Je serois très-fâché & très-embarrassé je te l'avouë... mais cela n'arrivera pas.... Voici apparemmant notre homme.

LELIO *à part.*

C'est sans doute Trivelin qui vient ici sous un autre déguisement jouer le rôle de l'oncle de Flaminia... mais que vois-je?.. Ciel! Quel contretems, c'est le Seigneur Horace lui-même.

ALBERTI.

Ne me quitte pas au moins.



SCENE XI.

ALBERTI, LELIO, HORACE.

HORACE.

DAns mon affliction, l'on ne peut être plus heureux que je suis : ma niéce disparoît de Bologne, je me doute qu'elle est à Venise; je prends la poste sur ses traces; j'y arrive, & la premiere personne que j'y rencontre, c'est Trivelin mon coquin de Valet que j'oblige à me tout avouer, & j'apprens de lui que sous un habit déguisé, & sous mon nom, il alloit faire une querelle à Alberti, au sujet de la promesse de mariage que Lelio a faite à Flaminia. Ma niéce qui s'est introduite chez son amant, travestie en Precepteur, devoit à la place d'Alberti, se battre contre Trivelin, feindre d'être blessée dangereusement, & se découvrir ensuite, au moment que ce Valet presseroit Alberti l'épée à la main de consentir à l'exécution de cette promesse. Voilà de fort jolis projets! mais je crois voir le pere de Lelio... c'est ainsi que

Trivelin me l'a dépeint.... Oh je n'en doute plus, puisque voici son fils avec lui. [*à Alberti.*] Vous êtes sans doute le Seigneur Alberti, puisque je vous vois avec l'amant de Flaminia; allons morbleu, l'épée à la main.

ALBERTI.

Vous voyez que je n'en porte point.... mais, Monsieur, expliquons-nous, s'il vous plaît

HORACE.

Quelle explication voulez-vous que je vous donne? à vous qui permettez que Flaminia ma niéce se soit retirée dans votre maison, & qui l'autorisez vous-même à être à toute heure avec votre fils.

ALBERTI *à Lelio.*

Il extravague assurément. (*à Horace*,) L'on vous en a imposé, Monsieur, non seulement Flaminia n'a pas vû mon fils depuis qu'elle est à Venise; mais même je lui ai donné un Précepteur qui n'a eu d'autres soins que d'empêcher qu'il eût aucune liaison avez elle.

HORACE.

Mais si je vous prouve le contraire, qu'aurez-vous à dire?

ALBERTI.

Mais vous ne ſçauriez le faire, puiſque cela n'eſt pas vrai. Je ne ſerois pas aſſez extravagant pour le permettre, & [ſupposé que je l'euſſe permis,] aſſez déraiſonnable, pour ne lui pas rendre l'honneur & la réputation, en conſentant à ſon mariage avec mon fils.

HORACE.

Et bien conſentez-y donc, & tout à l'heure; car je ne vous ai rien dit dont je ne ſois très ſûr, ou...

ALBERTI.

Treves de menaces. [*à Lelio*] Que veut donc dire ce galimathias?

LELIO.

Ah mon pere! je ſuis ſi ſurpris & ſi effrayé que je n'ai pas la force de vous répondre.

ALBERTI.

Oh je vais bien lui trouver à qui parler. Seigneur Federico, venez, venez.

Horace s'éloigne un peu.

LELIO.

O Ciel! comment ſortirons-nous de cet embarras?



SCENE XII & DERNIERE.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, HENRIETTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

SILVIA.

AH! Seigneur Federico, je ne souffrirai point que vous vous battiez.

FEDERICO.

N'apprehendez rien, ma belle Demoiselle, je vous répons de la victoire.

ALBERTI.

Allons, bon courage, Seigneur Federico, laissez-là cette folle, & débarassez-moi de cet homme qui vient ici m'insulter sans raison.

FEDERICO.

Vous allez voir de quelle maniere je vais m'y prendre.... mais Ciel! que vois-je...

Elle laisse tomber son épée, & se jette aux pieds d'Horace.

ALBERTI.

Qu'est-ce que cela signifie?

HORACE.

Cela signifie que voilà cette même Fla-

minia que je vous disois que vous retiriez chez vous.

ALBERTI.

Flaminia !

SILVIA.

O Ciel ! vous ne seriez pas effectivement le Seigneur Federico ?

LELIO.

Non, ma sœur, l'amour de Flaminia l'a travestie en Précepteur, & puisque mon pere avoit conçu tant d'estime pour elle sous l'habit de Federico, qu'il vouloit en faire votre époux, j'espere qu'il ne me la refusera pas pour ma femme.

HENRIETTE.

Oh je m'y oppose.

HORACE *à Alberti.*

Et bien qu'avez-vous à dire à cela ?

ALBERTI.

Ce que je vois est-il bien croyable ?

HORACE.

Déterminez-vous, Seigneur Alberti, vous voyez clairement que je ne vous en ai point imposé ; sinon resolvez-vous à nous couper la gorge ensemble.

LELIO.

Eh, mon pere, laissez-vous toucher.

ALBERTI.

Que l'amour est ingenieux ! J'ai trop

estimé

estimé le Seigneur Federico pour m'opposer à son bonheur : je consens à votre himen avec Lelio.

HORACE.

En ce cas je suis de vos amis.

FLAMINIA.

Ah ! quelle joye est la mienne... charmante Silvia, je vous fais excuse de vous avoir laissé dans l'erreur : je ne pouvois pas vous détromper, mais au lieu de l'amour que vous attendiez de moi, je vous offre l'amitié la plus tendre.....

SILVIA.

Me voilà bien partagée, avec votre amitié! Ah je suis au desespoir : voilà qui est fait, je ne m'attacherai de ma vie à ces Damerets de figure équivoque.

HENRIETTE.

Ma bonne amie j'y perds autant & plus que vous, mais nous sommes jeunes & jolies, consolons-nous, nous ne manquerons pas de soupirans.

SILVIA.

Cela peut-être, Henriette, mais ils ne seront pas faits comme le trompeur Federico.

HENRIETTE.

Je serois bien fachée qu'ils lui ressemblassent ; votre exemple m'apprendra à

ne pas juger des hommes par la mine ;
je vous en réponds.

FLAMINIA *ou Federico.*

Seigneur Alberti, Arlequin & Spinette s'aiment, & comptent s'épouser ; j'ai traversé leurs amours n'ayant rien de mieux à faire, mais trouvez bon que je leur fasse present de cette bourse de cinquante pistoles pour les aider à se mettre en ménage.

ALBERTI.

Je le veux bien, je donne volontiers les mains à leur établissement.

SPINETTE.

Ah Mademoiselle, que nous vous avons d'obligation . . . mais Seigneur Alberti, il ne sera pas dit que vous ferez deux nôces sans avoir de violons : nous avons ici près un Gondolier qui s'est marié d'hier ; tous les Acteurs du lendemain sont en joye, j'en connois quelques-uns, voulez vous que je les fasse venir ici ?

ARLEQUIN.

Cela seroit fort plaisant !

ALBERTI.

Et bien très-volontiers, cours-y Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y vôle de grand cœur, & je vais ans

noncer dans tout le quartier que c'est ici où se donnera le bal; mais je n'aurai pas loin à aller, les voici qui promenent la mariée: hola Messieurs, approchez-vous & venez mêler vos plaisirs avec les nôtres; c'étoit hier votre tour, c'est aujourd'hui celui du Seigneur Lelio & le mien.

On voit une marche de Gondoliers & de Gondolieres, & le marié & la mariée.

*I. VAUDEVILLE.

Un GONDOLIER *à la mariée.*

ALlons, guai la belle,
Point de couroux;
Si votre époux
Bat de l'aîle,
Et file doux;
De tout himenée
C'est là le destin.
A bonne journée
Mauvais lendemain.

* *Les Vers de ce Divertissement sont de la composition de M. d'Ivry Dumesnil.*

Un GONDOLIER.

Quand une fillette,

Outre qu'un mari
Bien aguerri,
Fait emplette
D'un favori;
Du pauvre himenée
C'est grossir le train.
C'est bonne journée,
Meilleur lendemain. *

Un Gondolier.

Mettez en ménage
Après quinze ans
Les jeunes gens
De notre âge
Les plus galans:
D'un tel himenée,
Quel est le destin?
Mauvaise journée,
Pire lendemain.

Une Gondoliere.

Quel triste partage
Pour un tendron
Qu'un vieux barbon
Qui s'engage
Hors de saison;
Le pauvre himenée,
Languissant, chagrin;
Ne connoît journée,
Nuit, ni lendemain.

HENRIETTE.

Mes yeux plein de flamme,
Mes traits mignons,
Mes airs fripons,
Rendroient l'ame
Aux plus barbons ;
Dans mon himenée
Je ferai beau train,
Si je n'ai journée,
Nuit & lendemain.

II. VAUDEVILLE.

Une GONDOLIERE.

J'aime un jeune objet,
Coquet,
Dois-je à l'épouser
M'exposer ?
Un Epoux, dit-on,
Suit sans façon
Sa passion,
Bon :
Mais souvent chez-lui,
Quelqu'autre aussi
Fait le mari,
Fy.
J'aime un jeune objets
Coquet,
Dois-je à l'épouser
M'exposer?

Une Gondoliere.

Prendrai-je un époux ?
Tout doux.
Ce meuble est il bon ?
C'est selon.
Si c'est un mari,
Jeune & joly,
Doux & poly,
Oui.
Si c'est un dragon;
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non.
Prendrai-je un Epoux ?
Tout doux.
Ce meuble est-il bon ?
C'est selon.

Un Gondolier.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu, Catin;
De Colin ?
S'il est vif & prompt;
Et ne répond
Point encore non;
Bon.
S'il est endormi,
Appesanti,
Foible & transi;
Fy.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Gatin ;
De Colin ?

III. VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

J'ignorois tout ce qu'il faut faire
En aimant, pour ſoumettre un cœur ;
Spinette admire mon bonheur,
Je n'ai fait qu'aimer, j'ai ſçu plaire ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

UN GONDOLIER.

Belles qui cherchez le ſilence,
Pour ſatisfaire votre ardeur,
Avec nous n'ayez point de peur ;
Le ſecret eſt notre ſcience,
Et l'Amour notre Précepteur.

UNE GONDOLIERE.

Que deux Amans en aſſurance,
Ne ſe puiſſent ouvrir leur cœur ;
Un rien exprime leur ardeur,
Ils font parler juſqu'au ſilence.
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Dans les Ecoles de Cythere
L'Amour fait bien-tôt un Docteur ;
Pour principe, il ne veut qu'un cœur ;
Et j'aime, eſt toute ſa Grammaire ;
Ah ! l'agréable Précepteur !

HENRIETTE.

Une jeune fille innocente
Sçait peu l'usage de son cœur ;
Mais elle a toujours le bonheur
D'y devenir bien-tôt sçavante,
Quand l'Amour est son Précepteur.

UN GONDOLIER.

Par une stupide indolence
Lize marquoit sa pesanteur,
Colin vient de toucher son cœur
Voilà déja Lize qui pense ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Pour instruire son fils, un pere
Près de lui met un Gouverneur ;
Qui très souvent instruit la sœur ;
Bien plus qu'il ne forme le frere ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

ARLEQUIN.

Armé d'un sifflet pour ferule,
Le Parterre inspire la peur ;
Qu'il tousse, il fait trembler l'Auteur ;
L'Acteur épouvanté recule ;
Le redoutable Précepteur !

FIN.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ; *le nouveau Theatre Italien* : j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

ARCAGAMBIS,

TRAGEDIE

EN UN ACTE,

Par les Auteurs des Comédiens Esclaves.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le 10. Aoust 1726.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

ARCAGAMBIS, Roy.

THAMIRE, Princesse destinée à Arcagambis.

TETONICE, Nourrice de Thamire.

GARGAME, Prince étranger reconnu fils d'Arcagambis.

HIERBAS, Confident de Gargame.

NABOTAS, Capitaine des Gardes d'Arcagambis.

GARDES.

La Scêne est dans le Palais du Roi.



ARCAGAMBIS;
TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

GARGAME, HIERBAS.

HIERBAS.



ARGAME pourroit-il former
un tel dessein?

GARGAME.

Oüi, je l'ai résolu, tu m'en parles
en vain.

HIERBAS.

Quoi! vous pourriez ternir l'éclat de votre gloire,
Et des bienfaits du Roi perdre ainsi la mémoire?
Au milieu de sa Cour, le Grand Arcagambis
Vous reçoit, vous chérit comme son propre fils;
A vous combler d'honneurs chaque jour il s'empresse,

Et vous voulez, Seigneur, lui ravir la Princesse ?
Elle qu'un nœud sacré doit unir à son sort ;
Daignez considerer .....

GARGAME.

Je sçai bien que j'ai tort ;
Mais ne retrace point à mon ame agitée
Cette Loi du devoir trop long-tems respectée ;
Soumis au joug charmant d'une invincible ardeur,
Toute autre Loi paroît importune à mon cœur.
Qui pourroit en effet y combattre Thamire,
Et les transports pressans que sa beauté m'inspire ?
En vain Arcagambis tirannise ses vœux,
Et d'un Hymen prochain croit allumer les feux :
Non, non, de cet Hymen ne flatte point ton ame.
Ses feux ne brûleront que par ceux de Gargame.

HIERBAS.

Le cœur de la Princesse au vôtre est-il soûmis ?
En êtes-vous aimé ?

GARGAME.

N'en doute point.

HIERBAS.

Tantpis.
Je prevois des malheurs dont tous mes sens fremissent,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front se herissent.
Ne verrai-je jamais que de foibles Heros

Oublians leur devoir, aimer mal-à-propos !

GARGAME.

Il est vrai : mais je cede au penchant qui m'entraîne ;
Et je ne puis briser une si belle chaîne ;
L'amour ne porte point d'atteintes à l'honneur ;
Quand on a fait partout admirer sa valeur,
On est sûr de sa gloire, & l'on peut sans bassesse
Avec mille vertus avoir une foiblesse.

HIERBAS.

Etranger en ces lieux, osez-vous bien, Seigneur,
Jusques à la Princesse élever vôtre cœur ?

GARGAME.

Quoi donc ! ne sçais-tu pas qu'une Reine est ma mere ?

HIERBAS.

Oüi ; mais vous ignorez quel étoit votre pere.

GARGAME.

Pour en être éclairci je venois en ces lieux ;
Lorsque je fus frapé de l'éclat de ses yeux ;
Je la vis au moment qu'un fatal Hymenée
Devoit au sort du Roi joindre sa destinée :
Elle lut dans mes yeux, je connus dans les siens
Que nos cœurs étoient faits pour de plus doux liens.

HIERBAS.

Seigneur, dans ce Palais Arcagambis commande

Thamire doit s'unir au Roi qui la demande;
Vous verrez par ce coup renverser votre espoir.

GARGAME.

Un cœur comme le mien ne craint aucun pouvoir;
Et ce bras qui cent fois a conquis des Provinces,
S'il sçait les soûtenir, sçait abbatre les Princes.

HIERBAS.

Seigneur, quand vous allez conquerir des Etats,
De fortes Legions secondent votre bras;
Mais vous êtes ici sans amis & sans suite.

GARGAME.

Du dessein que j'ai pris la Princesse est instruite,
Son aveu me suffit, & je veux aujourd'hui
Faire voir qu'un Heros sçait vaincre sans appui.

HIERBAS.

C'est une trahison.

GARGAME.

L'amour en est complice,
Un absolu pouvoir......

SCENE II.

ARCAGAMBIS, GARDES, GARGAME,
HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

GArdes, qu'on le saisisse:
Oüi, lui-même, Gargame, allez & de ce pas

Dans la même prison qu'on enferme Hierbas.

GARGAME.

Quel ordre rigoureux ! daignez du moins m'instruire.........

ARCAGAMBIS.

Gardes obéissez, je n'ai rien à lui dire.

GARGAME *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a sçû ma trahison.

HIERBAS *en s'en allant.*

Et moi qui n'en suis point, on me mene en prison!

NABOTAS.

Seigneur, ce changement a lieu de me surprendre,
J'en cherche les motifs, & n'y puis rien comprendre.
Quel crime a donc commis ce Prince infortuné ?
Pourquoi, sans l'écouter, l'avez-vous condamné?
Ciel ! dans quelle frayeur votre courroux me plonge !
Quelle en est la raison ? qui vous y porte ?

ARCAGAMBIS.

Un songe.
Ecoute Nabotas : les ombres de la nuit
M'invitoient à goûter le repos qui la suit,
Lorsqu'au fond de mon cœur une voix effrayante
A répandu soudain le trouble & l'épouvante ;
J'ai crû voir un Guerrier menaçant, furieux,

Le glaive dans la main, le courroux dans les yeux,
Contre moi conduisant une nombreuse armée,
Inspirer la terreur à ma garde allarmée :
C'étoit Gargame ; Oh Dieu ! j'en tremble encor
d'effroi ;
Sur mon Trône, l'ingrat s'est assis malgré moi,
Et cedant aux transports d'une aveugle tendresse ;
Lui-même a présenté le Sceptre à la Princesse :
Thamire l'a reçû, mais par un coup du sort,
En recevant le Sceptre, elle a reçû la mort ;
Et dans le même instant l'Usurpateur perfide
A plongé dans mon sein un acier homicide ;
J'ai passé le Cocithe, & le noir Acheron,
Et le songe a fini par un coup de canon.

NABOTAS.

Devez-vous craindre un songe ? & ses images vaines,
Peuvent-elles regler nos plaisirs ou nos peines ?
Sans en être frappé, j'ai rêvé mille fois.

ARCAGAMBIS.

Vous rêvez en Sujets, & nous rêvons en Rois.

SCENE III.

THAMIRE, TETONICE, ARCAGAMBIS, NABOTAS.

THAMIRE.

En croirai-je le bruit qui vient de se répandre,
Seigneur ? un Etranger qui ne peut se défendre

Et qui dans votre Cour se croit en sûreté ;
Est dans ce même instant par votre ordre arrêté.

ARCAGAMBIS.

J'ai de justes raisons pour immoler ce traître ;
Et quand il sera mort je les ferai connoître.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur, quel arrêt allez-vous prononcer ?

ARCAGAMBIS.

C'est un ordre des Dieux qui vient de m'y forcer,
Et je vais le livrer au plus cruel supplice.

THAMIRE.

Les Dieux ordonneroient une telle injustice !
Ce Heros de ces Dieux retrace la grandeur
Par toutes les vertus qui regnent dans son cœur.
Lorsque dans cette Cour votre amitié l'arrête,
Pouvez-vous vous résoudre à proscrire sa tête ?
Non, je ne verrai point ce spectacle odieux,
Et la mort secourable en privera mes yeux.

ARCAGAMBIS.

Ce transport imprevû me surprend : & j'ignore
Quel secret interêt vous force....

THAMIRE.

Je l'adore.

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorez ! & moi ?

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.
Vous feriez sur mon cœur des efforts superflus.
Conduite dans ces lieux par l'ordre de mon Pere,
Je vous vis, & son choix avoit de quoi me plaire ;
Mais Gargame parut, je m'en laissai charmer,
Et pour aimer toûjours, c'est lui qu'il faut aimer.

ARCAGAMBIS.

Vous avoüez sans honte un amour temeraire....

THAMIRE.

Je rougirois Seigneur, si je pouvois le taire ;
Ne me reprochez rien, mais applaudissez-vous
De n'être pas encor devenu mon Epoux.

ARCAGAMBIS.

Je le serai bien-tôt, perfide, & sans rien craindre,
A me garder ta foi, je sçaurai te contraindre ;
Puisque Gargame seul peut nuire à mon amour,
Lui seul en deviendra la victime en ce jour.

Il s'en va

SCENE IV.

THAMIRE, TETONICE.

TETONICE.

Vous vous creusez vous-même un affreux précipice,

Oh Ciel qu'avez-vous dit !

THAMIRE.

Ah ! chere Tetonice,
Dans l'état où je ſuis, au comble du malheur,
Je dois quand je le perds avoüer mon vainqueur ;
Gargame va perir, & mon ardeur fidele
M'ordonne de le ſuivre en la nuit éternelle.

TETONICE.

Ce ſecret à jamais devoit être celé.

THAMIRE.

Je voulois le cacher, mais l'amour a parlé ;
Je deteſte le Roi.... pour augmenter ſa peine,
Je prétens à ſes yeux faire éclater ma haine,
Et malgre tous ſes ſoins, quoiqu'il puiſſe m'offrir,
L'accabler de mépris, l'en convaincre & mourir.

TETONICE.

A de tels ſentimens me ſerois-je attenduë !
Rendez, rendez le calme à votre ame éperduë,
Un tranſport violent a troublé votre eſprit...
De mes ſages conſeils voilà donc tout le fruit ?
Je ne condamne point votre amour pour Gargame,
C'eſt un Prince accompli ; mais deviez-vous, Madame,
Faire de cet amour l'aveu trop indiſcret ?

THAMIRE.

Je ſuis femme, & tu veux que je garde un ſecret ?

TETONICE.

Ah ! Madame en ces lieux Arcagambis s'avance.

THAMIRE.

Le verrai-je toûjours.... évitons sa presence.

SCENE V.

ARCAGAMBIS, THAMIRE, TETONICE.

ARCAGAMBIS.

RAppellé par l'amour je reviens sur mes pas...
Mais Dieux, où courez-vous ?

THAMIRE.

Où tu ne seras pas,
Tyran ; tu crois éteindre une si belle flâme,
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi mon Gargame ;
En vain dans la prison on le cache aujourd'hui ;
Mon cœur malgré tes soins y soupire avec lui.

SCENE VI.

ARCAGAMBIS *seul.*

LA perfide me fuit... quel projet forme-t'elle ?
Je n'en suis plus aimé, l'ingrate, l'infidelle,
Elle-même à l'instant vient de m'en assurer.
Mon malheur est certain, je ne puis l'ignorer.
Malgré tous mes bienfaits & ma tendresse extrême,

Quand je veux sur son front mettre le Diadême,
Croit-elle impunément deshonorer le mien?

SCENE VII.

NABOTAS, ARCAGAMBIS.

NABOTAS.

LE Prince vous demande un moment d'entretien.

ARCAGAMBIS.

Qu'ose-t'il demander? quoi malgré son offense
Le traître pourra-t'il soûtenir ma présence?
Qu'il vienne, j'y consens, mais qu'il n'espere pas
Après notre entrevûë éviter le trépas.

SCENE VIII.

GARGAME, ARCAGAMBIS, HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

QUel secret important as-tu donc à m'apprendre?
De tes noirs attentats pourras-tu te deffendre?
Est-ce ta grace enfin que tu viens demander?

GARGAME.

Mes pareils ne sont faits que pour en accorder;
Et loin que le trepas ait rien qu'ils appréhendent
Les Heros du même œil le donnent & l'attendent;

ARCAGAMBIS.

Ordinaires discours de ces avanturiers,

Qui viennent chez les Rois faire les grands Guerriers.

GARGAME.
Portez plus de respect au sang qui m'a fait naître.

ARCAGAMBIS.
Es-tu Roi ?

GARGAME.
Je suis plus, je suis digne de l'être.

ARCAGAMBIS.
Je ne vois rien en toi qui puisse m'assurer
Qu'à l'éclat de ce rang tu doives aspirer ;
Et les Dieux protecteurs des Souverains Monarques,
Sur leur front glorieux en impriment les marques.

GARGAME.
Je ne puis être issu que d'illustres ayeux,
Et j'en crois plus mon cœur, que le sort & les Dieux.

ARCAGAMBIS.
Tu ne sçais dans quel sang tu puisas ta naissance,
Et tu m'oses parler avec tant d'arrogance ?

GARGAME.
Tous ceux qu'à de hauts faits, le Ciel a destinés
N'apprenent que bien tard de quel pere ils sont nés ;
Mais je connois ma mere, & je sçais qu'elle est Reine,

Et du moins d'un côté ma naissance est certaine;
Pour l'autre, c'est à vous de m'en rendre éclairci,
Et ce seul interêt me conduisoit ici:
Si tu veux de ton sort penetrer le mystere
Au Grand Arcagambis va demander ton Pere,
Me dit Pantesilée.....

ARCAGAMBIS.

Hélas! qu'ai-je entendu?
Quel trouble dans mes sens ce nom a répandu!
Pantesilée, ô Ciel!

GARGAME.

D'où vient cette surprise?
A me dire son fils, Seigneur, tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS *l'embrassant.*

Ah! mon fils!

GARGAME.

Moi! votre fils!

NABOTAS *au Roi.*

Mon ame a lieu d'être étonnée;
Seigneur; vous qui jamais au joug de l'hymenée
N'avez assujetti votre invincible cœur,
De trouver un enfant vous avez le bonheur?

ARCAGAMBIS.

Je fus jeune autrefois, & guidé par la gloire
Je courus l'Univers ſuivi de la victoire.
Un jour me repoſant au bord du Themodon,
Mon courſier près de moi paiſſant ſur le gazon;
Je le vis emporté d'une fougue ſoudaine,
Courir malgré ma voix dans la Forêt prochaine;
Je le ſuis, je le joins; mais quel étonnement,
Lorſque Panteſilée en ce même moment
Fit briller à mes yeux plus d'appas, plus de grace;
Que Venus n'en offrit au grand Dieu de la Thrace!
Elle fuyoit alors un Sanglier furieux
Prêt à trancher le fil de ſes jours précieux;
Je vole à ſon ſecours, & d'une main hardie
Je triomphe du monſtre & le laiſſe ſans vie.
Sans perdre un ſeul inſtant, reſpectueux vainqueur,
J'apporte à ſes genoux & ſa hure & mon cœur;
Je vis dans ſes beaux yeux, que troubloit ma pré-
ſence,
Eclater plus d'amour que de reconnoiſſance.
O ſouvenir charmant du prix de mes travaux!
L'hymen n'eſt pas toûjours entouré de flambeaux;
Le Temple étoit trop loin, & ſans cérémonie
Cette Reine avec moi conſentit d'être unie.

GARGAME.

Je vous dois donc la vie?

ARCAGAMBIS.

ARCAGAMBIS.

Oüi : c'est de cet amour ;
De cet himen secret que tu reçûs le jour.
Je veux que mes Sujets que je vais en instruire
Reconnoissent en toi l'heritier de l'Empire.
Mais tu me cederas la Princesse, mon fils.

GARGAME.

Qui? moi vous la ceder! moi Seigneur? je ne puis.

ARCAGAMBIS.

Tu veux l'aimer toûjours?

GARGAME.

Rien ne peut m'en distraire.

ARCAGAMBIS.

Dieux! je n'ai plus de fils.

GARGAME.

Dieux! je n'ai plus de pere.

NABOTAS *à Gargame.*

Par de tels sentimens n'allez pas vous trahir,
Puisqu'il est votre pere, il lui faut obéir.

GARGAME.

Non, non, lorsqu'il prétend me ravir ce que j'aime
Je ne reconnois plus sa puissance suprême.

NABOTAS *au Roi.*

A votre âge l'on doit craindre le nom d'époux.
La Princesse, Seigneur, lui convient mieux qu'à vous.

Arcagambis. B

ARCAGAMBIS *à Gargame.*

Puisqu'enfin tu ne peux étouffer ta tendresse,
Je vais pour te punir épouser la Princesse.

GARGAME.

Et moi, je ne crains point un sort si rigoureux,
Thamire m'a promis de couronner mes feux;
Je sçai que rien ne peut ébranler sa constance,
Je suis sûr de sa foi, de sa perseverance;
Vous prétendez en vain disposer de son cœur,
C'est un prix qui n'est dû qu'à ma fidele ardeur.
Adieu... je vais Seigneur.... Dans ce péril extrême
Que vais-je faire? hélas!.. Je l'ignore moi-même.

Il s'en va.

NABOTAS.

Il n'en faut point douter, Gargame en ce moment
Va trouver la Princesse en son appartement;
Prevenez ses desseins, ordonnez qu'on le suive.
S'il parvient à la voir, son ardeur est si vive
Que loin de redouter votre juste courroux,
Il pourroit bien, Seigneur, l'épouser avant vous.

ARCAGAMBIS.

Allez vous opposer vous-même à son passage,
Courez, cher Nabotas....

NABOTAS.

Comptez sur mon courage;
Je sçaurai de ce soin dignement m'acquitter,

Malheur à votre fils, s'il m'ose resister.

Il s'en va.

SCENE IX.

ARCAGAMBIS *seul.*

Quels combats tout à coup s'élevent dans mon ame ?
Souffrirai-je qu'un fils outrage ainsi ma flâme ?
Non, si jusqu'à ce point il ose me braver,
Des horreurs de la mort rien ne peut le sauver.
Que dis-je ! c'est mon fils, ma plus chere esperance :
Il a jusqu'à ce jour ignoré sa naissance,
Je viens de l'en instruire, & pere rigoureux
Je le condamnerois au sort le plus affreux !
Ah ! rien n'est comparable au tourment que j'endure ;
Ecoute, Arcagambis, la voix de la nature,
Elle-même te parle, & veut te retenir...
Il aime la Princesse, & je dois l'en punir...
L'amour me le prescrit, c'est lui que j'en veux croire...
Non, cet ordre barbare offense trop ma gloire...
Que ferai-je ? Tous deux m'agitent tour à tour...
Dieux ! ne puis-je accorder la nature & l'amour ?

SCENE X.

ARCAGAMBIS, HIERBAS, TETONICE.

TETONICE.

AH ! Seigneur écoutez....

HIERBAS.

Seigneur, daignez m'entendre.

TETONICE.

Je viens vous informer....

HIERBAS.

Je viens pour vous apprendre ....

TETONICE.

Thamire au desespoir ....

HIERBAS.

Le Prince malheureux ....

ARCAGAMBIS.

Parlez l'un après l'autre, ou taisez-vous tous deux.

HIERBAS.

Animé des transports qu'un tendre amour inspire ;
Le Prince en vous quittant a couru chez Thamire ;
Nabotas de la porte ayant sçû s'emparer,
Lui dit, on n'entre point ; & moi je veux entrer ;
Répond, en l'attaquant, votre fils en furie,

Et dans le même instant le prive de la vie.

ARCAGAMBIS.

Quoi ! le fier Nabotas auroit pû succomber ?

HIERBAS.

Seigneur, du premier coup nous l'avons vû tomber;
Alors de ce Heros redoutant le courage,
Vos Gardes effrayez lui livrent le passage;
Il vole vers Thamire, il la voit . . mais ô Dieux !
Quel spectacle fatal se presente à ses yeux !

TETONICE.

Au bruit qu'on avoit fait, la Princesse étonnée,
Croyant que vous veniez presser votre hymenée,
Rencontre par malheur un poignard sous sa main,
Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux !

HIERBAS.

Gargame arrivant la voit pâle & sanglante:
Dans quel funeste état trouve-je mon Amante !
Lui dit-il.

TETONICE.

Ah ! j'ai crû voir arriver le Roy,
Lui dit-elle.
Il falloit croire que c'étoit moi,
Lui dit-il:

HIERBAS.

Je vous perds adorable Thamire.

TETONICE.

Elle veut lui répondre, & soudain elle expire.

ARCAGAMBIS.

L'ingrate en expirant n'a point brisé mes fers,
Et je les emporterai jusques dans les enfers.
Meurs, meurs, Arcagambis, tu ne peux lui survivre,
Ton malheureux amour t'ordonne de la suivre.

Il se tue.

Ce jour par notre mort devoit être marqué,
Justes Dieux! c'en est fait, mon songe est expliqué.

On emporte Arcagambis.

SCENE DERNIERE.

GARGAME, HIERBAS, GARDES,

GARGAME.

O Destin trop cruel! ô pere trop barbare!
Ta rigueur de Thamire à jamais me sépare.

HIERBAS.

Ces reproches sont vains, versez plûtôt des pleurs;
Le Roi vient d'expirer.

GARGAME.

O comble de malheurs!
Je perds en un ſeul jour la Princeſſe, & mon pere,
Et je reſpire encore?

HIERBAS.

Cette perte eſt legere,
Le Thrône doit, Seigneur, adoucir vos regrets.

GARGAME.

Quelle nuit tout à coup obſcurcit ce Palais?
De quels lugubres cris retentiſſent ces voutes?
La foudre des enfers vient d'entr'ouvrir les routes;
Quel inviſible bras m'y traîne malgré moi?
Que vois-je! au bord du Stix, la Princeſſe & le
Roi:
Ils ſont prêts à monter dans la barque fatale...
Ne croïés point ſans moi paſſer l'onde infernale;
Arcagambis, Thamire... attendez, je vous ſuis.
En vain je les appelle, ils ſont ſourds à mes cris;
Déja le vieux Nocher a quitté le rivage;
Mais je ſçaurai bien-tôt les atteindre à la nage;
Et les flots enflamez ne m'arrêteront pas....
Belle Thamire, enfin je revois tant d'appas,
Ah! puiſque je retrouve une amante ſi chere,
Je ne vous quitte plus...Que vois-je! c'eſt Cerbere;
Il répand dans mon cœur ſon funeſte poiſon,
Tiſiphone a ſur moi ſecoüé ſon tiſon ....
Mais quoi..tout diſparoît, & mon malheur extrême

Me ramene en des lieux plus craint que l'enfer
même.
Bravons par le trépas un sort trop inhumain.
Que ce fer.....

HIERBAS.

Ah! Seigneur.......

GARGAME.

Quoi! tu retiens ma main?
Laisse-moi terminer des jours que je deteste.

HIERBAS.

Vous n'accomplirez point un dessein si funeste?
Vous vous devez, Seigneur, au soin de vos Etats.

GARGAME.

Il faut donc m'immoler en ne me tuant pas.

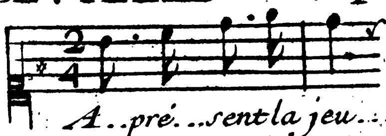
FIN.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Arcagambis*, *Tragedie en un Acte*. Cette Piece a plû sur le Theatre, & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris ce 26. Aoust 1727. DANCHET.

Le Naufrage



A..pré...sent la jeu...
ne fil-let--te ne se lais-se
plus at-tra-per; per; c'est en vain
que pour la tromper on luy de-
..bi....te la Fleu-ret...te, et non
non ce jo-.-li poisson ne
mord plus a cet ha-me-çon. çon.

Les tours de Carnaval.



Je suis un

bon sol.. dat, ti ta ta, tout

reprise

céde a mon cou-ra-ge, jay

dans mon fourni-ment pa tapan de

quoy fai-re ra..va..ge.

Le car..na..val en ces

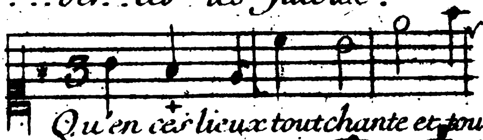
lieux vous ap..pel..le, vô..lés ten:

-dres a..mours, ve-nés re..gner sur

nous; en dormés la rai-son cra:

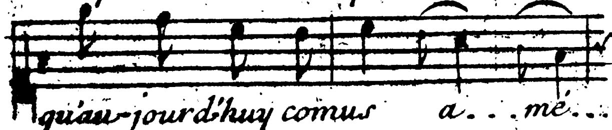

.el...le, a..musés les argus,

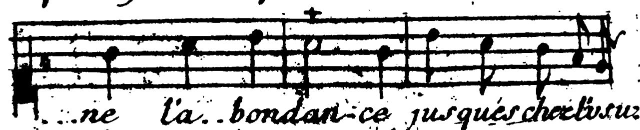

et....ber..cés les jaloux.


Qu'en cés lieux tout chante et tout


dan..se, que bacchus a grands flots


re-pan-de sa liqueur, et


qu'au-jourd'huy comus a...mé...


..ne l'a..bondan-ce jusqués chez l'usu


rier et chez le pro..cureur.

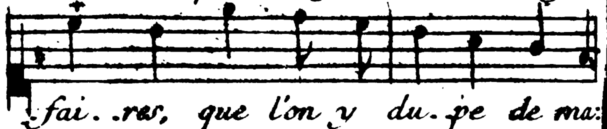
VAUDEVILLES

Soit, a-vec grace on-dansoitdansun
bāl on faisoit ad-mi-rer son ad-
-dres- . . se; aujourd'huy ce n'est
plus ce- . la, ce n'est qu'in do- .
-len-ce, langueur, ne- . gligen-ce, les
graces, la dan-se, sont en de-ca-
-dance et le bal va cahin ca-
-ha et le bal va ca- . hin ca-

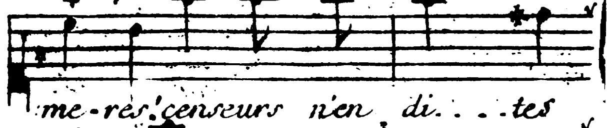

-ha et le bal va ca-hin ca-ha.


Ah! que dans ces jours à Pa


ris Cu--pi--don fait bien ses af-


fai--res, que l'on y du-pe de ma-


ris que l'on en fait accroire aux

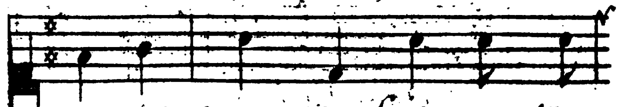

me-res! censeurs n'en di---tes

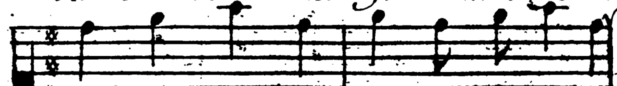

point de mal, tout est permis en

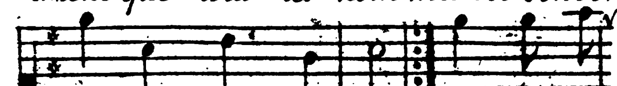

Car---na-val.

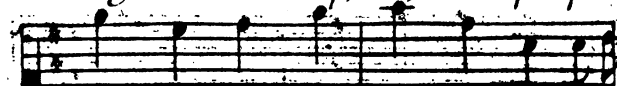
Le Temple de la verité.

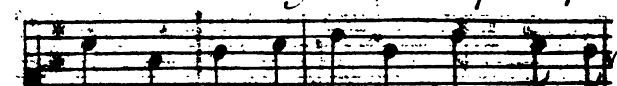


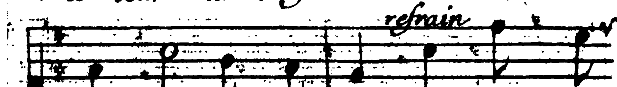


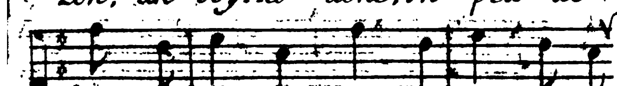


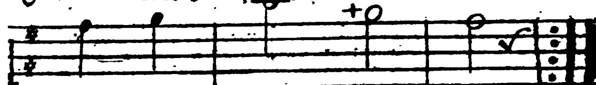




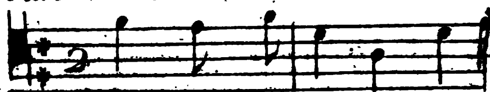




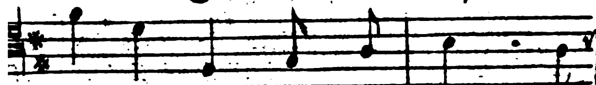




toujours de sai..son.



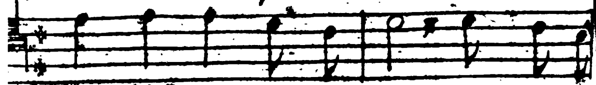
Quand vous sçavés qu'une cru



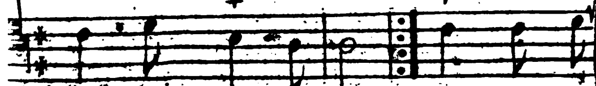
el..le, sans au..cun fruit vous



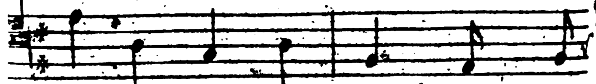
fait bru-.ler pour el..le, malheu:



:reux amant re bu-té, quelle fa:



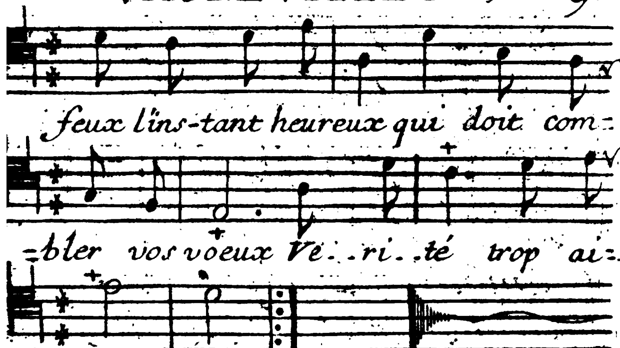
ta..le vé..ri..te! mais quand pa

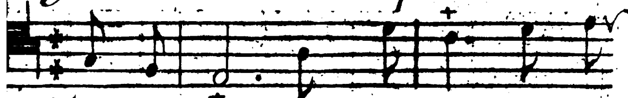


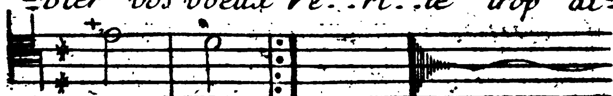
vn sort fa..vo...ra..ble, vous

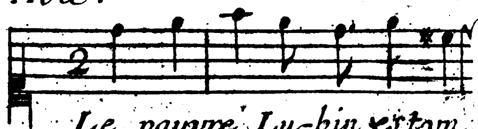


li..sés dans ses yeux remplis de

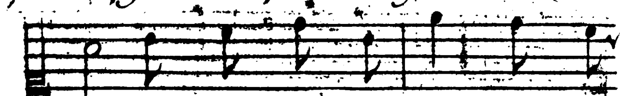

feux l'ins-tant heureux qui doit com-

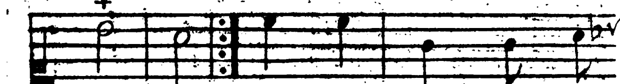

-bler vos vœux Vé-.-ri-.-té trop ai-

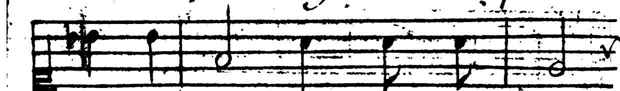

-.ma-..ble!


2
Le pauvre Lu-bin est un

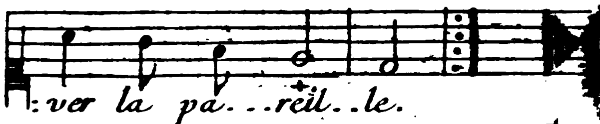

sot, je le sçai, mais je n'en dis


mot, et je crois a-.gir à mer

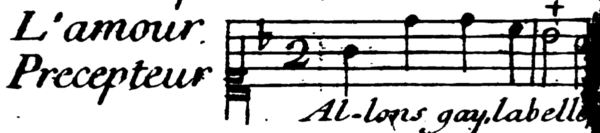

-veil-le, Car je suis Epoux


comme lui et des de-.main.

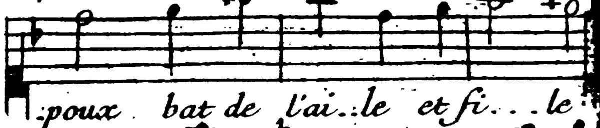




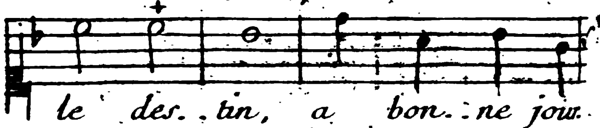
L'amour Precepteur

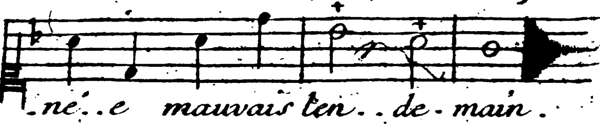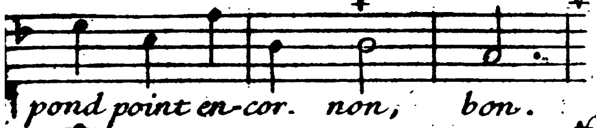













Dans ce len de main d'hymen


Fin
que dis tu ca..tin de co...tin!

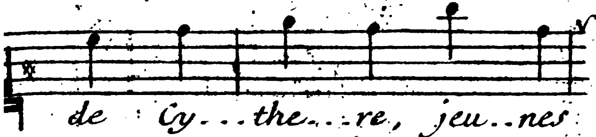

s'il est vif et promptet ne re..

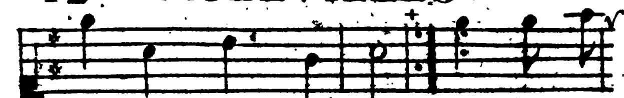

pond point en-cor. non, bon.


s'il est en..dor-mi, ap..pe-san

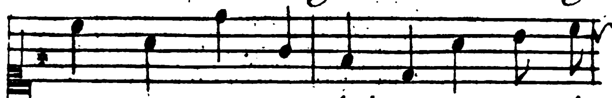

ti, foible et tran-si, fi.


2
Dans les e..cô..les

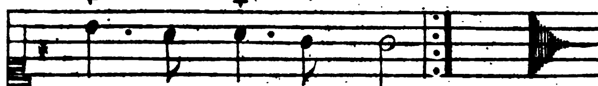

de Cy...the...re, jeu..nes



coeurs al-lés vous former. Venus y



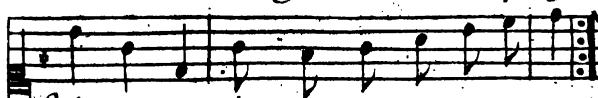
mon-tre l'art de plai-re et cu-pi..



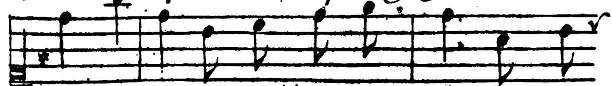
..don ce...lui d'ai-mer.



J'i..gnorois tout ce qu'il faut



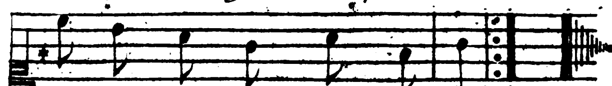
fai-re en ai-mant pour gagner vn cœur,



Lisette admi-re mon bon heur je n'ay



fait qu'aimer j'ay scû plai-re: vi..



..ve l'amour pour pre-cepteur.

Fin du Tome. 6.

Gravé par Denise Vincent.